This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

R 327.

TOME X.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
562790
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1913 L

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES

à

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Mon neveu m'a écrit qu'il se proposoit de visiter en passant le philosophe de Ferney; je lui envie le plaisir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom étoit de trop dans vos conversations, et vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous imposoit pas la nécessité d'avoir recours au solitaire de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens. Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppose point, je puis leur accorder ce qu'ils demandent, au bois près, que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts; toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés et qu'en imprimant ils observent de la décence dans leurs écrits.

La scène qui s'est passée à Amiens est tragique; mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? Faut-il heurter de front

des préjugés que le temps a consacrés dans l'esprit des peuples, et si l'on veut jouir de la liberté de penser, faut-il insulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, est rarement persécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle: si j'avois la main pleine de vérités, disoit-il, j'y penserois plus d'une fois avant de l'ouvrir. Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé, et si vos parlemens ont sévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé ce signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les lois du royaume; c'est selon ces lois que tout magistrat fait serment de juger; il ne peut prononcer sa sentence que selon ce qu'elles contiennent, et il n'y a de ressource pour l'accusé qu'en prouvant qu'il n'est pas dans le cas de la loi. Si vous me demandez, si j'aurois prononcé un arrêt aussi dur, je vous dirai que non, et que selon mes lumières naturelles j'aurois proportionné la punition au délit: vous avez brisé une statue, je vous condamne à la rétablir; vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroisse qui portoit ce que vous savez, eh bien, je vous condamne à vous présenter

quinze jours consécutifs sans chapeau à l'église; vous avez lu des ouvrages de Voltaire, oh çà, Monsieur le jeune homme, il est bon de vous former le jugement, et pour cet effet on vous enjoint d'étudier la somme de saint Thomas; et le quidam de M^r. le Curé, l'étourdi, auroit peut-être été puni plus sévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par ces juges; car l'ennui est un siècle et la mort un moment. Que le ciel ou la destinée écartent cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paisiblement ce siècle que vous illustrez! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaisir de vous revoir & de vous assurer de l'admiration que votre beau génie m'a toujours inspiré.

Sur ce &c.

Je crois que vous avez déjà reçu les lettres que je vous ai écrites sur le sujet des émigrans. Il ne dépend que des philosophes de partir et d'établir leur séjour dans le lieu de mes États qui leur conviendra le mieux. Je n'entends plus parler de Tronchin; je le crois parti, et

supposé qu'il soit encore ici, cela ne le rendra pas plus instruit de ce qui se passe chez moi et de ce que je vous écris. Quant à ceux de Berne, je suis très-résolu à les laisser brûler des livres, s'ils y trouvent du plaisir, parce que tout le monde est maître chez soi, et qu'importe à nous autres qu'ils brûlent Mr. de Fleury? N'avez-vous pas fait passer par les flammes les cantiques de Salomon pour les avoir mis en beaux vers françois? Lorsque les magistrats et les théologiens se mettent en train de brûler, ils jeteroient la bible au feu, s'ils la rencontroient sous leurs mains. Toutes ces choses qui viennent d'arriver aux Calas, aux Syrven, et en dernier lieu à Amiens, me font soupçonner que la justice est mal administrée en France, qu'on se précipite souvent dans les procédures et qu'on s'y joue de la vie des hommes. Le Président Montesquieu étoit prévenu pour cette jurisprudence qu'il avoit sucée avec le lait; cela ne m'empêche pas d'être persuadé qu'elle a grand besoin d'être réformée, et qu'il ne faut jamais laisser aux tribunaux le pouvoir d'exécuter des sentences de mort, avant qu'elles n'aient été revues par des tribunaux suprêmes et si-

gnées par le souverain. C'est une chose pitoyable que de casser des arrêts et des sentences quand les victimes ont péri; il faudroit punir les juges et les restreindre avec tant d'exactitude, qu'on n'eût pas désormais de pareilles rechutes à craindre. Sancho Pança étoit un grand jurisconsulte; il gouvernoit sagement son île de Barataria; il seroit à souhaiter que les présidiaux eussent toujours sa belle sentence sous les yeux; ils respecteroient au moins davantage la vie des malheureux, s'ils se rappeloient qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. Si je me le rappelle bien, c'est à Toulouse où il y a une messe fondée pour la pie qui couvre encore de honte la mémoire des magistrats inconsidérés qui firent exécuter une fille innocente, accusée d'un vol qu'une pie apprivoisée avoit fait; mais ce qui me révolte le plus, est cet usage barbare de donner la question aux gens condamnés, avant de les mener au supplice: c'est une cruauté en pure perte et qui fait horreur aux ames compatissantes qui ont encore conservé quelque sentiment d'humanité. Nous voyons encore chez les nations que les lettres ont le plus polies, des restes de

l'ancienne férocité de leurs mœurs. Il est bien difficile de rendre le genre humain bon et d'achever d'apprivoiser cet animal le plus sauvage de tous. Cela me confirme dans mon sentiment, que les opinions n'influent que foiblement sur les actions des hommes; car je vois partout que leurs passions l'emportent sur le raisonnement. Supposons donc que vous parvinssiez à faire une révolution dans la façon de penser, la secte que vous formeriez seroit peu nombreuse, parce qu'il faut penser pour en être et que peu de personnes sont capables de suivre un raisonnement géométrique et rigoureux. Et ne comptez-vous pour rien ceux qui par état sont opposés aux rayons de lumière qui découvrent leur turpitude? ne comptez-vous pour rien les princes auxquels on a inculqué qu'ils ne règnent qu'autant que le peuple est attaché à la religion? ne comptez-vous pour rien ce peuple qui n'a de raison que les préjugés, qui hait les nouveautés en général et qui est incapable d'embrasser celles dont il est question, qui demandent des têtes métaphysiques et rompues dans la dialectique pour être conçues & adoptées? Voilà de grandes difficultés

que je vous propose et qui je crois se trouveront éternellement dans le chemin de ceux qui voudront annoncer aux nations une religion simple et raiſonnable.

Si vous avez quelque nouvel ouvrage dans votre porte-feuille, vous me ferez plaisir de me l'envoyer; les livres nouveaux qui paroissent à présent, font regretter ceux du commencement de ce siècle. L'histoire de l'abbé Velly est ce qui a paru de meilleur; car je n'appelle pas des livres tout ce tas d'ouvrages faits sur le commerce et sur l'agriculture, par des auteurs qui n'ont jamais vu ni vaisseaux ni charrues. Vous n'avez plus de poëtes dramatiques en France, plus de ces jolis vers de société dont on en voyoit tant autrefois. Je remarque un esprit d'analyse et de géométrie dans tout ce qu'on écrit; mais les belles lettres sont sur leur déclin; plus d'orateurs célèbres, plus de vers agréables, plus de ces ouvrages charmans qui faisoient autrefois une partie de la gloire de la nation françoise. Vous avez le dernier soutenu cette gloire; mais vous n'aurez point de ſucceſſeurs. Vivez donc long-temps, conservez votre santé et votre belle humeur, et

que le Dieu du goût, les Muses et Apollon, par leur puissant secours, prolongent votre carrière et vous rajeunissent plus réellement que les filles de Pélée n'eurent intention de rajeunir leur père! j'y prendrai plus de part que personne. Au moins ayant parlé d'Apollon, il ne m'est plus permis, sans commettre un mêlange profane, de vous recommander à la sainte garde de Dieu.

Vous aurez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai ni vu ni parlé au fils de l'Hippocrate moderne. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique; on cultive ses champs, on a rebâti huit mille maisons et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr. Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population

qu'à faire de mauvais argumens? Les seigneurs et le peuple, occupés des soins de leur rétablissement, vivent en paix; ils sont si pleins de leur ouvrage, que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimoient souvent avant la guerre, sont éteintes, et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser générale des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes; pour les éteindre en France, il ne faudroit que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt; vos ecclésiastiques et vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseroient qu'à eux et laisseroient le public et le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces Messieurs; je doute toutefois qu'ils l'approuvent. Vos ouvrages sont répandus ici et entre les mains de tout le monde; il n'y a point de peuple, point de climat où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille. Jouissez de votre gloire, & jouissez-en long-temps.

Sur ce etc.

Vous n'avez pas besoin de me recommander les philosophes; ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne puis leur donner ce que je n'ai pas; je n'ai point le don des miracles et ne puis ressusciter le bois du parc de Clèves que les François ont coupé et brûlé; mais d'ailleurs ils trouveront asile et sureté. Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il étoit imprimé à Berne; les Bernois ont donc exercé une jurisdiction légitime sur cet ouvrage; ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques et des papes, à quoi j'applaudis fort en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries en comparaison de ce qui vient d'arriver à Amiens; rôtir des hommes, passe la raillerie; jeter du papier au feu, c'est humeur. Vous devriez par représailles faire un auto-da-fé à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverse de votre voisinage, en rassemblant autour du brasier des théologiens de toute secte, pour les régaler de ce doux spectacle; pour moi, dont

la foi est tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère moi; sans m'embarrasser même de la foi des autres. Vos missionnaires dessilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront; mais que de bêtes dans le monde qui ne pensent point, que de personnes livrées au plaisir que le raisonnement fatigue, que d'ambitieux occupés de leurs projets! sur ce grand nombre combien peu de personnes aiment à s'instruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveugloit l'humanité du Xme au XIIIme siècle est dissipé; cependant la plupart des yeux sont myopes, quelques-uns ont les paupières collées. Vous avez en France des convulsionaires, en Hollande on connoît les fins, ici les piétistes; il y aura de ces espèces-là tant que le monde durera, comme il se trouve des chênes stériles dans les forêts et des frelons près des abeilles. Croyez que si des philosophes fondoient un gouvernement, au bout d'un demi-siècle le peuple se forgeroit des superstitions nouvelles et attacheroit son culte à un objet quelconque qui frapperoit ses sens; ou il se feroit de petites idoles, ou il révéreroit les tombeaux de ses

fondateurs, ou il invoqueroit le soleil, ou quelque absurdité pareille l'emporteroit sur le culte pur et simple de l'être suprême. La superstition est une foiblesse de l'esprit humain; elle est inhérente à cet être; elle a toujours été, elle sera toujours; les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain-azyme, devant le bœuf Apis, devant l'arche de l'alliance ou devant une statue? le choix ne vaut pas la peine, la superstition est la même, et la raison n'y gagne rien; mais de se bien porter à 70 ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent; c'est votre destin, je souhaite que vous en jouissiez longtemps et que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine.

Sur ce &c.

Je vous fais mes remercimens pour la belle tragédie que je viens de recevoir, et pour les ouvrages intéressans que j'attends encore et qui ne tarderont pas d'arriver. J'ai donné commission de chercher l'abrégé de Fleury, s'il s'en trouve à Berlin, pour vous l'envoyer. On prétend qu'un docteur Ernesti a réfuté cet ouvrage; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'étant luthérien il s'est vu nécessité de plaider la cause du pape, ce qui a fort édifié la cour de Saxe.

Je vous envoie en même temps un poëme singulier pour le choix du sujet, ce sont les réflexions de l'Empereur Marc-Aurèle, mises en vers. J'aime encore la poésie. Je n'ai que de foibles talens; mais comme je ne barbouille du papier que pour m'amuser, aussi peu importe-t-il au public que je joue au wisc ou que je lutte contre la difficulté de la versification; ceci est plus facile et moins hasardeux que d'attaquer l'hydre de la superstition. Vous croyez que je pense que le peuple a besoin du frein de la religion pour être contenu; je vous assure que ce n'est pas mon sentiment; au con-

traire, l'expérience me range entièrement de l'opinion de Bayle. Une société ne sauroit subsister sans lois, mais bien sans religion, pourvu qu'il y ait un pouvoir qui par des peines afflictives contraigne la multitude à obéir à ces lois; cela se confirme par l'expérience des sauvages qu'on a trouvés dans les îles Marianes, qui n'avoient aucune idée métaphysique dans leur tête; cela se prouve encore plus par le gouvernement chinois où le théisme est la religion de tous les grands de l'état. Cependant, comme vous voyez que dans cette vaste monarchie le peuple s'est abandonné à la superstition des bonzes, je soutiens qu'il en arriveroit de même ailleurs, et qu'un État purgé de toute superstition ne se soutiendroit pas longtemps dans sa pureté, mais que de nouvelles absurdités reprendroient la place des anciennes, et cela au bout de peu de temps. La petite dose de bon sens répandue sur la surface de ce globe est, ce me semble, suffisante pour fonder une société généralement répandue, à peu près comme celle des jésuites, mais non pas un État. J'envisage les travaux de nos philosophes d'à présent comme très-utiles, parce qu'il faut

faire

faire honte aux hommes du fanatisme et de l'intolérance, et que c'est servir l'humanité que de combattre ces folies cruelles et atroces qui ont transformé nos ancêtres en bêtes carnassieres : détruire le fanatisme, c'est tarir la source la plus funeste des divisions et des haines présentes à la mémoire de l'Europe, et dont on découvre les vestiges sanglans chez tous les peuples. Voilà pourquoi vos philosophes, s'ils viennent à Clèves, seront bien reçus; voilà pourquoi le Baron de Werdef, Président de la chambre, a déjà été prévenu de les favoriser pour leur établissement; ils y trouveront sureté, faveur et protection; ils y feront en liberté des voeux pour le patriarche de Ferney; à quoi j'ajouterai un hymne en vers au Dieu de la santé et de la poésie, pour qu'il nous conserve longues années son vicaire helvétique, que j'aime cent fois mieux que celui de saint Pierre qui réside à Rome. Adieu.

P. S. Vous me demandez ce qu'il me semble de Rousseau de Genève? Je pense qu'il est malheureux et à plaindre. Je n'aime ni ses paradoxes, ni son ton cyni-

que. Ceux de Neuchâtel en ont mal usé envers lui ; il faut respecter les infortunés, il n'y a que des ames perverses qui les accablent.

Cet extrait du dictionnaire de Bayle dont vous parlez, est de moi; je m'y étois occupé dans un temps où j'avois beaucoup d'affaires; l'édition s'en est ressentie. On en prépare à présent une nouvelle où les articles des courtisanes seront remplacés par ceux d'Ovide et de Lucrèce, et dans laquelle on restituera le bon article de David. Je vous envoie, comme vous le souhaitez, cet extrait informe, qui ne répond point à mon dessein; il sera suivi de la nouvelle édition, dès qu'elle sera achevée; mais ce ne sont que de légères chiquenaudes que j'applique sur le nez du fanatisme; il n'est donné qu'à vous de l'écraser. Il a eu le sort des catins; il a été honoré tant qu'il étoit jeune; à présent dans sa décrépitude chacun l'insulte. Le Marquis d'Argens l'a assez maltraité dans son Julien: cet ouvrage est moins incor-

rect que ses autres productions ; cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il à combattre un homme que la mort a désarmé? Maupertuis sans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'est une plaisanterie gravement écrite ; il auroit dû l'égayer ; pour que personne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chose au tragique, vous attaquâtes sérieusement un badinage, et avec votre redoutable massue d'Hercule vous écrasâtes un moucheron. Pour moi, qui voulois conserver la paix dans la maison, je fis ce que je pus pour vous empêcher d'éclater. Malgré tout ce que je vous disois, vous en devintes le perturbateur ; vous composâtes un libelle presque sous mes yeux ; vous vous servîtes d'une permission que je vous avois donnée pour un autre ouvrage pour imprimer ce libelle. Enfin vous avez eu tous les torts du monde vis-à-vis de moi ; j'ai souffert ce qui pouvoit se souffrir, et je supprime tout ce que votre conduite me donna d'ailleurs de justes sujets de plainte ; parce que je me tens capable de pardonner. Vous n'avez rien

perdu en quittant ce pays; vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, reſpecté comme le Dieu des beaux arts, comme le patriarche des écraseurs, couvert de gloire et jouissant de votre vivant de toute votre réputation, d'autant plus, qu'éloigné de plus de cent lieues de Paris, on vous considère comme mort et l'on vous rend justice.

Mais de quoi vous avisez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais sollicité le Rubicon de lui donner son filet d'eau? Puisque dans un temps où les rois et les empereurs étoient acharnés à me dépouiller, un misérable s'alliant avec eux me pilla mon livre, puisqu'il a paru, je vous en envoie une édition en gros caractère. Si votre nièce se coiffe à la grecque ou à l'éclipse, elle pourra s'en servir en guise de papillotes. J'ai fait des poésies médiocres; en fait de vers, les médiocres et les mauvais sont égaux, et il faut écrire comme vous ou se taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez

un peu voûté ; mais que ce feu que Prométhée déroba ne vous manque point ; c'est l'huile de la lampe. Ce feu vous soutiendra, vous irez à l'âge de Fontenelle, en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères et en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'années, rassasié de gloire et vainqueur, je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile et de Locke, placé entre Newton et Epicure sur un nuage brillant. Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire.

Sur quoi je prie-Dieu etc.

Non, il n'est point de plus plaisant vieillard que vous. Vous avez conservé toute la gaieté et l'aménité de votre jeunesse. Votre lettre sur les miracles m'a fait pouffer de rire ; je ne m'attendois pas à m'y trouver, et je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre esprit est encore jeune, et tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre

pour le corps. L'abondance du fluide qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre. Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finissant votre lettre, vous seriez encore ici. Sans doute que les hommes ont leurs foiblesses, sans doute que la perfection n'est point leur partage, je le ressens moi-même, et je suis convaincu de l'injustice qu'il y a d'exiger des autres ce qu'on ne sauroit accomplir et à quoi soi-même on ne sauroit atteindre. Vous deviez commencer par-là, tout étoit dit, et je vous aurois aimé avec vos défauts, parce que vous avez assez de grands talens pour couvrir quelques foiblesses. Il n'y a que les talens qui distinguent les grands hommes du vulgaire. On peut s'empêcher de commettre des crimes, mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts, comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore de l'ivraie. La superstition ne donne que des herbes vénéneuses; il vous est réservé de l'écraser avec votre redoutable massue, avec le ridicule que vous répandez sur elle, qui

porte coup plus que tous les argumens : peu d'hommes savent raisonner, tous craignent le ridicule.

Il est certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penser : dans la superstitieuse Bohème, en Autriche, ancien siége du fanatisme, les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux, les images des saints ne jouissent plus du culte qu'on leur rendoit autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobstant toutes ces précautions : quoique ses progrès ne soient pas rapides, c'est toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la superstition. Dans nos pays protestans on va plus vîte ; et peut-être ne faudra-t-il plus qu'un siècle pour que les animosités qui naquirent des partis *sub utraque et sub una* ne soient entièrement éteintes. De ce vaste domaine du fanatisme, il ne reste guères que la Pologne et la Bavière où la crasse ignorance et l'engourdissement des esprits maintiennent encore la superstition. Pour vos Genevois, depuis que vous y êtes, ils sont non seulement

mécréans, ils sont encore tous devenus beaux esprits ; ils font des conversations entières en antithèses, c'est un miracle par vous opéré. Qu'est-ce que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé? En France aucun conte de balourdise qui ne roule sur un Suisse ; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés du monde, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé, vous créez des êtres là où vous résidez : vous êtes le Prométhée de Genève.

Si vous étiez demeuré ici, nous serions à présent quelque chose. Une fatalité qui préside aux choses de la vie, n'a pas voulu que nous jouissions de tant d'avantages. A peine eûtes-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur, et je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germes qui pourroient reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans les tombeaux de Virgile, d'Ovide et d'Horace ; je crains que la France en vous perdant n'ait le sort des Romains. Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain, vous durerez autant que

j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance de la postérité. Adieu. Cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

L'accident qui vous est arrivé, attriste tous ceux qui l'ont appris; nous nous flattons cependant qu'il n'aura point de suites. Vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'esprit, et cet esprit triomphe des maladies et des infirmités de la matière qu'il vivifie. Je vous félicite des avantages qu'a remportés le peuple de Genève sur le conseil des deux-cents & sur ses médiateurs; cependant il me paroît que ce succès passager ne sera pas de durée. Le canton de Berne et le Roi très-chrétien sont des ogres qui avalent de petites républiques en se jouant; on ne les offense pas impunément, et si ces ogres se mettent de mauvaise humeur, c'en est fait à tout jamais de notre Rome calviniste: les causes secondes en décideront; je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois qui me paroissent

avoir le droit pour eux: en cas de malheur ils trouveront l'asile qu'ils ont demandé et les avantages qu'ils désirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers, j'en ferai bon usage : la poésie est un délassement pour moi. Je sais que le talent que j'ai d'en faire est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverois avec peine, qui ne porte préjudice à personne, d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public, qui ne les verra pas. Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé, pour varier la monotonie des sujets graves par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de Fleury, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourroient bien se faire chasser d'Espagne ; ils se sont mêlés de ce qui ne les regardoit pas, et la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition. Ici dans mon voisinage l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens ; les évêques polonois en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome! On l'attaque ou-

vertement en Pologne, on a chassé de France et de Portugal ses gardes du corps; il paroît qu'on en fera autant en Espagne. Des philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique; on persiffle le grimoire, on éclabousse la secte, on prêche la tolérance, tout est perdu: il faut un miracle pour relever l'Église; c'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible, et vous aurez encore la consolation de l'enterrer et de faire son épitaphe, comme vous fîtes autrefois celle de la Sorbonne. L'anglois Woolston porte la durée de la superstition selon son calcul à deux cens ans: il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice; il s'écroule de lui-même, et sa chute n'en devient que plus rapide. Voilà ce que Bayle a commencé de faire; en quoi il a été suivi par nombre d'Anglois, et il vous a été réservé de l'accomplir. Jouissez long-temps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous vous êtes couvert; jouissez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore. Je souhaite

que ce couchant dure long-temps, et je vous assure que je suis un de ceux qui y prendront le plus d'intérêt.

J'aurois été fâché de vous savoir sitôt dans la compagnie de Bayle ; hâtez-vous lentement de faire ce voyage, et souvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françoise dans ce siècle où les lettres humaines commencent à dépérir; mais vous vivrez long-temps. Votre vieillesse est comme l'enfance d'Hercule; ce Dieu écrasoit des serpens dans son berceau, et vous, chargé d'années, vous écrasez le fanatisme. Vos vers sur la mort du Dauphin sont beaux ; je crois qu'ils ont attaqué sainte Geneviève mal à propos, parce que la Reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules, au cas que le Dauphin en réchappât. La Reine a voulu aller à pied de Versailles à l'Église de saint Médard. Vous n'ignorez pas sans doute la sainte conversation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit: nous verrons ce que nous avons à faire. Dans un temps où

des évêques parlent à Dieu et où les Reines font des pélérinages, les ossemens des bergères l'emportent sur les statues des héros, et on plante là les philosophes et les poëtes. Les progrès de la raison humaine sont plus lents qu'on ne le croit. En voici la véritable cause: presque tout le monde se contente d'idées vagues des choses, peu ont le temps de les examiner et de les approfondir; les uns, garottés par les chaînes de la superstition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briser; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela les ames timides, les femmes peureuses, et ce total compose la société des hommes. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui, le reste se scandalise et vous damne charitablement. Pour moi, qui ne me scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer: je crois qu'il faut que toute la correspondance de la

Suisse passe par Francfort sur le Mein pour nous parvenir ; je n'en suis cependant pas informé au juste, vous pourrez l'apprendre là-bas facilement. Ah ! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur et à sa sainte séquelle. A présent ce canton est comme la Béotie, en comparaison de Ferney et des lieux que vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages et s'intéressent à votre conservation.

Je ne suis pas le seul qui remarque que le génie et les talens sont plus rares en France et en Europe dans notre siècle qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poëtes, mais qui sont du second ordre, La Harpe, Marmontel et Saint Lambert. Les injustices qui se font à Amiens n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie des innocens avec le glaive de la loi, mais la nation en rougit, mais le gouvernement pensera sans doute à prévenir de tels abus ; il faut encore considé-

rer de plus, que plus un Etat est vaste, plus il est exposé à ce que des subalternes abusent de leur autorité; le seul moyen de l'empêcher, est d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution des arrêts de mort qu'après qu'un conseil suprême a revu les procédures et confirmé leur sentence.

Il me semble que le jeune poëte, auteur du triumvirat, n'a pas plus de 73 ans; j'en juge ainsi parce qu'un commençant ne connoît ni ne sent des nuances aussi fines qu'il en est dans le caractère d'Octave, parce que les deux actes que j'ai lus sont sans déclamation et d'une simplicité qui ne plaît qu'après avoir épuisé toutes les fusées de la rhétorique. En supposant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il est sûr qu'un sage l'a retouché ou refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en si beau chemin. Je vous compare aux rois; il en coûte d'obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à continuer de même. J'ai lu votre article de Julien avec plaisir; cependant j'aurois désiré que vous eussiez plus ménagé cet abbé de la Blotterie; tout dévôt, tout janséniste qu'il est,

il a le premier rendu hommage à la vérité; il a rendu justice (quoiqu'avec des ménagemens qu'il lui convenoit de garder) au caractère de Julien; il ne l'a point appelé apostat; il faut tenir compte à un janséniste de sa sincérité. Il auroit peut-être été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire. Le passage d'Ammien Marcellin est interpolé sans doute; vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui suit; ces deux phrases se lient si bien que la fraude saute aux yeux. C'étoit le bon temps dans les premiers siècles, on accommodoit les ouvrages à son gré; Joseph s'en est ressenti également, l'évangile de St. Jean de même. Tout ce qui m'étonne, est que Messieurs les correcteurs ne se soient pas apperçus de certaines incongruités auxquelles ils n'ont fait aucune attention, et qu'ils auroient pu rectifier d'un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de villes et de géographie. Ces ouvrages, marqués au sceau de l'humanité, c'est à dire pleins de bévues,

vues, d'inconséquences, de contradictions, devoient ainsi se déceler eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine durant tant de siècles a prolongé le fanatisme; enfin vous avez été le Bellérophon qui a terrassé la Chimère. Vivez donc pour achever d'en disperser les restes; mais surtout songez que le repos et la tranquillité d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir durant notre pélérinage, et qu'il n'est aucune gloire qui en approche. Je vous souhaite ces biens, et je jure par Épicure et par Aristide qu'aucun de vos admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre félicité.

J'avois cru pendant les troubles qui désoloient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étoient comme l'arche où quelques justes furent préservés des calamités publiques; mais, il faut l'avouer, il n'est aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des causes ne puisse amener le fléau de la guerre. Je plains les citoyens de la Rome calvi-

niste de se trouver réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté: ils ont à faire à trop forte partie, et les François les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour dans sa patrie, s'étoit proposé de passer chez vous, si ce cordon impénétrable ne l'en avoit empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude. La ville de Jérusalem, bâtie pour le peuple de Dieu, est possédée par les Turcs; le capitole, cet asile des nations, ce lieu auguste où s'assembloit un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des recollets, et Ferney, douce et agréable retraite philosophique, sert de quartier-général aux troupes françoises; mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme Orphée votre devancier apprivoisa les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti comme le reste des êtres aux infirmités de l'âge; il faudroit que des corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre en fussent exempts. Les arts et la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte; ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement; aussi

votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs ; ils jouissent d'une liberté entière ; et comme ils sont liés avec ceux de Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons de remporter en Espagne ; les jésuites sont chassés de ce royaume ; de plus, les cours de Versailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au Pape la suppression d'un nombre considérable de couvens ; on dit que le saint père sera obligé d'y consentir, quoiqu'en enrageant. Quelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ? La coignée est mise à la racine de l'arbre. D'une part la voix des philosophes s'élève contre les absurdités d'une superstition révérée, d'une autre les abus de la dissipation force les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les suppôts et les trompettes du fanatisme. Cet édifice, sapé par ses fondemens, va s'écrouler, et les nations marqueront dans leurs annales que

Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui se fit au XVIIIme siècle dans l'esprit humain. Qui auroit dit au XIIme siècle que la lumière qui éclaireroit le monde viendroit d'un petit bourg suisse nommé Ferney? C'est ainsi que les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent et au temps où ils fleurissent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je suis bien sûr que cette pièce sera intéressante et pathétique; heureux talent qui fait le charme de toutes vos tragédies. J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poéte dont vous me parlez; il a du feu et versifie bien; je vous suis obligé de son épître, que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélisaire de Marmontel: il faut que la Sorbonne ait été de bien mauvaise humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de sauver Cicéron et Marc-Aurèle. Je soupçonnerai plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques allusions du règne de Justinien à celui de Louis XV, et que pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la Sorbonne comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite. Conservez-vous toutefois et mé-

nagez votre vieillesse dans votre quartier-général de Ferney. Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnoit l'assaut à la ville qu'il défendoit, résolvoit tranquillement un problème, & soyez persuadé que le roi Hiéron s'intéressoit moins à la conservation de son géomètre que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françoises entoure.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant soixante et quatorze années, et je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleury, et les Nestor en ont vécu. Avec vous finit le siècle de Louis XIV; de cette époque si féconde en grands hommes vous êtes le dernier qui nous reste. Le dégoût des lettres, la satiété des chef-d'œuvres que l'esprit humain a produits, un esprit de calcul, voilà le goût du temps présent. Parmi la foule de gens d'esprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces esprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits bril-

lans & des écarts même. On se plaît à analyser tout ; les François se piquent à présent d'être profonds ; leurs livres semblent faits par de froids raisonneurs ; et ces grâces qui leur étoient si naturelles, ils les négligent. Un des meilleurs ouvrages que j'aie lus depuis long-temps est ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum est plein de traits de véritable éloquence, et j'en crois l'auteur digne de marcher sur les traces des Bossuet, non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de bayonnettes et de cartouches ; c'est un voisinage désagréable pour un philosophe qui vit en retraite, plus encore pour les Genevois. Cela me rappelle le conte du Suisse qui avoit mangé une omelette au lard un jour maigre, et qui entendant tonner s'écria, grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Genevois pourront faire cette exclamation en s'adressant à Louis XV. A la fin ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple ; ce qu'ils pourroient faire de plus judicieux seroit de céder aux conjonctures, et de

s'accommoder, si l'obstination et l'animosité ne les en empêchent. Leur dernière ressource est l'asile que je leur prépare et qui se trouve dans un lieu, comme vous en jugez très-bien, qui leur sera convenable.

Je ne sais quel est le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il se trouve à Wésel quelqu'un de ce nom; en cas qu'il y soit, votre recommandation ne lui sera pas inutile. Voilà de suite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France; les Calas, les Syrven et la Barre devroient ouvrir les yeux au gouvernement et le porter à la réforme des procédures; mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque Duc et Pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans meneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône. Pendant la guerre il y avoit une contagion à Breslau; on enterroit six vingts personnes par jour, et une comtesse dit: Dieu merci, la grande noblesse est épargnée, ce n'est que le peuple qui meurt! Voilà l'image de ce que pensent les gens en place qui se

croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a presque de tout temps été ainsi. L'allure des grandes monarchies est la même ; il n'y a que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connoissent et la détestent : ces enfans de la fortune qu'elle a engourdis dans la prospérité, pensent que les maux du peuple sont exagération, que des injustices sont des méprises, et pourvu que le premier ressort aille, le reste importe peu. Je souhaite, puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi, que la guerre s'écarte de votre habitation et que vous jouissiez paisiblement dans votre retraite d'un repos qui vous est dû sous les ombrages des lauriers d'Apollon, et je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs ; à moins d'être au premier ciel, vous ne sauriez être plus heureux.

Je vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes. Il n'est donc aucun séjour à

l'abri du tumulte; car qui croiroit qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera et que les Genevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministre françois modèrera sa fougue.

Vous voulez savoir le mot du conte ? Il ne regarde que moi. Ce conte fut fait l'an 1761 et convenoit assez à ma situation telle qu'elle étoit alors. J'ai corrigé cet ouvrage depuis la paix et je vous l'ai envoyé. Je suis si ennuyé de la politique, que je la mets de côté dans mes momens de loisir et d'étude; je laisse cet art conjectural à ceux dont l'imagination aime à s'élancer dans l'immense abyme des probabilités.

Ce que je sais de l'Impératrice de Ruffie, c'eft qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de bayonnettes, pour convaincre les évêques polonois des droits que ces dissidens prétendent avoir. Il n'est point réservé aux armes de détruire la superstition; elle périra par le bras de la vérité et par la séduction de l'intérêt. Si

vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends. J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens et de moines sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition. Il n'est pas douteux que si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne dans peu indifférent et tiède sur ces objets qui font actuellement ceux de sa vénération. Il s'agiroit donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre; ce moment est venu, parce que le gouvernement françois et celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter leurs dettes, sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés est séduisant: en leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs États, ainsi que l'abus du grand nombre de cuculati qui remplissent leurs provinces, en même temps que la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les détermineroit à commencer cette réforme; et il est à présu-

mer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira successivement le reste. Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération, sera ami des philosophes, et partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudroient s'y opposer. Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fideles, de le rectifier et de l'exécuter. Le patriarche me demandera peut-être ce que l'on fera des évêques? Je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore, qu'il faut commencer par détruire ceux qui embrasent de fanatisme le coeur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront par la suite des temps comme ils voudront. La puissance des ecclésiastiques n'est fondée que sur l'opinion, et sur la crédulité des peuples; éclairez ces derniers et l'enchantement cesse.

Après bien des peines j'ai déterré le malheureux compagnon de la Barre; il est Portenseigne à Wésel, et j'ai écrit pour lui. On

me marque de Paris qu'on prépare avec appareil au théâtre françois la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie; vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurées à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future, tant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et des ames sensibles qui connoîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

J'ai lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre le fanatisme sont si fortes, que depuis Celse on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger est supérieur à l'autre, et plus à la portée des gens du monde, dont de longues déductions fatiguent l'esprit relâché et détendu par les frivolités qui l'énervent continuellement. il ne reste plus de refuge au fantôme de l'erreur; il a été flagellé et frappé sur toutes ses

faces, sur tous ses côtés ; partout je vois ses blessures et nulle part je ne vois des empyriques empressés à pallier son mal ; il est temps de prononcer son oraison funèbre et de l'enterrer ; vous défaites le charme et l'illusion se dissipe.

Je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi des troubles intestins de Genève ; j'augure, d'après les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement, qui causera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie sanglante. Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un asile ouvert où ils le souhaitent ; c'est à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter. La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi sa décision se trouve à présent diamétralement opposée à celle qu'elle porta sur la même affaire il y a trente années. Ce qui étoit juste alors, doit l'être à présent ; les lois sur lesquelles cette république est fondée n'ont point changé, le jugement devoit donc être le même. Voilà ce qu'on pense dans le nord sur cette affaire ; peut-être dans le sud fait-on des gloses sur la liberté de conscience sollicitée pour

les dissidens. Je me suis fourré dans la comparse et n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette scène. Les Rois d'Angleterre et du nord ont pris le même parti. L'Impératrice de Russie vîdera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les discussions polonoises et les négociations italiennes sont à-peu-près de la même espèce; il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin. Je vous souhaite en attendant la bonne année, santé, tranquillité et bonheur, et qu'Apollon ce dieu des vers et de la médecine vous comble de ses doubles faveurs.

Vous avez trop de modestie, si vous avez pu croire qu'un silence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans pût être supporté avec patience. Sans doute, tout homme qui aime les lettres doit s'intéresser à votre conservation, et être bien aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des Suisses s'établissent à Clèves, ou qu'ils restent à Ge-

nève, ce n'est pas ce qui m'intéresse, mais bien de savoir ce que fait ce héros de la raison, ce Prométhée de nos jours qui apporte la lumière céleste pour éclairer des aveugles, et les désabuser de leurs préjugés et de leurs erreurs. Je suis bien aise que des sottises angloises vous aient ressuscité; j'aimerois les extravagans qui feroient de pareils miracles; cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglois pour un ancien Picte, qui ne connoît pas l'Europe. Il faut être bien neuf pour vous traduire en père de l'Église, qui par pitié pour mon ame travaille à ma conversion. Il seroit à souhaiter que vos évêques françois eussent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand Turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Versailles; il combat, à ce que ces Messieurs prétendent, pour la foi apostolique catholique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques tant grecs que dissidens, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint père. Si je n'avois pas lu l'histoire des

croisades dans vos ouvrages, j'aurois peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et de cueillir les palmes d'Idumée; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'Impératrice de Russie en tiendra bon compte; je borne mes soins à exhorter Messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion, ou exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres; enfin je voudrois que l'Europe fût en paix et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de Saint-Pierre, et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe, qui m'a rendu visite. C'est une princesse d'un grand mérite, et qui auroit bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes foiblesses. J'aime les belles lettres à la folie; ce sont elles seules qui

charment

charment nos loisirs et qui ne procurent de vrais plaisirs. J'aimerois tout autant la philosophie, si notre foible raison y pouvoit découvrir les vérités cachées à nos yeux, que notre vaine curiosité recherche si avidement: mais apprendre à connoître, n'est qu'apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités, persuadé que tous ces objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connoissance nous seroit entièrement inutile, quand nous pourrions y parvenir. Avec cette façon de penser je passe ma vieillesse tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Basin; il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire: je lui souhaite longue vie, santé et contentement, et quoiqu'il ait dit, je l'aime toujours.

Ce vieux citadin du Caucase,
Ressuscité de son tombeau,
Caracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.

J'aimerois mieux me voir à table
Avec ce Welche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son grec Pausanias.

Ce vieux Welche a beaucoup d'érudition; cependant il paroît qu'il persiffle un peu ce pauvre Thrace qu'il alexandrise. Ce pauvre Thrace est un homme très-ordinaire, qui n'a jamais possédé les grands talens du vainqueur du Granique et qui aussi n'a point eu ses vices. Il a fait des vers en Welche, parce qu'il en falloit et que pour son malheur personne que lui dans son pays n'étoit atteint de la rage de la métromanie; il a envoyé ces vers au vice-dieu qu'Apollon a établi son vicaire dans ce monde: il a senti que c'étoit envoyer des corneilles à Athènes; mais il a cru que c'étoit un hommage qu'il falloit rendre à ce vice-dieu, comme de certaines sectes de Papegaux en rendent au vieux qui préside sur les sept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe; pour moi, je prendrois toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le

séné des apothicaires, sans jamais faire un chant de la Henriade. Chacun naît avec un certain talent. Vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été aussi libérale envers tout le monde. Vous composez vos ouvrages pour la gloire, moi pour mon amusement. Nous réussissons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente; car aussi long-temps que le soleil éclairera le monde, aussi long-temps qu'il se conservera une teinture de science, une étincelle de goût, aussi long-temps qu'il y aura des esprits qui aimeront des pensées sublimes, et qu'il se trouvera des oreilles sensibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront et votre nom remplira le vague espace des siècles qui mène à l'éternité. Pour les miens on dira: c'est beaucoup que ce Roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille, cela est assez passable; s'il étoit né particulier, il auroit au moins pu gagner sa vie en se faisant correcteur chez quelque libraire; puis on jette le livre là, puis on en fait des papillottes, puis il n'en est plus question.

Mais comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement

en prose, je vous envoie un mémoire destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique, et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux. J'espère que cela me vaudra quelque brochure de Ferney. Si vous le voulez, nous échangerons nos marchandises; c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire. J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connoît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-Souci.

Ce pauvre Lorrain dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent à celles qu'il faisoit autrefois. A présent il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans que c'étoit pour l'immortalité: il n'en est pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à son ouvrage, qui roule sur des idées dont on trouve le germe dans l'*Esprit* d'Helvétius

et dans les *Essais* de d'Alembert. L'un écrit avec une métaphysique trop subtile, et l'autre n'indique simplement que ses idées. Ce pauvre Lorrain sent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de son maître ; il sait que vous donner ses ouvrages, c'est envoyer des corneilles à Athènes ; mais par une suite de l'élévation où se trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces sortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en Welche d'un auteur tudesque ; il en aura, mais il se repentira de les avoir demandés ; ces vers sont adressés à une Dame qu'il doit connoître, faits à l'occasion d'un propos de table où cette Dame se plaignoit de la difficulté de trouver un juste milieu entre le trop et le trop peu. Ce sont de ces vers de société dont Paris fournissoit autrefois d'amples recueils et qui commencent à devenir plus rares. Le pauvre Lorrain est bien embarrassé à découvrir le génie dont vous lui parlez ; il l'a cherché partout ; ce n'est pas la saison des roses, et les lauriers ont tous été transplantés en Russie, de sorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain suppose que la brillante imagination qui à

Ferney triomphe du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaisie le tableau de ce génie et qu'il en est comme du jardin des Hespérides et de la fontaine de Jouvence que la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement Si cependant il étoit question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudroit qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui et de l'associer à ses études, qu'au moins ce patriarche peut être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite et n'aime plus que lui son beau génie.

Mes maux m'ont empêché de répondre à votre charmante lettre. Les sons de votre lyre se sont fait entendre dans le Tartare où j'étois à la gêne; ils ont fléchi les tyrans qui m'opprimoient, ils m'ont rendu à la vie comme autrefois Orphée sut délivrer Eurydice. Le premier usage que je fais de ma convalescence,

est de remercier l'Orphée ou l'Apollon qui me l'a procurée, et de lui envoyer en tribut une foible production de malade. J'attends le retour de mes forces pour vous en dire davantage, en implorant la nature, pour qu'elle conserve la seule colonne du Parnasse qui nous reste et ce bras armé du foudre de la raison qui a écrasé la superstition et le fanatisme.

Je vous crois très-capucin, puisque vous le voulez, et même sûr de votre canonisation; parmi les saints de l'Église je n'en connois aucun qui vous soit comparable, et je commence par dire *Sancte Voltere*, *ora pro nobis*. Cependant le saint père vous a fait brûler à Rome. Ne pensez pas que vous soyez le seul qui ait joui de cette faveur; l'abrégé de Fleury a eu un sort tout semblable. Il y a je ne sais quelle affinité entre nous qui me frappe; je suis le protecteur des jésuites, vous des capucins; vos ouvrages sont brûlés à Rome, les miens aussi; mais vous êtes saint et je vous cède la préférence. Comment! Monsieur le saint, vous

vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne sois pas? Cela n'est pas trop canonique. Sachez donc que les philosophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent des brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'Impératrice de Russie peut guerroyer à son aise; elle a obtenu de Diderot à bons deniers comptant une dispense de faire battre ses Russes contre les Turcs. Pour moi, qui crains les censures philosophiques, et qui crains de commettre un crime de lèze-philosophie et l'excommunication encyclopédique, je me tiens en repos; et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides, j'ai cru qu'il m'étoit permis selon les lois de la nature d'en payer à mon allié auquel je les dois, et je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fouetter princes, rois et empereurs qui désobéissent à leurs règles. Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé *Essais sur les préjugés.* Je vous envoie quelques remarques qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre; je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, et avec cette modéra-

tion dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres.

Au reste je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront, j'ai d'autres occupations. Je vais mon chemin, clopinant ou boitant sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étois malade, en recevant votre lettre le souvenir de Panétius me rendit mes forces; je me rappelai la réponse de ce philosophe à Pompée qui désiroit de l'étendre, et je me dis qu'il seroit honteux pour moi que la goutte m'empêchat de vous écrire. Vous me parlez de tableaux suisses; mais je n'en achète plus depuis que je paye des subsides: il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions. Au reste je fais des vœux sincères pour l'énergie et la corroboration de votre poitrine; je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond sitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en cette vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort; vous êtes sûr des premiers, et les philosophes pourroient suspecter les autres. Sur quoi je prie saint Jean du désert, saint Antoine, saint

François d'Assise et saint Cucufin de vous prendre tous dans leur sainte et digne garde.

Que le saint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
M'échauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce
Suffisante comme efficace :
Mais ce Suisse du paradis
Étoit ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathême
Au corps du concile prochain :
Il paroît même très-plausible,
Et malgré Loyola je crois
Que le saint père en tels exploits
Ne fut jamais moins infaillible.

Ce bon cordelier du Vatican n'est pas après tout aussi hargneux qu'on se l'imagine. S'il fait brûler quelques livres, c'est pour que l'usage ne s'en perde pas, et d'ailleurs les Romains aiment à flairer l'odeur de cette fumée. Mais n'admirez-vous pas avec quelle patience il s'est laissé enlever le comtat d'Avignon, combien peu il y pense, et dans quelle concorde il vit avec le très-chrétien? Pour moi j'aurois tort de me plaindre de lui; il me laisse mes chers jésuites, que l'on persécute partout; j'en conserverai la graine précieuse, pour en fournir un jour à ceux qui voudront cultiver chez eux cette plante si rare. Il n'en est pas de même du Sultan turc.

Si Monsieur le Mamamouchi
Ne s'étoit point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'auroit point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachis,
Et de certaine Impératrice,
(Qui vaut seule force empereurs,)
Reçu pour prix de son caprice
Des leçons qui devroient rabaisser ses hauteurs.

Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans.
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenses projets, ses exploits éclatans.
Quand on possède son mérite,
On peut se passer d'assistans.

C'est pourquoi il me suffit de contempler ses grands succès, de faire une guerre de bourse très-philosophique et de profiter de ce temps de tranquillité pour guérir entièrement les plaies que la dernière guerre nous a faites et qui saignent encore.

Et quant à Monsieur le vicaire,
Je dis vicaire du bon Dieu,
Je le laisse en paix en son lieu
S'amuser avec son bréviaire.
Hélas ! il n'est que trop puni
En vivant de cette manière,
Du sage en tout pays honni,
Payé pour tromper le vulgaire,
Il tremble qu'un jour en son nid,
Il n'entre un rayon de lumière
Dardé du foyer de Ferney.
A son éclat, à ses attraits

Disparoîtroit le sortilège ;
Lors adieu le sacré collège,
La sainte Église et ses secrets.

Lorette seroit à côté de ma vigne que certainement je n'y toucherois pas. Ses trésors pourroient séduire des Mandrins, des C. . ., des R . . . et leurs pareils. Ce n'est pas que je respecte des dons que l'abrutissement a consacrés ; mais il faut épargner ce que le public vénère ; il ne faut point donner de scandale, et supposé qu'on se croie plus sage que les autres, il faut par complaisance, par commisération pour leur foiblesse ne point choquer leurs préjugés.

Il seroit à souhaiter que les prétendus philosophes de nos jours pensassent de même. Un ouvrage de leur boutique m'est tombé entre les mains ; il m'a paru si téméraire que je n'ai pu m'empêcher de faire quelques remarques sur le système de la nature que l'auteur arrange à sa façon. Je vous communique ces remarques, et si je me suis rencontré avec votre façon de penser, je m'en applaudirai : j'y joins une élégie sur la mort d'une dame d'hon-

neur de ma soeur Amélie, dont la perte lui a été très-sensible. Je sais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du siècle, qui le dispute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait; mais vous vous ressouviendrez qu'il étoit d'usage aux temps reculés que les poëtes portassent leurs tributs au temple d'Apollon; il y avoit même du temps d'Auguste une bibliothèque consacrée à ce Dieu, où les Virgile, les Ovide et les Horace lisoient publiquement leurs écrits: dans ce siècle où Ferney s'élève sur les ruines de Delphes, il est bien juste qu'on y envoie ses offrandes; il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits,
Ils sont faits pour plaire à tout âge;
Ils savent éclairer le sage
Et répandre des fleurs sur les jeux et les ris.
Quel illustre destin, quel sort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité!
Ah! qu'à cette félicité
Votre corps ait sa part de même!

Ce sont des voeux auxquels tous les gens de lettres doivent joindre les leurs; ils doivent

vous considérer comme une colonne qui soutient seule par sa force un bâtiment ruineux près de s'écrouler, dont des barbares sapent déjà le fondement. Un essaim de géomètres mirmidons persécute déjà les belles lettres, en leur prescrivant des lois pour les dégrader; que n'arrivera-t-il pas lorsqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorsque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer? Dieu me garde de n'avoir pour amusement que des courbes, et d'arides solutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles! Mais ne prévenons point un avenir aussi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous possédons.

O compagne d'une Déesse!
Vous que par des soins assidus
Voltaire sût en sa jeunesse
Débaucher des pas de Vénus,
Grâces, veillez sur ses années,
Vous lui devez tous vos secours;
Apollon pour jamais unit vos destinées,
Obtenez d'Atropos d'en prolonger le cours.

Ne cachez point votre lumière sous le boisseau: c'étoit sans doute à vous que ce passage s'adressoit. Votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde; mon partage a été celui d'une foible chandelle qui suffit à peine pour me guider et dont la pâle lueur disparoît à l'éclat de vos rayons. J'écris pour m'instruire et pour m'amuser, cela me suffit. Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athée, je crus ma réfutation très-orthodoxe, je la relus et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauroient paroître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde me feroit lapider dans votre patrie, si j'étois particulier et que je l'eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai pas du tout ni l'ame ni le style théologiques; je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui ne leur est point favorable: il n'en est pas de même des vers au sujet de l'Impératrice de Russie, que j'abandonne à votre disposition, tandis

que

que ses troupes par un enchaînement de succès et de prospérités me justifient. Vous verrez dans peu le Sultan demander la paix à Catherine, et celle-ci par sa modération ajouter un nouveau lustre à ses victoires. J'ignore pourquoi l'Empereur ne se mêle point de cette guerre : je ne suis point son allié, mais ses secrets doivent être connus de Mr. de Choiseul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits et ne m'a point excommunié à Pâques comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne. Je pars pour la Silésie et vais trouver l'Empereur, qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite ; il aime vos ouvrages et les lit autant qu'il peut ; il n'est rien moins que superstitieux ; enfin c'est un Empereur comme de long-temps il n'y en a eu un en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares, mais ce n'est pas une raison pour les extirper ; s'il falloit les détruire, les Turcs ne seroient pas

les seuls dans le cas. Combien de nations plongées dans l'abrutissement, et devenus agreſtes faute de lumières! Mais vivons et laissons vivre les autres. Puissiez-vous surtout vivre long-temps et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre juſtice à votre beau génie! Adieu. A mon retour de Moravie je vous en dirai davantage.

Je n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue dans une lettre à Mr. d'Alembert aient été divulgués : ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il étoit très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnoissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant tant eu au plaisir que m'ont fait vos ouvrages. Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre ; elles sont un amusement pour moi, je m'instruis moi-même en pensant

à des matières de philosophie sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensées. Cet ouvrage sur le système de la nature est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourroit tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne, je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant; mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut. Laissez donc, je vous prie, ce foible ouvrage dans l'obscurité où l'auteur l'a condamné, et donnez au public en sa place ce que vous avez écrit sur le même sujet et qui sera préférable à tout mon bavardage. Je n'entends plus parler des Grecs modernes; si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un Gaulois par sa Henriade ait surpassé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté sur Sophocle, se soit égalé à Thucydide, laissant loin derrière lui Platon, Aristote et toute l'école du portique. Pour moi je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés

d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, et qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie à pousser vivement la guerre; et quant à cette fatalité qui préside aux événemens selon que le prétend l'auteur du système de la nature, je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies, et déchues de leur ancienne splendeur. Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les contrées que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine et que le permettent les moyens que j'y puis employer.

A présent je ne fais que de revenir d'une longue course. J'ai été en Moravie, où j'ai revu cet Empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des moeurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial,

qu'il remplit avec scrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire Voltaire et pour en estimer le mérite. Si vous n'êtes pas satisfait du portrait fidèle de ce prince, j'avoue que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, il possède très-bien la littérature italienne; il m'a cité presque un chant entier du Pastor Fido, et quelques vers du Tasse. Il faut toujours commencer par là; après les belles lettres vient la philosophie dans l'âge de la réflexion, et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme Montagne, *que sais-je?* Ce que je sais certainement, c'est que j'aurai une copie de ce buste auquel Pigale travaille, ne pouvant posséder l'original. C'est se contenter de peu lorsqu'on se souvient qu'autrefois on a possédé ce divin génie même. La jeunesse est l'âge des bonnes aventures; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits comme aux maîtresses. Conservez-vous toujours, pour éclairer encore sur vos vieux jours la fin de ce siècle, qui se glorifie de vous posséder et qui sait reconnoître le trésor qu'il possède

Une mite qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent les mondes divers flottant dans l'espace, l'infini en grand comme en petit, le principe du mouvement et de la vie, le temps et l'éternité, l'esprit et la matière; les choses possibles et celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort que cette mite n'ait distrait ces deux grands philosophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparoissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée; tantôt Anaxagoras, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture et vous offrez dans vos terres un asile aux malheureux. Je préférerois bien les colonies de Ferney dont Voltaire est le législateur, à celles de Philadelphie auxquelles Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'un autre genre, ce sont des Polonois, qui redoutant les déprédations, les pillages et les cruautés de leurs

compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres; plus de six vingts familles nobles se sont expatriées, pour attendre des temps plus tranquilles, qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois ainsi de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent, et troublent mutuellement autant qu'il est en eux leur félicité; leur unique ressource est dans quelques bonnes ames qui les recueillent chez eux et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez donc part à la perte que je viens de faire à l'armée russe de mon neveu de Bronswic. Le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser appercevoir ce qu'il pouvoit connoître ou ce qu'il falloit ignorer. Cependant, pour laisser quelque trace de son existence, il a ébauché un poëme épique; c'est la conquête du Mexique par Fernand Cortès: l'ouvrage contient douze chants, mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il étoit possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en sait à présent davantage que nous tous ensemble; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait

rien du tout. Un philosophe de ma connoissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilités pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est;* il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, à cause que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison nous peut fournir de moins inepte sur son sujet est de le croire le principe intelligent du mouvement et de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de Mustapha que du très-Chrétien, et que ce qui arrive aux hommes, l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une fourmilière qu'un messager écrase sans s'en appercevoir. Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que des roues mettent en mouvement, quoique

ces roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme avance qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'intelligence suprême, parce que de foibles créatures ne peuvent ni lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatives à la société, et qu'il nous suffit des peines ou des récompenses que nous en obtenons. S'il y avoit ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurois été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres hérétiques, nous sommes privés de cette douce consolation, et puis leur feu auroit pu gagner jusqu'à moi. J'ai donc, le coeur contrit de ses discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement, ainsi que le saint père, qui a toujours les conciles à ses ordres, pour les consulter au besoin, comme le docteur Tamponet sa somme de saint Thomas; vous voyez, mon cher philosophe, qu'indubitablement vous serez quelque beau jour plongé dans la chaudière de Béelzebuth. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si

fortes raisons, repartit qu'il me félicitoit de connoître si bien les chemins du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortoit à dresser la carte du pays et à donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, surtout pour leur annoncer de bonnes auberges. Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules; je les abandonne à leurs voies. C'est le cas de dire, *sauve qui peut:* pour nous, notre foi nous conduira en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage; un tiens dans ce monde vaut mieux que dix tu l'auras dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du système de la nature, et recevez avec mes voeux ceux de tous les habitans du nord et de ces contrées.

Ce damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère, ne se contente pas de raisonner à perte de vue; il se met à rêver, et il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de

me conformer à sa volonté : voici ses fariboles, que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion, si ce fatras vous ennuie, et rangez-le dans la catégorie de barbe-bleue et des mille et une nuits. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante, qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra lui-même le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques, et professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame; la plupart de ceux qui croient qu'ils en ont une, n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas, comme vous le dites, que Mustapha ni bien d'autres s'en inquiètent; il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *connois-toi toi-même*, qui veulent savoir ce qu'ils sont, et qui à mesure qu'ils avancent en connoissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avoient cru savoir. Le grand cordelier de Saint-Pierre me paroît un honnête homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Église, et je parierois qu'il s'embarrasseroit plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste.

Pour moi je m'avertis d'être discret, et de ne pas importuner un homme auquel il faut faire conscience de dérober un moment; ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

En lisant votre lettre j'aurois cru que la correspondance d'Ovide avec le Roi Cotys continuoit encore, si je n'avois vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre; elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaisance de composer des vers en langue thrace, au lieu que, comme de raison, vos vers sont dans votre langue natale. J'ai reçu en même temps ces Questions encyclopédiques, qu'on pourroit appeler à plus juste titre Instructions encyclopédiques. Cet ouvrage est plein de choses. Quelle variété, que de connoissances, que de profondeur et quel art pour traiter tant de sujets avec le même agrément! En style précieux je pourrois vous dire qu'entre vos mains tout se convertit en or.

Je vous dois encore des remercimens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connusse grand littérateur, grand philosophe, grand poëte, je ne savois pas que vous joignissiez à tant de talens les connoissances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez sur la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés, les *pediculosi*, en auront été ravis, la Sorbonne vous agrégera à son corps, le très-chrétien (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe, et l'évêque d'Orléans vous assignera une demeure auprès d'Abraham, Isaac et Jacob. A coup sûr vos reliques feront des miracles et l'Église célébrera son triomphe. Où donc est cet esprit philosophique du XVIIIme siècle, si les philosophes par ménagement pour leurs lecteurs osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du système de la nature a trop imprudemment cassé

les vitres. Son livre a fait beaucoup de mal, il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes; et peut-être faut-il à présent de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avoit effarouchés et révoltés. Il est certain qu'à Péterbourg on se scandalise moins qu'à Paris, et que la vérité n'est point rejetée au trône de votre souveraine comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes.

Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse; il ne cesse d'admirer les grands établissemens qu'elle a faits et les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever et d'éclairer ses sujets. Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles? Ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus long-temps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il étoit ambassadeur à Rome, Innocent XIII le définissoit, un fou qui avoit bien de l'esprit. On dit que les parlemens et la noblesse le regrettent, en le comparant à Richelieu; en revanche ses ennemis di-

sent que c'étoit un boute-feu qui auroit embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde, il ne m'a pu faire ni bien ni mal, je ne l'ai pas connu, et je m'en repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix ou le renvoi de ses ministres et de ses maîtresses. Je me mêle de mes affaires, et du carneval qui dure encore. Nous avons un bon opéra, et à l'exception d'une seule actrice, une mauvaise comédie. Vos hiſtrions welches se vouent tous à l'opéra comique, et des platitudes mises en musique sont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulsions aux assistans. Durant les beaux jours de Louis XIV ce spectacle n'auroit pas fait fortune; il passe pour bon dans ce siècle de petitesses, où le génie est aussi rare que le bon sens, où la médiocrité en tout annonce le mauvais goût, qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avoient tirée. Tant que nous conserverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'Atlas qui soutient par ses forces cet édifice ruineux; son tombeau sera celui du goût et des lettres. Vi-

vez donc, vivez et rajeunissez, s'il est possible. Ce sont les voeux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

Il est agréable d'avoir le monument de toutes les pensées des hommes qu'on a pu recueillir; pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra nous en tenir à Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire et Arioste. Il semble qu'en tout pays les cervelles se dessèchent et ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages historiques, il faudroit, si l'on pouvoit, les purger de l'esprit de parti, de fausses anecdotes et de mensonges, pour les rendre utiles. Quant aux métaphysiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhensibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre esprit; et quant à tout le fatras théologique, les auteurs hypocondriaques et fanatiques qui l'ont composé, ne méritent pas qu'on perde son temps à lire les chimères ineptes qui leur ont passé par le cerveau. Je ne dis

dis rien de Messieurs les géométres, qui calculent éternellement des courbes inutiles ; je les laisse avec leurs points sans étendue et leurs lignes sans profondeur, ainsi que Messieurs les médecins ; qui s'érigent en arbitres de notre vie et qui ne sont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimistes, qui au lieu de créer de l'or, le dissipent en fumée par leurs opérations ? Il ne reste donc pour notre utilité et pour notre consolation que les belles lettres, qu'on a nommées à juste titre les lettres humaines, et c'est à elles que je m'en tiens ; le reste peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont rencontrées dans d'autres livres et dont ils trouvent là les originaux ; et voilà à quoi cette bibliothèque est destinée ; mais les œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante comme de raison. La belle édition de Paris in 4to y est étalée dans toute sa pompe.

Vous me proposez un Mr de *** pour bibliothécaire ; mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois et que selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les

êtres sans nécessité; je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous avons. Je vous avouerai que j'ai eu la bétise de lire cet ouvrage de ce de *** pour lequel il a été banni de France: c'est une rapsodie informe, ce sont des raisonnemens sans dialectique et des idées chimériques qu'on ne sauroit pardonner qu'à un homme qui écrit dans l'ivresse, et non à un homme qui se donne pour un penseur. S'il se fait folliculaire à Amsterdam ou bien à Leyde il pourra y gagner de quoi subsister, sans sacrifier sa liberté aux caprices d'un despote en venant s'établir ici. Il y a eu des ex-jésuites à Paris qui après la suppression de l'ordre se sont faits fiacres; je n'ose proposer un tel métier à Mr de ***, mais il se pourroit qu'il fût habile cocher, et à tout prendre, il vaut mieux être le premier cocher de l'Europe que le dernier des auteurs. Je vous parle avec une entière franchise, et si vous connoissez l'original en question, vous conviendrez peut-être qu'il ne perdroit rien au troc.

Pour mon très-indigne pupille le duc de Wurtemberg, je suis bien éloigné d'excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas se rebuter;

on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit, et j'espère encore de pouvoir ériger un trophée, *à Voltaire vainqueur du Duc.* Je suis sur le point d'aller à Berlin donner le carneval aux autres, sans y participer moi-même; il s'y trouve un comte Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Silésie. Je dispute avec lui; il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie et n'est certainement pas ennemi des Prussiens. Puisse la nature fortifier les fibres du vieux patriarche! je ne m'intéresse qu'à son corps, car son esprit est immortel. *Vale.*

J'ai cru avec le public que vous aviez changé de domicile; des lettres de Paris nous assuroient que vous alliez vous établir à Lyon; et j'attribuois votre long silence à votre déménagement; la cause que vous en alléguez est bien

plus fâcheuse. Le poëme sur les Genevois m'étoit parvenu par Thiriot; je n'en ai que deux chants, et vous me ferez plaisir de m'envoyer l'ouvrage en entier. J'admirois en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse et le froid des ans n'ont pu éteindre; et comme cet ouvrage est écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyois plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez sans doute nous régaler de quelque poëme sur le Styx, sur Caron, sur Cerbère etc.: et sur tous ces objets que vous avez vus de si près. Vous nous devez la relation de ce voyage; vous vous trouverez à votre aise en le faisant, instruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne se sont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels; votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphysique. Quelle carrière pour l'imagination!

Mais revenons à ce monde-ci. On y vieillit prodigieusement, mon cher Voltaire; tout a bien changé depuis le temps passé que vous vous rappelez. Mon estomac, qui ne digère presque plus, m'a contraint de renoncer aux

soupers; je lis le soir ou je m'amuse à la conversation; mes cheveux ont blanchi, mes dents s'en vont, mes jambes sont abymées par la goutte; je végète encore, et je m'apperçois journellement que le temps fixe une différence sensible entre 40 et 56 ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été surchargé d'affaires, de sorte qu'il ne reste dans ma tête qu'un peu de bon sens, avec une passion renaissante pour les sciences et pour les beaux arts, qui font ma consolation et ma joie. Votre esprit est plus jeune que le mien; sans doute que vous avez bu à la fontaine de Jouvence, ou que vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le Siècle de Louis XIV; mais n'est-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps? C'est l'arche du seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre: on dit le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV; jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort? Votre réponse décidera un pe-

tit différend littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion. J'envie à Lentulus le plaisir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je suppose qu'il aura été à Ferney; il vous a vu *faciem ad faciem*, comme le grand Condé mourant espéroit de voir Dieu; pour moi, je ne vois rien que mon jardin.

Nous avons célébré des noces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille; j'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible et philosophique. On parle aussi peu ici des dissidens et de ce qu'ils décideront que des Genevois et des héros qui les entourent; toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils se hâteront de s'accommoder et ne rechercheront plus dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux. Vivez donc pour l'honneur des lettres, que votre corps puisse rajeunir comme votre esprit, et si je ne puis vous entendre, je puis vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney.

Des trois raisons qui vous ont empêché de me répondre, la première et la seconde sont une suite des loix de la nature, mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les feroit haïr tous, si par bonheur pour l'humanité il n'y avoit encore des ames vertueuses en faveur desquelles on fait grace à l'espèce ; mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard et de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie ! Cela fait horreur et me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonsurés qui vous persécutent, que je les ferois disparoître de dessus la face de la terre, si j'en avois le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a essuyé leurs persécutions, en a eu le coeur si navré, et principalement de l'inhumanité de ses parens, qu'il a eu ces jours passés une attaque d'apoplexie ; on espère cependant qu'il s'en remettra : c'est un bon et honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application et le désir qu'il a de bien faire ; je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement françois, ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume. Ces dettes sont énormes, les ressources épuisées et les impôts multipliés d'une manière excessive. Le seul moyen de diminuer avec le temps le fardeau de ces dettes, seroit de restreindre les dépenses et d'en retrancher tout le superflu; c'est à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire: j'ai tant de revenus, j'en puis dépenser tant, on dit: il me faut tant, trouvez des ressources. Une grosse saignée faite à ces tonsurés pourroit en procurer une; cependant elle ne seroit pas suffisante pour éteindre dans peu les dettes et procurer au peuple les soulagemens dont il a le plus grand besoin. Cette situation fâcheuse a sa source dans les gouvernemens précédens, qui ont contracté des dettes et ne les ont jamais acquittées; à présent la masse en est si énorme, qu'il ne reste plus qu'une banqueroute à faire pour s'en libérer. Si la guerre s'allume avec l'Angleterre, ce qui paroît inévitable, il faudra des fonds pour la soutenir; l'impossibi-

lité d'en trouver fera suspendre le paiement des rentes, et voilà quarante mille familles au moins d'écrasées dans le royaume. Comptez qu'il ne reste d'autre moyen au gouvernement d'éviter une catastrophe aussi cruelle que de faire une banqueroute réfléchie; s'entend de réduire les rentes et le capital à la moitié de sa valeur. Vous me demandez si j'approuve ce parti? Non certainement, si j'en voyois un meilleur. Toutefois en examinant bien les conjonctures présentes, c'est le meilleur, et comme dit le proverbe, de deux maux il faut choisir le moindre. C'est ce dérangement des finances qui influe maintenant sur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les sages projets de Mr. de Saint Germain qui ne sont pas même à demi exécutés; il empêche le ministère de reprendre cet ascendant dans les affaires de l'Europe, dont la France étoit en possession depuis Henri IV. Enfin pour ce qui est de votre parlement, en qualité de penseur j'ai condamné son rappel, parce qu'il étoit contraire aux principes de la dialectique et du bon sens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que

l'on est aveugle sur ses propres défauts; je ferois bien mieux de régler mes actions et de m'empêcher de faire des folies que de disséquer les ressorts qui meuvent les grandes monarchies. Vous me parlez d'un auteur allemand qui se mêle aussi de diriger la politique européenne. Je puis vous assurer que c'est un songe-creux qui règle des partages à l'instar de ceux qui se firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces sortes de partages sont rares et ne se répandent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les assertions de ce grand politique, se réduisent à la possibilité des nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Russie et la Porte, et à l'envie démésurée de l'Empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince est jeune et ambitieux. Mes 65 ans passés doivent mettre mes intentions hors de soupçon; ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurois pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu et de Madame Deshoulières que j'ai fait imprimer à mon usage et à celui de mes amis.

Pour en revenir enfin au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ses ennemis; leur intention est de le chagriner; il ne doit leur opposer que de l'indifférence et du mépris, et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler de ce pays libre d'une pièce qui démasquera leur turpitude et leur scélératesse. Que la nature conserve *divum Volterum*, et que j'aie encore longtemps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles! *Vale.*

Monsieur, je viens de recevoir la lettre du 22 Janvier que vous m'avez écrite. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes, et avec quelle sincérité vous voulez bien me les découvrir. Vous voulez bien quitter pour quelques momens le ciel de Newton et l'aimable compagnie des Muses, pour décrasser un poëte nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous

qui savez penser. Mais je vous importunerai encore, et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on a fait quelque charité et qui demandent toujours davantage. Madame du Châtelet m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté, de leur noblesse et de leur tour original : j'ai été en même temps fort étonné d'y voir qu'on m'y donnoit du divin, quoique je connoisse par les mêmes endroits qu'Alexandre que je ne suis pas de céleste origine, et je crains fort qu'en qualité de Dieu mon sort ne devienne semblable à cette canaille de nouveaux Dieux que Lucien nous dit avoir été chassés des cieux par Jupiter, ou bien aux saints que le sieur de Launoy trouva à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à Madame du Châtelet, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien donner quelque coup de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à Émilie. Je regarde cette Émilie comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de parler en langage humain ; il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il est bien permis à nous autres

hommes de bégayer, quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrange; aussi puis-je espérer que vos divinités voudront excuser les fautes que font les pauvres mortels, quand ils se mêlent de vouloir parler comme vous autres.

J'attends quelque coup de foudre du Jupiter de Cirey sur certaine pièce de métaphysique que j'ai osé hasarder : je fais ce que je puis pour m'élever jusques aux cieux métaphysiques; je remue les bras et je crois voler. Mais quoi que je puisse faire, je sens bien que mon esprit n'est pas de nature à pouvoir se tirer de toutes les difficultés qui se présentent dans cette carrière. Il semble que le créateur nous ait donné autant de raison qu'il en faut pour nous conduire sagement dans ce monde, et pour pourvoir à tous nos besoins ; mais il semble aussi que cette raison ne suffise pas pour contenter ce fonds insatiable de curiosité que nous avons en nous et qui s'étend souvent trop loin. Les absurdités et les contradictions qui se rencontrent de toute part, donnent sans fin naissance au pyrrhonisme; et à force d'imaginer, on ne parle plus qu'à son imagination. Après

tout, ce que je tiens pour une vérité certaine et incontestable, c'est le plaisir et l'admiration que vous me causez ; ce n'est point une illusion des sens, ce n'est point un préjugé frivole ; mais c'est une parfaite connoissance de l'homme le plus aimable du monde. Je suis avec une très-parfaite estime,

Monsieur,

Votre très-fidellement affectionné ami.

Je m'en vais rayer toutes les trompettes, corriger, changer et me peiner, jusqu'à ce que vos remarques soient éludées. Mérope ne sort point d'entre mes mains ; c'est une vierge dont je garderai l'honneur.

Oui, vous verrez cet Empereur
Qui voyage afin de s'instruire ;
Porter son hommage à l'auteur
De Henri quatre et de Zaïre.
Votre génie est un aimant
Qui tel que le soleil attire
A soi les corps du firmament,

Par sa force victorieuse
Amène les esprits à soi.
Et Thérèse la scrupuleuse
Ne peut renverser cette loi.
Joseph a bien passé par Rome,
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'anti-christ.
Mais à Genève qu'on renomme
Joseph plus fortement séduit
Révèrera le plus grand homme
Que tous les siècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont jusqu'à présent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie dans le cercle de Prérau quarante villages qui se déclarent tous à la fois protestans; la cour, pour les ramener au giron de l'église, a fait marcher des convertisseurs avec des argumens à poudre et à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous nous communiquons, sont par malheur peu consolans pour l'humanité. Je ne sais si je me

trompé ; mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le coeur de l'homme, qui reparoît quelquefois quand on croit l'avoir détruit ; ceux que les sciences et les arts ont dégrossés, sont comme ces ours auxquels des conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière. Les ignorans sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens, (j'en excepte l'Empereur) pourroient bien être de cette dernière classe. Il est bien fâcheux que les François, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocens. En vérité plus l'on examine les fables absurdes sur lesquelles plusieurs religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie ; qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque ; c'est jeter une goutte d'eau dans la mer. Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture ; ce seroit une chose à exécuter si j'avois vingt ans. Le pape et les moines finiront sans doute ; leur

chute

chute ne sera pas l'ouvrage de la raison, mais ils périront à mesure que les finances des grands potentats se dérangeront. En France, quand on aura épuisé tous les expédiens pour avoir des espèces, on sera forcé de sécula riser des abbayes et des couvens; cet exemple sera imité et le nombre des cuculati réduit à peu de chose. En Autriche le même besoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des états du Saint siège, pour avoir de quoi fournir aux dépenses extraordinaires. On fera une grosse pension au Saint père; mais qu'arrivera-t-il? La France, l'Espagne, la Pologne, en un mot toutes les puissances catholiques ne voudront pas reconnoître un vicaire de Jésus-Christ subordonné à la maison impériale; chacun créera un patriarche chez soi, on assemblera des conciles nationaux, petit-à-petit chacun s'écartera de l'unité de l'Église, et l'on finira par avoir dans son royaume sa religion comme sa langue à part. Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre; cependant il est très-probable qu'avec le temps les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

562790

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir. Vous vous rappelez la mémoire des vieux temps. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-Souci, s'il étoit possible d'espérer de vous y revoir ?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne et flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistans.
Au lieu de mots assez plaisans
Assaisonnés d'un sel attique
Qu'il débitoit dans son bon temps,
Un radotage politique
Et d'obscure métaphysique
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne sont les nouveaux romans.
Au lieu d'entrechats, des béquilles,
Au lieu de vigueur, des guenilles;
Dieu, quels funestes changemens!
Ainsi quand le moëlleux zéphire
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'aquilon,
La nature aux abois expire:
Le champ qui portoit la moisson
A perdu sa belle parure,

L'arbre est dépouillé de verdure,
Le jardin est privé de fleurs.
L'homme ainsi ressent les rigueurs
Du temps qui vient miner son être.
Si jeune il se nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge et qu'il sait connoître
L'âge, les maux et les langueurs
Le font pour toujours disparoître.

Toutes ces variations sont pour le commun de l'espèce, mais non pour le divin Voltaire : il est comme Madame Sara, qui faisoit tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au lieu de vieillir, pour lui le temps n'a point d'ailes ; mais il est à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il passa avec Alcmène pour se donner le temps de produire Hercule. Je suis persuadé que si l'on examinoit les phénomènes de l'année 1693, pareille merveille s'y trouveroit. Enfin jouissez long-temps des prodigalités de la nature. Personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

Monsieur, je vous avoue que j'ai ressenti une secrète joie de vous savoir en Hollande, me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles, quoique je craigne, de la façon dont vous me marquez que vous y êtes, que quelque fâcheuse raison ne vous ait obligé de quitter la France et de prendre l'incognito. Soyez sûr, Monsieur, que ce secret ne transpirera pas par mon indiscrétion. La France et l'Angleterre sont les deux seuls états où les arts soient en considération; c'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire: ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne, peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiser des connoissances et des lumières; leurs langues méritent bien par conséquent que les étrangers les étudient, principalement la française, qui selon moi pour l'élégance, la finesse des tours, et l'énergie a une grâce particulière: ce sont les motifs puissans qui m'ont engagé à m'y appliquer. Je me sens richement récompensé de mes peines, par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence. Louis

XIV étoit un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe ne pouvoit ternir en rien l'éclat de sa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé; il lui convenoit en tout sens de dire *Cæsar est super grammaticam;* mais il y a des cas particuliers qui ne sont pas généralement applicables; celui-ci est de ce nombre, et ce qui étoit un défaut imperceptible en Louis XIV, deviendroit une négligence condamnable en tout autre. Je ne suis grand par rien, il n'y a que mon application qui puisse peut-être un jour me rendre utile à ma patrie, et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les sciences ont toujours été les enfans de l'abondance: les pays où ils ont fleuri, ont eu un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissoit dans l'obscurité, outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes. Je me trouverois fort heureux de pouvoir les attirer dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que foiblement pénétré. Semblable à ces connoisseurs de tableaux qui savent en juger, qui connoissent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même à

broyer les couleurs; je suis frappé par ce qui est beau, je l'estime, mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement, Monsieur, que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi; un poëte ose s'abandonner au feu de son imagination, et il pourroit fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme auquel vous attribueriez mille qualités, mais qui ne devroit son existence qu'à la fécondité de votre heureuse imagination. Vous aurez lu sans doute le poëme d'Alaric de Mlle de Scudéri: il commence, si je ne me trompe, par ce vers:

Je chante les vainqueurs des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire; mais malheureusement le poëte en reste-là, et la superbe idée que l'on s'étoit formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas, et je vous avoue, Monsieur, que j'aime infiniment mieux ces rivières qui coulant doucement près de leurs sources, s'accroissent dans leurs cours, et roulent parvenues à leur embouchure des flots semblables à ceux des mers.

Je m'acquitte enfin de ma promesse et je vous envoie par cette occasion la moitié de la métaphysique de Wolf: l'autre moitié suivra dans peu. Un de mes amis que j'aime et que j'estime, s'est chargé de cette traduction par amitié pour moi. La traduction en est très-exacte et très-fidele : il en auroit châtié le style, si des affaires indispensables ne l'avoient arraché de chez moi. J'ai pris soin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation ; vous avez l'esprit trop juste pour ne pas le goûter. La proposition de l'être simple qui est une espèce d'atome ou de monade dont parle Leibnitz, vous paroîtra peut-être un peu obscure ; pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'espace, de l'étendue, des limites et de la figure. Le grand ordre de cet ouvrage et la connexion intime qui lie toutes les propositions les unes avec les autres est, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La façon de raisonner de l'auteur est applicable à toutes sortes de sujets. Elle peut être d'un grand usage à un politique qui sait s'en servir: je dirois pres-

que qu'elle peut être applicable à tous les cas de la vie privée.

La lecture des ouvrages de Mr Wolf, bien loin de m'offusquer les yeux sur ce qui est beau, me fournit encore des motifs plus puissans pour y donner mon approbation. Le mérite de vos ouvrages est la raison suffisante de mon admiration, et n'y ayant que la connoissance de la perfection qui nous cause du plaisir, il s'ensuit que vos ouvrages ayant ces perfections, doivent indubitablement me causer du plaisir et de la satisfaction. J'attends un ouvrage en vers et en prose avec une égale impatience: vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, la reconnoissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées que je ne le suis, mais jamais à aucune qui en fît plus de cas. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer même en ne disant qu'une partie de la vérité. J'avoue que j'aurois une grande envie de vous voir, et de connoître, Monsieur, en votre personne ce que le siècle et la France ont produit de plus accompli. La

philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé, qui, à ce qu'on m'assure, est délicate, vos arrangemens particuliers joints aux motifs que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une manière désintéressée, et je préférerai en toute occasion leur intérêt à mon agrément. Suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans ma vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne; j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes. J'envoie cette lettre-ci conformément à l'adresse que vous m'avez indiquée. Quand vous voudrez me faire réponse, je vous prie de l'adresser à Mr de Borck, Colonel d'un régiment d'infanterie au service de S. M. le Roi de Prusse, à Wesel. Votre lettre, sous ce couvert, parviendra surement à bon port. Ce sera par lui que je vous ferai dorénavant tenir mes lettres. Je vous prie de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en An-

gleterre : en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre Envoyé Borck.

Je souffre bien en voyant qu'un homme de votre mérite est la victime de la méchanceté de ses semblables ; je les désavoue, et le suffrage que je vous donne, doit par mon éloignement vous tenir lieu de celui de la postérité. Triste et frivole consolation ! qui a pourtant été celle de tant de grands hommes, qui avant vous ont souffert de la haine que les ames basses et envieuses portent aux génies supérieurs. Des gens peu éclairés se laissent éblouir par la malignité des méchans, semblables à ces chiens de meute qui suivent en tout le premier chien de tête, qui aboient quand ils l'entendent aboyer, et qui prennent servilement le change avec lui. Quiconque est éclairé par la vérité se dégage des préjugés ; il découvre la fraude, il la déteste, il dévoile la calomnie, il l'abhorre. Soyez sûr, Monsieur, que ces considérations font que je vous rendrai toujours justice ; je vous croirai toujours semblable à vous-même, je m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous regarde ; et la Hollande, pays qui ne m'a jamais plu, deviendra pour moi une terre sa-

crée, puisqu'elle vous contient. Mes voeux vous suivront partout, et la parfaite estime que j'ai pour vous étant fondée sur votre mérite, ne cessera que quand il plaira au créateur de mettre fin à mon existence : ce sont les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-parfaitement affectionné ami.

J'ai fait remettre trois lettres avec un paquet pour vous à Thiriot. Je vous prie de les retirer de ses mains.

Mon cher ami, j'avois cru avec le public que vous aviez reçu le meilleur accueil du monde de tout Paris, qu'on s'empressoit de vous rendre des honneurs et de vous faire des civilités, et que votre séjour dans cette ville immense ne seroit mêlé d'aucune amertume. Je suis fâché de m'être trompé sur une chose que j'aurois fort souhaitée, et il paroît que votre sort est celui de la plupart des grands hommes, d'être persécutés pendant leur vie, et adorés comme des dieux après leur mort. La

vérité est que ce sont quelques brillans, qui vous peignant l'avenir, vous offrent le seul temps dont vous puissiez jouir sous une face peu agréable : mais c'est dans ces occasions où il faut se munir d'une fermeté d'ame capable de résister à la peur et à tous les fâcheux accidens qui peuvent arriver. La secte des stoïciens ne fleurit jamais davantage que sous la tyrannie des méchans empereurs ; pourquoi ? parce que c'étoit alors une nécessité pour vivre tranquille de savoir mépriser la douleur et la mort. Que votre stoïcisme, mon cher Voltaire, aille au moins à vous procurer une tranquillité inaltérable. Dites avec Horace : *je m'enveloppe de ma vertu.* Ah ! s'il se pouvoit, je vous recueillerois chez moi, ma maison seroit pour vous un asile contre tous les coups de la fortune, et je m'appliquerois à faire le bonheur d'un homme dont les ouvrages ont répandu tant d'agrémens sur ma vie.

J'ai reçu les deux nouveaux actes de Zopire ; je ne les ai lus qu'une fois, mais je vous réponds de leur succès ; j'ai pensé verser des larmes en les lisant. La scène de Zopire et de Saïde, celle de Saïde et de Palmire, lorsque

Saïde s'apprête à commettre le parricide, et la scène où Mahomet parlant à Omar feint de condamner l'action de Saïde, sont des endroits excellens. Il m'a paru à la vérité que Zopire venoit se confesser exprès sur le théâtre pour mourir en règle, que le fond du théâtre ouvert et fermé sentoit un peu la machine; mais je ne saurois en juger qu'à la seconde lecture. Les caractères, les expressions des moeurs et l'art de mouvoir les passions y font connoître la main du grand, de l'excellent maître qui a fait cette pièce, et quand même Zopire ne viendroit pas assez naturellement sur le théâtre, je croirois que ce seroit une tache sur laquelle on pourroit passer à l'égard d'une beauté parfaite, et qui ne seroit remarquée que par des vieillards qui examinent avec des lunettes ce qui doit être vu avec saisissement et senti avec transport.

Vos fêtes de Paris n'ont satisfait que votre vue; pour moi je serois pour les fêtes dont l'esprit et tous les sens peuvent profiter. Il me semble qu'il y a de la pédanterie en savoir et en plaisir à choisir une matière pour nous instruire, un goût pour nous divertir; c'est vou-

loir rétrécir la capacité que le créateur a donnée à l'esprit humain, qui peut contenir plus d'une connoissance, et c'est rendre inutile l'ouvrage d'un Dieu qui paroît épicurien, tant il a eu soin de la volupté des hommes.

J'aime le luxe et même la mollesse,
Et les plaisirs de toute espèce;
Tout honnête homme a de tels sentimens.

Nous avons eu ici Milord Baltimore et Mr Algarotti, qui s'en retournent en Angleterre. Ce milord est un homme très-sensé, qui possède beaucoup de connoissances, et qui croit comme nous que les sciences ne dérogent point à la noblesse, et ne dégradent pas d'un rang illustre. J'ai admiré le génie de cet Anglois comme un beau visage à travers un crêpe. Il parle très-mal françois, mais on aime pourtant à l'entendre parler, et l'anglois il le prononce si vîte, qu'il n'y a pas moyen de le suivre. Il appelle un Prussien un animal mécanique; il dit que Pèterbourg est l'oeil de la Russie avec lequel il regarde les pays policés; que si on lui ôtoit cet oeil, elle ne manque-

roit pas de retomber dans la barbarie dont elle est à peine sortie.

Il est grand partisan du soleil, et je ne le crois pas trop éloigné des dogmes de Zoroastre touchant cette planète; il a trouvé ici des gens avec lesquels il pouvoit parler sans contrainte, ce qui m'a fait composer l'épître suivante, que je vous prie de corriger impitoyablement.

Le jeune Algarotti que vous connoissez, m'a plu, on ne sauroit davantage; il m'a promis de revenir ici aussitôt qu'il lui seroit possible. Nous avons bien parlé de vous, de géométrie, de vers, de toutes les sciences, de badinage, enfin de tout ce dont on peut parler. Il a beaucoup de feu, de vivacité et de douceur, ce qui m'accommode on ne sauroit mieux. Il a composé une cantate, qu'on a mise aussitôt en musique et dont il a été très-satisfait. Nous nous sommes séparés avec regret, et je crains fort de ne revoir de longtemps dans ces contrées d'aussi aimables personnes.

Nous attendons cette semaine le Marquis de la Chétardie, duquel il faudra prendre encore un triste congé. Je ne sais ce que c'est

que ce Mr de Valory, mais j'en ai ouï parler comme d'un homme qui n'avoit pas le ton de la bonne compagnie. Mr le Cardinal auroit bien pu se passer de nous envoyer cet homme-là et de nous ôter la Chétardie qui est en tout sens un très-aimable garçon.

Soyez sûr qu'ici à Rheinsberg nous nous embarrassons aussi peu de guerre que s'il n'y en avoit point dans le monde. Je travaille actuellement à Machiavel, interrompu quelques fois par des importuns dont la race n'est pas éteinte, malgré les coups de foudre que leur lança Molière. Je réfute Machiavel, chapitre par chapitre : il y en a quelques uns de faits, mais j'attends qu'ils soient tous achevés pour les corriger alors. Vous serez le premier qui verrez l'ouvrage, et il ne sortira de mes mains qu'après que le feu de votre génie l'aura épuré.

J'attends vos corrections sur la préface de la Henriade, afin d'y changer ce que vous avez trouvé à propos ; après quoi la Henriade volera sous la presse.

J'ai fait construire une tour, au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en bas

bas devient une grotte, le second une salle pour des instrumens de physique, le troisième une petite imprimerie. Cette tour est jointe à ma bibliothèque par le moyen d'une colonnade, au haut de laquelle règne une plate-forme. Je vous en envoie le dessein pour vous amuser, en attendant que l'on construise l'hôtel de ville et les marchés de Paris.

J'attends de vos nouvelles avec beaucoup d'impatience, et je vous prie de me croire de vos amis autant qu'il est possible de l'être.

Monsieur, je suis bien fâché que vous ayez été si long-temps à recevoir l'histoire du Czar et mes mauvais vers. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts, et si dans la foule il s'en trouve de passables, ce ne sera que parce qu'ils auront été volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la Vénus de Médicis, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps: c'étoient des pièces de

rapport; mais si ces dames lui eussent redemandé, l'une ses yeux, l'autre sa gorge, une autre son tour de visage, que seroit-il resté à la pauvre Vénus du statuaire? Je vous avoue que le parallèle de ma vie avec celle de la cour m'a peu coûté: vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'est plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poétique ornée des images qui lui conviennent; j'ai pensé ne vous la point envoyer, tant j'en ai trouvé le style négligé.

J'attends avec bien de l'impatience les vers qu'Émilie veut bien se donner la peine de composer; je suis toujours sûr de gagner au troc; et si j'étois cartésien, je tirerois une grande vanité d'être la cause occasionnelle des bonnes productions de la Marquise. On dit que lorsqu'on fait des dons aux princes, ils les rendent au centuple; mais ici c'est tout le contraire; je vous donne de la mauvaise monnoie, et vous me donnez des marchandises inestimables. Qu'on est heureux d'avoir à faire à un esprit comme le vôtre, (ou comme celui d'Emilie!) c'est un fleuve qui se déborde et qui fertilise les campagnes sur lesquelles il se répand. Il

ne me seroit pas difficile de faire ici l'énumération de tous les sujets de reconnoissance que vous m'avez donnés, et j'aurois une infinité de choses à dire du Mondain, de sa défense, de l'ode à Émilie, d'autres pièces, et de la Mérope incomparable. Ce sont de ces présens que vous seul dans tout l'univers êtes en état de faire.

Voltaire et Apollon ressuscitant Mérope,
Font voir à l'univers un chef-d'œuvre nouveau,
Un modèle parfait du sublime et du beau;
Mais pour tout auteur misantrope
C'est un malheur, c'est un fléau.

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaissent mon amour propre; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Comme le vieillard de la fable
Je sollicitois le secours,
Non point de la mort effroyable,
Qui de sa faulx épouvantable
Moissonne la fleur des beaux jours,
Mais de mon démon secourable,

Qui peut d'un vers inexorable
Adoucir l'obstination,
Et qui maître dans l'art aimable
De Catulle et d'Anacréon,
Me rend le joug plus supportable
Où la rime tient la raison.
Ce démon au coeur charitable
Alloit d'une façon palpable
Faire son apparition,
Lorsque les Grâces en ton nom
M'amenèrent d'un air affable
Ce jeune objet inimitable,
Ta fille, et celle d'Apollon,
Et que dans le sacré vallon
Par une faveur ineffable
Melpomène adopta, dit-on:
Cette Mérope incomparable,
Qui pensant mieux que Salomon,
Haranguoit comme Cicéron,
Me défit le bandeau coupable
Dont l'amour propre punissable
Augmentoit ma prévention.
Je vis . . . et mon oeil équitable
Plaignit mon travail pitoyable:
Mes vers, mon tudesque jargon,

Tout me parut insupportable ;
Puis sans faire d'autre façon,
Sans plus flatter ma passion,
J'envoyai mon démon au diable.
Dieu nous garde du talion !

. . . . . .

Je suis dans le cas de ces Espagnols établis dans le Mexique, qui fondent une vanité fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre : que deviendroient-ils s'ils voyoient une beauté européenne, un teint brillant des plus belles couleurs, une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis transparens qui couvrent les peintures et laissent entrevoir jusqu'aux traits de pinceau les plus subtils ? Leur orgueil, ce me semble, se trouveroit sapé par le fondement, et je me trompe fort, ou les miroirs de ces ridicules Narcisses seroient cassés avec dépit et emportement.

Vous me paroissez satisfait des mémoires du Czar Pierre I que je vous ai envoyés, et je le suis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens nécessaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la Czarine et la vie du

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui feroient le meilleur poids : on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par un nombre innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable ; s'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien ; mais si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par des crimes. Il est vrai que l'histoire est en partie l'archive de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elle offre aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monstres, et nous les voyons tous haïs de leur peuple, détestés par leurs voisins et en abomination dans tout l'univers : leurs noms seuls deviennent une injure, et c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes sont insensibles au sujet de leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, et malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, et comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui la lisent ; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paroître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y point être sensible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui feroient le meilleur poids : on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par un nombre innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable ; s'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien ; mais si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par des crimes. Il est vrai que l'histoire est en partie l'archive de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elle offre aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monstres, et nous les voyons tous haïs de leur peuple, détestés par leurs voisins et en abomination dans tout l'univers : leurs noms seuls deviennent une injure, et c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes sont insensibles au sujet de leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, et malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, et comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui la lisent ; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paroître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y point être sensible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui feroient le meilleur poids : on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par un nombre innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable ; s'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien ; mais si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par des crimes. Il est vrai que l'histoire est en partie l'archive de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elle offre aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monstres, et nous les voyons tous haïs de leur peuple, détestés par leurs voisins et en abomination dans tout l'univers : leurs noms seuls deviennent une injure, et c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes sont insensibles au sujet de leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, et malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, et comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui la lisent ; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paroître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y point être sensible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui feroient le meilleur poids : on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par un nombre innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable ; s'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien ; mais si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par des crimes. Il est vrai que l'histoire est en partie l'archive de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elle offre aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monstres, et nous les voyons tous haïs de leur peuple, détestés par leurs voisins et en abomination dans tout l'univers : leurs noms seuls deviennent une injure, et c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes sont insensibles au sujet de leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, et malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, et comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui la lisent ; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paroître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y point être sensible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque

Czarowitz que vous me demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince a fini ses jours, la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. Si l'on vouloit se donner la peine d'examiner à tête reposée le bien et le mal que le Czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et ses mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui feroient le meilleur poids : on trouveroit peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par un nombre innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable ; s'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien ; mais si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action, mais sa vie sera toujours souillée par des crimes. Il est vrai que l'histoire est en partie l'archive de la méchanceté des hommes ; mais en offrant le poison, elle offre aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire l'exem-

ple d'une infinité de méchans princes, de tyrans, de monstres, et nous les voyons tous haïs de leur peuple, détestés par leurs voisins et en abomination dans tout l'univers : leurs noms seuls deviennent une injure, et c'est un opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts. Peu d'hommes sont insensibles au sujet de leur réputation ; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels, et malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu, de probité, et comme des hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a mis au jour, ne peuvent que produire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui la lisent ; car en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paroître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y point être sensible. Un homme ambitieux ne cherchera point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté ; et quiconque

lira la fin tragique de César, apprendra à redouter les suites de la tyrannie : de plus, les hommes se cachent autant qu'ils le peuvent la méchanceté et la noirceur de leur coeur : ils agissent indépendamment des exemples, et n'ont d'autre but que celui d'assouvir leurs passions déréglées : d'ailleurs si un scélérat veut autoriser ses crimes par des exemples, il n'a pas besoin (ceci soit dit à l'honneur de notre siècle) de remonter jusqu'à l'origine du monde pour en trouver ; le genre humain corrompu en présente tous les jours de plus récens, et qui par-là même en ont plus de force. Enfin il n'y a qu'à être homme, pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les siècles ; il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas fait les mêmes réflexions.

Ton coeur depuis long-temps à la vertu docile
Trouva dans la sagesse une douceur utile ;
Il sut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux,
Implacables bourreaux des humains malheureux ;

Tranquille au haut des cieux, où nul mortel t'égale,
Le vice est à tes yeux comme une terre australe.

Mon impatience n'est pas encore contentée par l'arrivée de Césarion et du Siècle de Louis le grand : la goutte les arrête en chemin. Il faut à la vérité se passer des agrémens dans la vie, quoique j'espère que mon attente ne durera guères, et que ce Jason me rendra dans peu possesseur de cette toison d'or tant désirée et tant attendue. Je vous promets toute la sincérité et la franchise possible sur le sujet de vos ouvrages. Mes doutes sont une espèce d'interrogations qui obligent la justice que vous devez à vos ouvrages de m'instruire. Je vous prie d'assurer l'incomparable Émilie de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'apperçois que je finis mes lettres par des salutations aux soeurs, comme Saint Paul, quoique je sois très-persuadé, que ni sous l'économie de la loi, ni sous celle du nouveau testament, il n'y eut pas une Iduméenne qui valût la centième partie d'Émilie. Quant à l'estime, à l'a-

mitié et à la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant etc.

Monsieur, j'y perds de toutes les façons lorsque vous êtes malade, tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, que par la privation d'une infinité de bonnes pensées que j'aurois reçues, si votre santé l'avoit permis. Pour l'amour de l'humanité ne m'alarmez plus par vos indispositions si fréquentes, et ne vous imaginez pas que ces alarmes soient métaphoriques; elles sont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que Rousseau ait peut-être faits de sa vie :

Et ne mesurant point au nombre des années
La course du héros.

Césarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre santé. J'ai consulté des médecins sur ce sujet, qui m'ont assuré foi de médecins, que je n'avois rien à craindre pour vos jours; mais qu'à l'égard de votre incommodité, elle ne

pouvoit être radicalement guérie, à cause que le mal est trop invétéré: ils ont jugé que vous avez une obstruction dans les viscères du bas-ventre, que quelques ressorts s'y sont relâchés, ou que des flegmes, des flatuosités, ou une espèce de néfrétique est la cause de vos incommodités; voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute aux décisions de ces Messieurs, (plus incertaines souvent que celles des métaphysiciens,) je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *flatum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelque habile médecin ne pourroit pas vous soulager. Quelle joie ne seroit pas la mienne d'avoir contribué en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible; vous m'obligerez sensiblement; ce sera un petit sacrifice que vous serez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'accusez la réception de quelques unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez au-

cune critique; ne croyez point que j'aie négligé celle que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode sur l'amour de Dieu, ajoutée à une petite pièce adressée à Césarion. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce ne soit de ces maux auxquels il n'y aura aucun remède. Depuis que l'Apollon de Cirey veut bien protéger les petits atomes de Rémusberg, tout y cultive les arts et les sciences. Voici une lettre d'un jeune homme qui est chez moi, à un de ses amis; quelques mots de votre part sur son sujet l'encourageront infiniment; c'est un génie qui se formera par la culture, et qui s'arrête crainte de mal faire. Je voudrois que vous eussiez eu besoin de mon ode sur la patience pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations, dès qu'on ne souffre point soi-même; mais c'est l'effort d'un génie supérieur que de triompher des maux les plus aigus et d'écrire avec une liberté d'esprit parfaite au sein même des souffrances. Votre épître sur l'Envie est inimitable; je la préfère presque encore à ses

deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a senti le mal qu'elle peut faire, et des sentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnois toujours aux grands sentimens ; vous les éprouvez si bien, qu'il vous est facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres ? Ce qu'il vous plaît d'en dire, sent l'ironie tant soit peu. Mes vers sont des fruits d'un arbre sauvage ; les vôtres sont ceux d'un arbre franc.

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs,
L'hirondelle rase la terre :
Philomèle est ici l'emblème de mes vers,
Et cet oiseau du Dieu qui porte le tonnerre
Ne peut convenir qu'à Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre sentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette passion charmante, ne devroit y être employée que comme une épicerie qu'on met à quelque ragoût, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte que ce goût uniforme n'émousse la finesse du palais. Mérope mérite de toute ma-

nière de corriger le goût corrompu du public et de relever Melpomène du mépris que les colifichets et les ornemens lui attirent. Je me repose bien sur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie ; peu de chose pouvoit la rendre parfaite, elle l'est assurément à présent. Corneille, après lui Racine, ensuite la Grange ont épuisé tous les lieux communs de la galanterie et du tendre. Crébillon a assis, pour ainsi dire, les furies sur le théâtre ; toutes ses pièces inspirent de l'horreur, tout y est affreux, terrible. Il falloit absolument après eux quitter une route usée, pour en suivre une plus neuve, une plus brillante. Les passions que vous mettez sur le théâtre sont aussi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéresser et de plaire ; il n'y a qu'à les bien traiter et à les produire de la manière que vous le faites dans Mérope et dans la mort de César.

Le Ciel te réservoit pour éclairer la France :
Tu sortois triomphant de la carrière immense
Que l'épopée offroit à tes désirs ardens ;

En nouveau Thucydide on te vit avec gloire
Remporter les lauriers consacrés à l'histoire;
Bientôt d'un vol plus haut, par des efforts puissans,
Ta main sut débrouiller Newton et la nature;
Et Melpomène enfin languissant sans parure,
Va se féliciter de tes riches présens.

Je quitte la brillante poésie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphysique. J'abandonne le langage des dieux que je ne fais que bégayer, pour parler celui de la divinité même, qui m'est inconnu. Il s'agit à présent d'élever le faîte d'un bâtiment dont les fondemens sont très-peu solides; c'est un ouvrage d'araignée qui est à jour, et dont des fils subtils soutiennent la structure. Personne ne peut être moins prévenu de son opinion que je ne le suis de la mienne. J'ai discuté la matière de la fatalité absolue avec toute l'application possible, et j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de

systèmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne fût hérissé d'absurdités ; ce qui m'a jeté dans un pyrrhonisme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raison particulière qui me porte plutôt vers la fatalité absolue que vers la liberté ; quoi qu'il en soit, les choses en iront toujours le même train. Je soutiens ces sortes de thèses tant que je puis pour voir jusqu'où on peut pousser le raisonnement et de quel côté se trouvent le plus d'absurdités. Il n'en est pas tout-à-fait de même de la raison suffisante. Tout homme qui veut être philosophe, mathématicien, politique, en un mot tout homme qui ne veut pas avoir des vues bornées, doit admettre la raison suffisante. Qu'est-ce que cette raison suffisante ? c'est la cause des événemens. Or tout philosophe recherche cette cause, ce principe ; donc tout philosophe admet la raison suffisante. Elle est fondée sur nos notions les plus évidentes. Le rien ne sauroit produire un être ; et puisque le rien n'existe pas, il faut donc nécessairement que les êtres ou les événement aient une cause de leur être dans ce qui les a précédés, et cette cause, on l'appelle la raison suffisante de leur existence. Il n'y a que

le vulgaire qui ne connoissant point de raison suffisante, attribue au hasard les effets dont les causes lui sont inconnues. Le hasard en ce sens est un être sorti du cerveau creux des poëtes, et qui comme ces globules de savon que font les enfans, n'a aucun corps. Vous allez à présent boire la lie de mon nectar sur ce sujet de la fatalité absolue: je crains fort que vous n'éprouviez à l'explication de mon hypothèse ce qui m'arriva l'autre jour; j'avois lu dans je ne sais quel livre de physique où il s'agissoit du muscle céphalo-pharingien: je consulte Furetière pour trouver l'éclaircissement de ce terme; il dit que le muscle céphalo-pharingien est l'orifice de l'ésophage nommé pharinx. Ah! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile; les explications sont souvent plus obscures que le texte même: revenons à la mienne.

J'avoue présentement que les hommes ont un sentiment de liberté; ils ont ce qu'ils appellent la puissance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens; si vous appelez l'acte d'opérer des mouvemens, l'acte de prendre une résolution, l'acte de faire quelque action, si vous

appelez, dis-je, ces actes la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme est libre : mais si vous appelez liberté les raisons qui déterminent ses resolutions, les causes des mouvemens qu'il opère, je puis prouver que l'homme n'est point libre. Mes preuves sont tirées de l'expérience, et des observations que j'ai faites sur ces motifs de mes actions et de celles des autres. Je soutiens que tous les hommes se déterminent par des raisons (tant bonnes que mauvaises, ce qui ne fait rien à mon hypothèse;) et ces raisons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que lorsqu'un libraire m'apporte la Henriade ou les épigrammes ordurières de Rousseau à vendre, d'où vient est-ce que je choisis la Henriade? C'est que la Henriade est un ouvrage parfait et dont mon esprit et mon coeur peuvent tirer un usage excellent; au lieu que les épigrammes de Rousseau salissent mon imagination. C'est donc l'idée de mon avantage, de mon bien qui porte ma raison à se déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre; c'est donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions; c'est le ressort dont je dé-

pends, et ce ressort est lié à un autre ressort qui est mon tempérament: c'est là précisément la roue avec laquelle le créateur monte notre machine. L'homme a la même liberté que la pendule; il a de certaines vibrations, il peut faire des actions, mais toutes asservies à son tempérament, et à sa façon de penser plus ou moins bornée. Demandez à un homme, quelque stupide qu'il soit, la raison de son action; il vous en alléguera une qui l'a déterminé. L'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le créateur lui a donné: concluons-en que tous les hommes portent en eux le mobile qui détermine ou qui cause leurs résolutions. Je voudrois, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnemens. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent.

Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connoît point, et il y en a encore infiniment plus à vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine. J'examine simplement les vérités qui me sont

connues, et de là je conclus que puisqu'elles sont telles, Dieu a voulu qu'elles fussent: mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets de la nature à leur cause primitive, qui est en Dieu. Selon ce système Dieu ayant prévu les effets du tempérament et des caractères des hommes, conserve la prescience, et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire à l'essence divine; c'est ce que je pourrai prouver. L'idée que j'ai de Dieu est celle d'un être tout-puissant, très-bon, infini, et raisonnable à un degré suprême. Ce Dieu se détermine en tout par les raisons les plus sublimes; il ne fait rien que de très-raisonnable et de conséquent. Ceci ne renverse en aucune manière la liberté de Dieu: car comme Dieu est la raison même, il est sûr qu'il se détermine par la raison; c'est dire qu'il se détermine par sa volonté; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. Dieu peut prévoir ses propres actions, quisqu'elles seront à l'infini asservies à l'excellence de ses attributs, et qu'elles porteront tou-

jours le caractère de la perfection. Si donc Dieu est lui-même le Destin, comment en peut-il être l'esclave? Et si ce Dieu qui, selon Mr Clarke même, ne peut se tromper, s'il prévoit les actions des hommes, il faut dire qu'elles arrivent nécessairement. Mr Clarke même l'avoue, sans s'en appercevoir. Mon raisonnement se réduit à ce que Dieu étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent; c'est ce qu'attestent les oeuvres de la nature, c'est de quoi tous les hommes en gros nous sont un témoignage, et de quoi nous nous persuaderions, s'il n'y avoit que nous dans le monde. Il faut cependant se garder de juger du monde par partie; ce sont les membres d'un tout où l'assortiment est nécessaire; c'est perdre la totalité de vue, c'est considérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet du gros pris ensemble. Comptons que tout ce que nous appercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupes ne peuvent appercevoir ces vues, ce défaut est dans notre oeil et non dans l'objet que nous envisageons. Voilà ce que mon imagination a pu vous fournir sur le roman de la fatalité absolue.

Du reste je respecte beaucoup Cicéron, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ses Tusculanes soient de tous ses ouvrages ceux qui me conviennent le mieux. Vous anoblissez le Dieu de Mr Clarke d'une façon que je commence déjà à sentir du respect pour cette divinité. Si vous aviez vécu du temps de Moyse, vous nous auriez fait une description du Dieu d'Abraham digne de nos hommages.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent essai de physique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagemens touchant le siècle de Louis le grand, et je joindrai à cette lettre quelques considérations sur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai de ne communiquer à personne. Mon dessein étoit de le faire imprimer en Angleterre, comme l'ouvrage d'un anonyme; quelques raisons m'en ont empêché. J'attends l'épître sur l'amitié, comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages, que vous êtes diligent à les composer. Je fus tout surpris en vérité lorsque je vis que la marquise du Châ-

telet trouvoit ma lettre si admirable: j'en ai recherché avec Leibnitz la raison suffisante, et je suis tenté de croire que cette admiration ne vient que d'un petit grain de paresse; elle n'est pas aussi libérale que vous de ses momens. Je me déclare incontinent le rival de Newton, et suivant la mode de Paris, je vais composer un libelle contre lui; il ne dépendra que de la marquise de rétablir la paix entre nous. Je céde volontiers à Newton la préférence que l'ancienneté de connoissance et le mérite supérieur lui ont acquis, et je ne demande que quelques mots écrits à temps perdu; moyennant quoi je tiens la marquise quitte de toute admiration quelconque. J'ai sonné mal à propos le tocsin touchant Thiriot. Vous voudrez bien continuer nôtre correspondance par lui; j'aurai plus promptement de vos réponses. Vous ne sauriez croire à quel point j'estime vos pensées, et combien j'aime votre coeur. Je suis bien fâché d'être le saturne du ciel planétaire dont vous êtes le soleil: qu'y faire? mes sentimens me rapprochent de vous et l'affection que j'ai pour vous n'en est pas moins vive.

Mon cher ami, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma santé a été si languissante, que je ne puis travailler à quoi que ce soit. L'oisiveté m'est un poids plus insupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne sommes formés que d'un peu d'argile, et il seroit ridicule au suprême degré d'exiger beaucoup de santé d'une machine qui doit par sa nature se détraquer souvent, et qui est obligée de s'user pour périr enfin. Je vois par votre lettre que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette sage critique ne soient pas tombés sur la pièce que je vous ai adressée: je ne l'aurois point exposée au soleil, si ce n'avoit été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me sont point dues; je n'attends de vous que des avis et de sages conseils. Vous me les devez assurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour propre. J'ai lu avec un plaisir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé; il est beau, il est superbe; je

voudrois bien, malgré cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je suis destiné à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages. Ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'Apollon: telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je veux monter mon luth, pour former de nouveaux accords. Il n'y a point lieu de douter que vous ne réussissiez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit entendre discourir Jules César. Parlez-vous de l'humanité? c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour? on croit entendre le tendre Anacréon, ou le chantre divin qui soupire pour Lesbire. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous souhaite de tout mon coeur, pour réussir, et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'académie royale ait préféré quelques mauvais ouvrages de physique à l'excellent essai de la Marquise. Combien d'impertinences ne se sont point dites en philosophie? De quelles absurdités l'esprit hu-

main ne s'est-il point avisé dans les écoles ? Quel paradoxe reste-t-il à débiter, qu'on n'ait point soutenu ? Les hommes ont toujours penché vers le faux : je ne sais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre et l'esprit superficiel seront, je crois, pendant tous les siècles les ennemis qui s'opposeront au progrès des sciences ; et il est bien naturel que des savans de profession ayent quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame, qu'ils reconnoîtroient tous pour l'objet de leur admiration dans l'empire des grâces, mais qu'ils refusent de reconnoître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences.

Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité. Ces intérêts, ces raisons petites ou grandes, ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'oeil du vulgaire, ne peuvent rien sur vous, et les vérités s'approchent autant de votre intelligence, que les astres que nous considérons par un télescope se manifestent plus clairement à notre vue. Il seroit à souhaiter que les hommes fussent tous au dessus des corruptions, de l'erreur et du

mensonge; que le vrai, et le bon goût servissent généralement de règle dans les ouvrages sérieux et dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savans sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'estime, le poids de la beauté et la force de l'amitié? Il faut une ame vigoureuse pour vaincre d'aussi puissantes oppositions, et le triomphe qu'on remporte en ce sens-là sur l'amitié est plus grand que celui qu'on remporte sur soi-même. Les vents, comme vous en convenez, sont très-bien dans la caverne d'Éole, d'où je crois qu'il ne les faut tirer que pour cause. J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a faites: ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'océan, et je souhaiterois bien d'être le Neptune de l'Énéide, afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très-sincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'épître à Émilie, où vous vous faites si bien votre leçon:

Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Laissez au dessous de vous, croyez-moi, cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissans. Votre mérite, votre réputation vous servent d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'auteur de la Henriade, en un mot contre Voltaire. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter, car ils n'y parviendront jamais; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela est plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction. Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous et par la part que je prends à votre santé et à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la Marquise: tout est prêt et emballé. Agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouvez de plus expédient. La Marquise me demande si

j'ai reçu l'extrait de Newton qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article; dites-lui, je vous prie, que Thiriot me l'avoit envoyé et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité, la Marquise en fait trop, elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble, si elle se mêle de commander des armées, qu'elle ne fasse rougir les cendres de Condé et de Turenne. Opposez-vous à des progrès qui nous en font envisager encore d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une sorte de gloire nous reste. Je suis rempli de projets; pour peu que ma santé revienne, vous serez inondé à Cirey de mes ouvrages, comme le fut l'Italie par l'invasion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyriste.

Mon cher Voltaire, votre dévote est venue le plus à propos du monde; elle est charmante, les caractères sont bien soutenus, l'intrigue est bien conduite et le dénouement naturel. Nous

l'avons lue, Césarion et moi, avec beaucoup de plaisir, souhaitant fort de la voir représentée ici en présence de son auteur, de cet ami que nous désirons tant de voir. Mon amphibie vous fait des complimens de ce que, tout malade que vous êtes, vous travaillez plus et mieux que tant d'auteurs pleins de santé. Je ne conçois rien à votre être très-particulier; car chez nous autres mortels, l'esprit souffre toujours des langueurs du corps; la moindre chose me rend incapable de penser, mais votre esprit supérieur à ses organes triomphe de tout; puisse-t-il triompher de la mort même!

Vous lirez, s'il vous plaît, un petit conte assez mal tourné que je vous envoie, et une épître où je me suis avisé de parler à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poëtes. Machiavel suivra quand il pourra; vous voudrez bien attendre que j'aie le temps d'y mettre la main.

Le monde est si tracassier ici, si inquiet, si turbulent, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à ce mal épidémique; tout ce que je puis faire quelquefois, c'est de rimer des sottises. J'attends à me trouver dans une assiette

plus tranquille pour reprendre des occupations plus sérieuses et qui demandent de la réflexion. A présent voilà une malheureuse suite de jours de fêtes, qu'il faut fêter quoi que l'on en ait, et des discours très-inconséquens, auxquels il faut applaudir d'un air de conviction. Je fais ce manége à contre-coeur, haïssant tout ce qui approche de l'hypocrisie et de la fausseté.

Algarotti m'écrit que Pine n'avoit pas encore achevé son impression de Virgile, et que la Henriade seroit pendue au croc en attendant; j'en ai fort grondé, car il m'a semblé que

Virgile nous cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Nous devoit bien le même honneur
Chez maître Pine l'imprimeur.

Vous voyez, mon cher Voltaire, la différence qu'il y a des décrets d'Apollon et des fantaisies d'un imprimeur. Je soutiens la gloire de ce Dieu en accélérant la publication de votre ouvrage, et j'espère de réduire bien-tôt l'extravagance de l'Anglois en contentant son avidité intéressée.

Assurez, s'il vous plaît, la Marquise de mes attentions. Ménagez la santé d'un homme que

je chéris, et n'oubliez jamais que m'appartenant, vous devez porter tous vos soins à me conserver le bien le plus précieux que j'aie reçu du ciel. Donnez-moi bientôt des nouvelles de votre convalescence, et comptez là-dessus que de toutes celles que je pourrai recevoir pendant ma vie ce me sera la plus agréable. Adieu. Je suis tout à vous.

Voici un petit paquet que Césarion vous envoie. J'espère que son souvenir ne vous sera pas indifférent et que vous apprendrez avec plaisir que sa santé se fortifie de jour en jour.

Monsieur, vous me faites la plus jolie galanterie du monde : je reçois un paquet sous mon adresse, je reconnois et l'adresse et les cachets ; j'ouvre, et je trouve Mérope, je lis, je suis charmé, j'admire et je suis obligé d'augmenter l'obligation que je vous ai, que je ne croiois plus susceptible d'accroissement. Mérope est une des plus belles tragédies qui jamais se soient faites : l'économie de la pièce est menée avec

sagesse,

sagesse, la terreur s'accroît de scène en scène, et la tendresse maternelle substituée à l'amour doucereux m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paroît infiniment plus pathétique que celle d'une passion frivole. Les vers sont pleins de noblesse, les sentimens expliqués avec dignité; enfin la conduite de la pièce, l'expression des mœurs, la vraisemblance, le dénouement, tout y est aussi heureusement amené qu'on puisse le désirer. Il n'y a que vous au monde capable de faire une pièce aussi parfaite que Mérope: j'en suis charmé, j'en suis extasié, et je ne finirois point, si ce n'étoit pour ménager votre modestie. Si je ne puis vous payer en même monnoie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma gratitude; je vous prie, conservez la bague que je vous envoie comme un monument du plaisir que votre incomparable tragédie m'a causé. Si vous n'aviez jamais fait que Mérope, cette pièce suffiroit seule pour faire passer votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés, et vos ouvrages fourniroient de quoi immortaliser vingt grands hommes dont aucun ne manqueroit de gloire. Vous m'avez obligé sensiblement par l'atten-

tion que vous me témoignez en toutes les occasions qui se présentent; je reste toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des sentimens pleins d'estime avec lesquels je suis, votre très-fidèlement affectionné ami.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable Émilie. Il s'est trouvé quelques fautes de copiste dans Mérope; je les noterai et je vous les enverrai par le premier ordinaire, pour vous prier de me les corriger. Césarion n'est pas encore arrivée. Il faut avouer que l'amour est un grand maître.

Mon cher ami, j'ai reçu deux de vos lettres presque en même temps et sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis que répondre en gros à toutes les deux. Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la Henriade. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même. Tous

les changemens que je viens de lire sont du dernier bon, et je ne cesse de m'étonner de la force que la langue françoise prend dans vos ouvrages. Si Virgile fût né citoyen de Paris, il n'auroit pu rien faire d'approchant du combat de Turenne: il y a un feu dans cette description qui m'enlève. Avouez-nous la vérité; vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée, porté, reçu et paré; vous avez noté chacun des gestes des champions, et par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leur coeur tout ce que pensoient ces vaillans combattans. Le Carache n'eût pu mieux dessiner les attitudes difficiles de ce duel, et le Brun avec tout son coloris n'auroit assurément rien fait de semblable au petit portrait de réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe. L'endroit ajouté au chant VII est encore admirable, et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la Henriade. Mais, mon cher Voltaire, ménagez la race des bigots et craignez vos persécuteurs. Ce seul article est capable de vous faire des affaires de nou-

veau ; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irreligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours. J'en parle par expérience, et je m'apperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur cet article. Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent donc l'être à la vérité, et c'est justement pourquoi les idiots et les stupides s'en formalisent : ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie, traitez-la comme le soleil traite les Lapons : que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé et vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser et où l'on ose tout dire. Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre ; c'est là que j'ai trouvé convenable de faire graver la Henriade. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. Pesne composera les tailles douces et Knobelsdorf les vignettes. On ne sauroit assez honorer cet ouvrage, et on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la Henriade gra-

vée, comme nous sommes redevables à ceux qui nous ont conservé l'Énéide ou les ouvrages de Phidias ou de Praxitèle.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages? Vous faites comme le prophète Élie, qui montant au ciel abandonna son manteau au prophète Élisée; vous voulez me faire participer à votre gloire: mon nom sera comme ces cabanes qui se trouvent placées dans de belles situations; on les fréquente à cause des paysages qui les environnent. Après avoir parlé de la Henriade et de son auteur, il faudroit tirer l'échelle, et ne point parler d'autres ouvrages. Je dois cependant vous rendre compte de mes occupations: c'est actuellement Machiavel qui me fournit de la besogne, je travaille aux notes sur son Prince, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de l'intérêt, sans quoi il y en a très-peu qui soient portés à suivre la droite raison. Je ne saurois vous dire le temps où

je pourrois avoir rempli cette tâche; car beaucoup de dissipations me viendront à présent distraire de l'ouvrage : j'espère cependant, si ma santé le permet, et si mes autres occupations le souffrent, que je pourrai vous envoyer le manuscrit entre-ci et trois mois. Nisus et Euryale attendront, s'il leur plaît, que Machiavel soit expédié : je ne vais que l'allure de ces pauvres mortels qui cheminent tout doucement, et mes bras n'embrassent que peu de matière. Ne vous imaginez point, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme Voltaire Briarée. Un de ses bras saisit la physique, tandis qu'un autre s'occupe de la poésie, un autre de l'histoire et ainsi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à son corps et que lui seul fait toute une académie. Ah, qu'on se sentiroit tenté de se plaindre de son sort, lorsqu'on réfléchit sur le partage inégal des talens qui nous sont échus! On me parlera en vain de l'égalité des conditions, je soutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme universel dont je viens de parler et le reste des mortels. Ce me seroit une grande consolation à la vérité de

le connoître; mais nos destins nous conduisent par des routes si différentes, qu'il paroît que nous sommes destinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon esprit, et je vous envoie des recettes pour le rétablissement de votre corps; elles sont d'un très-habile médecin, que j'ai consulté sur votre maladie; il assure qu'il ne désespère point de vous guérir. Servez-vous de ses remèdes; car j'ai l'espérance que vous vous en trouverez soulagé.

Comme cette lettre vous trouvera selon toutes les apparences à Bruxelles, je puis vous parler plus librement sur le sujet de son Éminence et de toute votre patrie. Je suis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, et je m'emploierai volontiers pour vous procurer du moins du repos. Le marquis de la Châtardie, à qui j'avois écrit, est malheureusement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire insinuer au cardinal ce qu'il est bon qu'il sache au sujet d'un homme que j'aime et que j'estime. Le vin de Hongrie et l'ambre partiront dès que je saurai si c'est à Bruxelles que vous fixeront votre étoile errante et la chi-

cane. Mon marchand de vin Honni vous rendra cette lettre ; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adresser vos lettres au général de Borck à Wesel. Le chier Césarion, qui est ici présent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'estime et l'amitié lui font sentir sur votre sujet. Vous marquerez bien à la Marquise jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'essai sur le feu, et combien j'estime l'amie de Mr de Voltaire. Je suis etc.

La goutte m'a tenu lié et garotté pendant quatre semaines, s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains et par surcroît de faveur au coude. A présent la fièvre et les douleurs ont cessé, et je ne souffre plus que d'un grand épuisement. Pendant ces accès j'ai reçu, de Ferney deux lettres charmantes ; eussent-elles été du Demiurgos, je n'aurois pu même dicter la réponse. J'ai lié connoissance avec Apollon, Dieu de la médecine. Apollon, Dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez

de force pour en communiquer à mon cerveau. *Divus Etallondus* vient d'arriver; c'est un enfant arraché aux griffes de la fureur et aux flammes de l'inquisition; il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnoient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du mont Jura, qui fait rougir les Welches de leurs lois et de leurs procédures barbares. D'Étallonde assure que vous avez plus d'huile de vie dans votre lampe que n'en avoient toutes les vierges de l'évangile; puisse-t-elle durer toujours et puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation! vous toucheriez à l'immortalité. J'attends le retour de mes forces et de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique; en vous assurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

Je lus ces jours passés avec beaucoup de plaisir la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation, m'a fait participer vivement

à l'approbation dont le public ne sauroit manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences. La philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connoissance du coeur humain, et le fruit le plus solide qui en revient, doit être un support plein d'humanité pour les foiblesses, les défauts, et les vices des hommes. Il seroit à souhaiter que les savans dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles et les princes dans leurs différens voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable religion, les caractères respectables parmi les hommes devroient élever ceux qui en sont revêtus au dessus de certaines passions, qui ne devroient être que le partage des ames basses. D'ailleurs le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie ; tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel cachant dans les airs son front audacieux
Le fier Athos paroît joindre la terre aux cieux :
Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre

Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre.
Tel du sage éclairé le repos précieux
N'est point troublé des cris de lâches envieux;
Il méprise les traits qui contre lui s'émoussent;
Son silence prudent, ses vertus les repoussent,
Et contre ces Titans le public outragé,
Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs; quand même ces injures seroient des vérités, quand même elles seroient échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont; s'entend, ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâtons, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée. Votre mérite vous a si fort élevé au dessus de la satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas besoin de repousser leurs coups; leur malice n'a qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans un oubli éternel. L'histoire, qui a conservé la mémoire d'Aristide, n'a pas daigné conserver les noms de ses envieux: on les connoît aussi peu que les persécuteurs d'Ovide. En un mot, la

vengeance est la passion de tout homme offensé; mais la générosité n'est que la passion des belles ames; c'est la vôtre, c'est elle assurément qui vous a dicté cette belle lettre (que je ne saurois assez admirer) que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé de convenir que votre philosophie est aussi sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la spéculation. Mes tributs accompagneront cette lettre; les dissipations de la ville, certains termes inconnus à Cirey et à Rémusberg de devoir, de respect, de cour, incommodes dans la pratique, m'enlèvent tout mon temps; vous vous en appercevrez sans doute, car je n'ai pas seulement pu abréger ma lettre. Assurez, je vous prie, de mes adorations cette déesse qui transforme Newton en Vénus, et si vous voyez un certain poëte philosophe, l'auteur de la Henriade et de l'épître à U..., assurez-le que je l'estime et le considère on ne sauroit davantage.

P. S. A propos. Comment se porte Louis XIV? Vous allez dire, quel importun! Cet Apicius n'est jamais rassasié de mes ouvrages.

LETTRES

à

la Marquise du Châtelet.

Madame, si j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompensé suffisamment par la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des sentimens avantageux que vous témoignez sur mon sujet ; et je craindrois fort qu'une partie n'en disparût, si j'étois assez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connu, Madame, lorsqu'il composa sa Henriade, et je jurerois presque que le caractère de la Reine Élisabeth d'Angleterre est tracé d'après le vôtre : en effet on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de dame dont l'esprit solide ait pu produire des ouvrages sur des matières aussi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'espère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorsque je tiendrai de votre faveur les deux dissertations dont vous

avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos instructions; puissé-je en recevoir sur toutes sortes de sujets! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, et que les grands hommes les avouent. Mr de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce soit. J'ai hasardé des doutes que j'avois sur quelques vers de ses épîtres, et il les corrige. Il faut avoir autant de supériorité qu'il en a sur le reste des hommes pour avoir autant de condescendance. Vous connoissez son mérite, et j'ose m'adresser à vous, Madame, pour l'assurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'est-à-dire que je me fie à sa sincérité.

Que vous êtes heureuse, Madame, de posséder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature! Je me sentirois tenté d'être envieux, si je n'abhorrois l'envie: mais je sens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je sais que vous enchantez les personnes par vos grâces, et que vous les surprenez par la profondeur de vos connoissances. J'ai vu de

vos

vos vers charmans, je viens de recevoir de votre prose; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, et qui ne vous connoît qu'à la distance d'une centaine de lieues. J'en dirois bien davantage; si je ne craignois de vous importuner, et de vous ennuyer ainsi que ces acteurs qui jasent comme des pies borgnes et qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied sur le théâtre. Et je sens trop que ma lettre ne pourroit vous dédommager d'un quart d'heure de conversation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous assurant que je suis avec toute l'estime qui vous est due, et qu'on ne sauroit vous refuser,

Votre très-affectionné ami et admirateur.

Madame, j'ai reçu presque en même temps la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire, et l'ouvrage instructif et laborieux que vous avez composé sur la nature du feu. Ce ne seront pas des ouvrages sortis de vos mains

qui courront le risque de m'ennuyer; ils m'inspireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Assurément, Madame, sans vouloir vous flatter, je puis vous assurer que je n'aurois pas cru votre sexe, d'ailleurs avantageusement partagé du côté des grâces, capable d'aussi vastes connoissances, de recherches pénibles, de découvertes solides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les dames vous devront ce que la langue italienne devoit au Tasse; cette langue, d'ailleurs molle et dépourvue de force, prenoit un air mâle et de l'énergie lorsqu'elle étoit maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordinaire le plus grand mérite des dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du sort, qui me privant du bonheur d'admirer votre personne, me permet au moins de connoître toute l'étendue de votre esprit.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner; il n'y a qu'à penser librement pour en faire tout autant: le secret n'est pas bien grand, et je crois, pour peu qu'une personne eût connois-

sance des affaires de l'Europe, qu'elle en feroit autant, et qu'elle le feroit mieux. Je me sens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les respectables habitans de Cirey, à cette différence près que ce fruit qui mûrit si bien chez vous, ne réussit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphysique à la physique, de la morale à la logique, à l'histoire, de la musique à la poésie. Je ne fais qu'effleurer tout, sans réussir en rien. Votre exemple, Madame, me servira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquise à si juste titre. Le plus grand plaisir que puisse goûter un être qui pense, est selon moi celui de faire du bien, et après, celui d'acquérir des connoissances; et les obstacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connoissances, font encore un plaisir nouveau. Vous connoissez trop ce plaisir pour que je vous en parle davantage; mais peut-être ne connoissez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il est cause que les lettres s'alongent quelquefois plus qu'il ne faudroit: je ne crois pas devoir vous en faire des excuses; je dois seulement vous prier de me croire avec tous les sentimens

qu'inspire un mérite d'un caractère aussi distingué que le vôtre etc.

A Rémusberg le 9 Novembre 1738.

Madame, je serois inexcusable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage sur le feu, si ce n'étoit vous qui aviez désiré de savoir mes sentimens. Novice en physique, il y auroit eu beaucoup d'amour propre et de présomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je suis si persuadé qu'il n'y a que la modestie et la docilité qui puissent en quelque manière excuser l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raisons aussi fortes que vos volontés ne m'en fassent sortir. C'est cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchise que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me persuader qu'un vent donné puisse jamais causer un embrasement dans les forêts. Je suis en un pays, Madame, où pour mon malheur je suis plus à portée de faire de ces sortes d'expériences. En

automne et au commencement du printemps nous avons des vents qui font assurément honneur à l'impétuosité de Borée, et il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paroissoient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étoient solides et profondes. Les pays plus voisins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me semble qu'ils ne sauroient causer d'embrasement, à cause que l'écorce des arbres et la mousse qui y est attachée ne s'y prêteroient pas facilement.

Le désir de m'instruire ou la curiosité m'a fait interroger des personnes qui ont beaucoup voyagé en Suisse, et des Suisses même; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par Mr Musschenbroeck se sont inscrites en faux contre ce fait; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philosophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes physiques, elles n'y ont point fait attention. Il me semble toutefois que dans un ouvrage où, suivant le grand principe de Newton, tout doit se fonder sur des expériences certaines, il ne faudroit, (je dis, ce me semble,) point mêler les conjectures aux belles

et curieuses expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuses; je vous prie de vous ressouvenir de mon âge, et que vous avez excité mon indiscrétion.

Oserois-je après cela vous exposer encore un doute, sur lequel j'attends la décision de vos oracles? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruisseaux qui coulent dans les grottes de la Franche-Comté: mais s'il m'est permis de vous dire mon sentiment, il s'ensuivroit, la chaleur du soleil attirant beaucoup de parties nitreuses de la terre, et cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devroient geler en été et couler en hiver; l'expérience nous prouve cependant le contraire; ainsi je serois porté à croire que la congélation de ces ruisseaux a une raison particulière, qui pourroit peut-être se trouver dans les parties nitreuses mêlées au lit de ces ruisseaux, et en ce que ces exhalaisons ne pouvant sortir de ces grottes de jour, retombent et se mêlent la nuit avec ces petits ruisseaux et produisent ce phénomène si extraordinaire.

J'espère, Madame, que vous voudrez bien me dessiller les yeux sur ces matières, afin que j'admire encore et les merveilles de la nature, et la vaste étendue de votre génie incomparable. Dès que je serai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la physique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je suis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adresse à vous pour avoir des éclaircissemens, et je pourrai me glorifier qu'une belle et jeune dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres se dégoûtent des sciences par la pédanterie de ceux qui les enseignent, je m'y livrerai comme à une passion; Émilie, les grâces, et que sait-on, l'amour même seront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connoître Mr de Voltaire et Thiriot pour juger lequel des deux doit être au dessus de la critique de l'autre. J'ai d'abord soupçonné quelque serpent caché sous les fleurs, lorsque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avoit fait changer les épîtres de notre digne ami: en un mot Thiriot est très-propre à vous servir et à vous amuser. Son fond d'amour propre est le principe des soins

qu'il se donne pour vos commissions et vos divertissemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paroît brouillé à jamais avec le bon sens : il n'a jamais le rhume que je n'en sois informé par un galimatias de quatre pages ; mais il se surpasse surtout dans le jugement et la critique qu'il fait des ouvrages d'esprit : et il escalade le superlatif, lorsqu'il refond en son style les pensées de Mr de Voltaire ou de quelque homme d'esprit. Pour moi, qui connois assez la façon originale de penser de notre incomparable poëte, je reconnois dans ces mauvaises copies les traits inimitables de l'original. Indépendamment de ces défauts, Thiriot est un bon garçon. Son exactitude et le désir qu'il a d'être utile le rendent estimable. Je n'abuserai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite ; je serois très-fâché de déranger vos petits divertissemens. Je suis dans le cas de ne pouvoir rien vous souhaiter que vous ne possédiez déjà : avec votre génie et la compagnie de Mr de Voltaire je ne dois désirer que la continuation de votre bonheur ; je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quel-

que efficace, les miens seront surement exaucés, ceux que je fais dans l'espérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre personne. Je brûle d'envie de vous assurer des sentimens avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

A Berlin le 23 Janvier 1739.

Madame, je suis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire, de ce que des Fontaines et Rousseau ne se lassent jamais de blasphémer contre l'Apollon de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulois avoir ce libelle, quelque affreux qu'il pût être; mais il ne me l'a pas envoyé encore. Lorsqu'on s'intéresse autant à quelqu'un que je le fais à Mr de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéressant; et quelque répugnance que j'aie à lire ces écrits qui sont l'opprobre de l'humanité et la honte des lettres, je me suis néanmoins imposé cette pénitence, afin d'être instruit des faits qui attirent ordinai-

rément des suites après eux, et qui tiennent à une infinité de particularités et d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adressée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'est point malicieux: mais s'il biaise, ce n'est que par foiblesse et par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait sentir quels sont les devoirs d'un honnête homme, et que la probité et la reconnoissance sont des vertus si indispensables, que sans elles les hommes seroient pires que les monstres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne falloit que lui montrer ses devoirs et lui inspirer des sentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques. Mais souvenez-vous que tout le monde n'est pas héros, et que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces foibles mortels dont la vertu n'est que comme un thermomètre qui a besoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu supérieure pour se monter sur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, et j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le composer. Si la réputation du chantre de la

Henriade, de l'auteur de l'histoire de Charles XII, du traducteur de Newton n'étoit que d'un jour, il feroit assurément bien de se justifier, et de se laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le feroit un homme inconnu auquel ce public auroit pu faire injustice; mais il me semble que Mr de Voltaire est bien loin d'être dans ce cas: il est connu généralement, l'univers entier a ses ouvrages entre les mains. La raison du bannissement de Rousseau, le procédé indigne et infame de ce poëte, l'affaire de l'abbé des Fontaines, le service que Voltaire lui a rendu: tout cela sont, Madame, des faits qui ne sont ignorés de personne. Un lecteur sensé se rappelle le caractère de Rousseau et l'ingratitude de des Fontaines en lisant leurs écrits; et il se révolte lorsqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne cesse de poursuivre Voltaire. Il me semble, Madame, qu'il auroit suffi de laisser penser le lecteur et de ne lui point répéter ce dont il est déjà instruit. D'ailleurs Mr de Voltaire se compromet en quelque manière lorsqu'il horrore Rousseau et des Fontaines d'une réponse à leurs infames écrits: je crois qu'il auroit suffi

de se plaindre au chancelier des auteurs indignes de ce libelle injurieux, et que la punition de ces infames auroit été plus honorable à Mr de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'étoit point sur ces indignes originaux que devoit s'exercer son pinceau; il est trop noble pour être avili de la sorte: ce sera moi qui revendiquerai le temps et les pensées que Mr de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accusations, est le pas le plus glissant pour l'amour propre: il n'est guères possible de se justifier sans se louer soi-même, et rien n'est plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle sur ses propres autels. Celui qui se justifie contre les traits que la calomnie a lancés sur son honneur, est dans la triste nécessité de se louer soi-même; ainsi il me semble que ces apologies conviendroient mieux dans la bouche d'un ami: elles feroient plus d'honneur à la modération de la personne offensée, et elles en auroient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiste de l'inimitable Voltaire, toutes fois et quand il en aura besoin: ce sera Trajan qui fera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, et j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout opposé cette année; je compte de suivre le Roi en Prusse, et ce ne sera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je suis bien malheureux de ce que le destin me paroît si contraire. Si je n'ai pas la satisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaisir de recevoir plus souvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une estime infinie etc.

A Berlin, ce 27 Janvier 1739.

Madame, l'approbation que vous donnez au dessein que j'ai formé d'étudier la physique, et votre exemple, m'encourageront merveilleusement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma santé m'a empêché jusqu'à présent d'y entrer; mais dès que je me sentirai tout-à-fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette science sous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me suis proposé de lire, d'abord les mémoires de l'académie des

sciences, ensuite la physique de Musschenbroeck, et de finir par la philosophie de Newton. J'éviterai soigneusement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent et passent mes forces; et je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu soin de cultiver. C'est en abrégé le plan que je me suis fait de cette étude; il faut se connoître soi-même, et j'ai su me dire que je n'ai ni le génie d'Émilie ni l'esprit universel de Voltaire, pour embrasser de si vastes connoissances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner sur vos pas, et je me dis sans cesse: *c'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur etc.*

Les persécutions suscitées au digne Voltaire m'affligent véritablement: la France devroit conserver soigneusement le loisir précieux que ce digne auteur voue avec tant de générosité, aux dépens de sa santé même, au bien et à l'instruction du public. Cet homme auroit eu des statues au capitole, on l'auroit déifié au Lycée; peut-être auroit-il occupé la place de Jupiter, s'il étoit venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite alloit jusqu'à la superstition. Je suis sûr que Mr de Voltaire

aura pleine satisfaction au sujet de l'indigne des Fontaines : le procédé de ce fripon est trop insolent pour échapper à la vengeance des magistrats, et l'indignation publique doit en cas d'injustice tenir lieu à Mr de Voltaire de la satisfaction la plus éclatante.

Thiriot est inexcusable dans sa conduite ; mais, Madame, il ne falloit pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'est point et pour ce qu'il ne sera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, et la question se réduiroit à savoir, si Thiriot manque par malice ou par foiblesse. Je vous assurerois bien que ce n'est point par malice ; vous le connoissez, Madame, et vous savez qu'il n'a ni assez d'esprit ni assez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourroit le porter à préjudicier à Mr de Voltaire ? Aucun. Mr de Voltaire est son bienfaiteur ; c'est de plus son idole ; il lui rend un hommage continuel, ne pensant que d'après lui, et raminant, si je puis m'exprimer ainsi, les pensées que Mr de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute sa vie de soutenir à cor et à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade ; quelle raison pour-

roit-il avoir pour se donner un démenti si manifeste? Mr de Voltaire l'a-t-il mécontenté? Aucunement. Auroit-on eu de la froideur envers lui? Bien loin de là. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, et il s'en est loué à tous ceux de sa connoissance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une foiblesse d'esprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fausses démarches à Thiriot: joignez à cela les mauvais conseils des personnes auxquelles il s'est confié; il faut passer quelque chose à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choses à la rigueur; vous perdriez un homme qui vous est attaché, et dont l'unique défaut est de n'avoir pas reçu de la nature un jugement et un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? et si vous ne vouliez accorder votre amitié et vos bontés qu'à des personnes du mérite de Mr de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis seroit très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, et je le ferai encore, afin qu'il se conduise plus rondement et qu'il ait plus de coeur qu'il n'en a témoigné jusqu'à présent. Je suis sûr que si

vous

vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous fasse en même temps ressouvenir de la philosophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes persécutés se mettent au dessus de la persécution, et qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le ressentiment et toutes les passions. Il est sûr qu'il est bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on se munisse puissamment contre les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, et que quelque réflexion sérieuse sur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les sentir moins; et à multiplier et grossir nos plaisirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il est certain que rien n'est plus sensible à une ame bien née, que de se voir attaquée du côté de la réputation: c'est là le défaut de la cuirasse des grands hommes. Mais je me souviendrai

toute ma vie du jugement qu'on a porté de Caton et de Cicéron. Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu étoit le principal, et la gloire n'étoit rien: chez Cicéron la gloire étoit le tout et la vertu n'étoit que l'accessoire. Lorsque l'on considère la vertu comme un bien qu'on ne sauroit nous enlever, on méprise les projets frivoles des envieux, et la puérilité des calomnies: le digne Voltaire est en droit de les mépriser, son repos est trop précieux pour être troublé par des bagatelles semblables. Qu'il suive le conseil que le Mercure de Lucien donnoit à Jupiter, qui pensoit devenir mélancolique des discours impertinens que tenoient les Athéniens sur son sujet: *contentez-vous*, lui disoit Mercure, *de gouverner le monde, et laissez les parler.* Que Mr de Voltaire se contente d'instruire, de gouverner le monde savant, et qu'il méprise des choses qui lui sont aussi inférieures que le Lycée l'étoit à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous sachant plus dans notre voisinage que par le passé, je ne puisse pas contenter le désir que j'ai, Madame, de vous admirer, et de vous donner en personne des marques de mon estime. Mon étoile ne m'a ja-

mais été trop propice, et je commence à m'accoutumer à ses perfidies; je lui pardonnerois volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui est des plus sanglans; pour l'en punir, je prierai quelque astronome de l'exiler au fond des cieux à quelques millions de lieues plus loin du soleil. La punition seroit grande, mais elle n'égaleroit pourtant point ce que mérite sa noirceur.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en assure, qu'on fait une grande perte quand on manque l'occasion de vous voir. J'en fais la triste expérience, et il semble que le sort me prépare le destin de Tantale; il vous expose, pour ainsi dire, à ma vue, pour augmenter mes désirs et ma curiosité, et en même temps il me met dans l'impossibilité de me satisfaire. Je ne pourrois faire un meilleur usage de mon crédit et de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté sera toujours la même, et il ne dépendra que de l'occasion de la réaliser. Je suis etc.

A Rémusberg, ce 8 Mars 1739.

Madame, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement sensibles. Je suis tout de feu pour mes amis, et tout ce qui les regarde me touche autant que si cela me regardoit personnellement; je n'aime point les amis qui se tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorsque leurs amis ont besoin de leur secours. Aussi vais-je m'intéresser pour le digne Voltaire sans qu'il m'en ait sollicité; j'écrirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au marquis de la Chétardie, et je ferai jouer tous mes ressorts pour rendre le calme à un homme qui a si souvent travaillé pour ma satisfaction.

Il faut que Voltaire se contente de mépriser ses ennemis: c'est en vérité toute la grâce qu'il leur peut faire; il se rabaisseroit trop en se mettant en compromis avec eux, et sa plume est trop noble pour s'escrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice et la calomnie les soutiennent; je suis donc bien aise qu'il ait pris le parti du silence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la physique, et je ne trouve de salut que dans la fuite. J'ai fait si peu de progrès dans la connoissance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous: ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'est qu'il y a beaucoup de choses dans la nature qui nous sont cachées, et qui apparemment le seront toujours.

Je me consolerois à la vérité facilement d'ignorer le ressort de l'air, la cohérence etc. si j'avois l'avantage de vous connoître personnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'est d'autant plus douloureux de vous savoir sur les confins des États du Roi mon père et de ne pouvoir profiter de ce voisinage. Je ne sais quelle force centrifuge me pousse malgré moi en Prusse; mais je sens bien que je porte en moi un principe qui dirigeroit mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en persuadée, Madame, comme de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Votre très-affectionné ami

A Rémusberg, ce 15 Avril 1739.

Madame, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me falloit pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeler à la vie. Dans six semaines d'absence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées et de villes, j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer, Madame, que parmi cette prodigieuse quantité il ne s'en est pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoisie de Cirey.

Je suis bien aise d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Prusse vous a été agréable. L'ambre est de l'encens, on s'en sert dans toutes les églises catholiques, et même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumeroit-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité et de l'amitié où l'usage en est plus légitime que dans ces lieux consacrés par l'erreur et peuplés par la superstition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie fasse du bien à notre cher et digne ami, et s'il est de votre goût, je continuerai de vous en four-

nir; il est bien juste que chaque pays vous paie le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame, que je m'applique à la physique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire; il me semble cependant que cette précaution est prise de fort loin; un jeune homme, pour peu qu'il ait de sensibilité, ne restera pas court avec une jeune, belle et aimable dame. Je sens bien que si j'avois le plaisir de vous voir, je vous parlerois de toute autre chose que de physique, et que Newton, Maupertuis, Mairan et Locke ne m'occuperoient guères en votre présence; ménageons-nous les secours de ces savans hommes pour l'âge où le coeur glacé ne nous fournit plus rien à dire, et permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des sentimens aux charmes flegmatiques d'une correspondance physique.

Je suis occupé à présent à réfuter l'ennemi de l'humanité, et le calomniateur des princes; je me délasserai de cet ouvrage entre les bras de la poésie et je ramperai sur vos pas dans la

carrière de la physique. Il n'est pas permis, Madame, à tout le monde d'être universel, il en est des génies comme des sciences; les uns embrassent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi je m'apperçois bien que l'immensité est aussi peu mon partage que l'univers entier étoit celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voisine, à-peu-près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corse, après s'être mise en possession de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces États se fait ou par violence ou par supercherie, et que le pays des sciences ne se gagne que par un travail assidu, que toute finesse, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, et que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'esprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je suis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous mêmes; daignez à l'avenir vous ressouvenir, Madame, que les hommes peu-

vent se ressembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'esprit et de capacité.

Je suis bien aise d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait justice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, et la satisfaction qu'il reçoit lui fait plus d'honneur que tous les factums ou tous les écrits par lesquels il se seroit compromis. Je fais faire une édition magnifique de la Henriade; tout y sera digne de son auteur; je lui écrirai dans quelques jours, et lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui me vient de vous, Madame, me sera toujours très-agréable : les nouvelles de Paris passant par vos mains gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, et d'ailleurs ce qui vous regarde et ce qui touche votre aimable ami, me fera toute ma vie un plaisir infini. Je vous prie de me croire avec tous les sentimens de la plus parfaite estime,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

A Berlin, ce 20 Août 1739.

Madame, j'étois vis-à-vis de Machiavel lorsque j'eus le plaisir de recevoir votre lettre et la traduction italienne de la Henriade. Je me suis vu infiniment encouragé par les suffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce sont la vérité et la persuasion qui se sont exprimées par ma plume. Cet ouvrage se loue de lui-même et je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phrases. Mr de Voltaire n'a pas besoin de panégyriste pour être estimé et goûté de l'Europe; aussi n'est-ce que d'un foible roseau que j'ai voulu étayer l'édifice de sa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrois point présenter un ouvrage informe et mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, et j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière, à laquelle il faut donner la façon et le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel esprit cet ouvrage est composé. Il y a des matières

sérieuses où il a fallu des réfutations solides ; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il étoit permis d'égayer le lecteur : je ne sais rien de pire que l'ennui, et je crois que l'on instruit toujours mal le lecteur, lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la présomption à mon âge de me flatter d'instruire le public ; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurois bien voulu semer par-ci par-là de ce sel attique tant estimé des anciens ; mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à Mr de Voltaire ; votre jugement et votre goût me tiendra lieu de celui du public : je vous demande en amitié de ne point me déguiser vos sentimens.

Mais je m'apperçois que comme l'éternel abbé de Chaulieu je ne parle que de moi-même ; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne et Machiavel m'a séduit.

Pour changer de discours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain Milord Baltimore, non moins savant et non moins agréable que lui. J'ai senti tout le

prix de leur bonne compagnie pendant huit jours; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des François, qui se dévoue pour le bien de sa patrie, et qui va s'abymer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées; j'ai pensé le confesser en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un aussi aimable homme allât se morfondre dans un climat et dans un pays aussi peu digne de lui que la Russie.

Il m'a dit mille biens de son monarque, et il a pensé me ranger de l'opinion de ces philosophes qui disent que c'est l'amour qui débrouille le chaos. Que ce soit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarrasse point; mais je vous prie de croire que je ne suis pas aussi indifférent sur les sentimens que j'ai pour vous, et qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous persuader de l'estime avec laquelle je suis,

Madame,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

A Rémusberg, ce 27 d'Octobre 1739.

Madame, les ouvrages d'une dame qui réunit un esprit mâle et profond à la délicatesse et au goût qui est le partage de son sexe, ne sauroient que m'être bien agréables : ce ne sera plus de Wolf, mais ce sera de la bouche de Minerve que je recevrai mes instructions. Il est à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'esprit est facile à convaincre lorsque le coeur est touché ; je vous réponds de ma conviction ; il ne dépend à présent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il falloit à notre didactique et pesant philosophe allemand le secours d'un génie vif et éclairé comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ses répétitions et pour rendre agréable son extrême sécheresse, son or passé par votre creuset n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, auroit peut-être mieux réussi, si j'avois eu tout le loisir nécessaire ; mais il y a quatre mois que je suis ici, c'est-à-

dire dans l'endroit du monde le plus tumultueux et le moins propre à ce recueillement d'esprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trêve avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques semaines de délai : après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me sont échappées dans la composition de cet ouvrage.

Césarion convalescent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il est sensible à votre souvenir. Nous parlons de Cirey comme les Juifs de Jérusalem. En effet votre maison mérite bien autant d'être appelée un temple que cet édifice superbe construit par Salomon, à la différence près que souvent la superstition et l'ignorance habitoient les sacrés portiques et le sanctuaire de ces lieux détruits par Titus, et que la sagesse et les plaisirs ont établi leur domicile dans l'aimable maison dont vous et Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous appercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre et d'un vent du nord, souvenez-vous que ce sont nos encens, et que vous ne recevez d'aucun lieu de

la terre un culte aussi pur et des hommages aussi sincères que le sont les nôtres.

Je suis avec une très-parfaite estime,

Madame,

Votre très-affectionné ami,

A Berlin, ce 18 Mars 1740.

Madame, on ne sauroit lire sans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphysicien allemand, traduit et refondu par une aimable dame françoise. Vous démentez si fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous disputer avec quelque fondement à la France votre patrie, et si vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout à fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences supérieures que produisent toutes les nations, qui font un corps ensemble, et qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit jusqu'à nos jours que des femmes d'esprit, ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie et la finesse de

leurs pensées : les Dacier étoient savantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraordinaire, et l'on peut dire, sans blesser votre modestie, que les sciences que vous possédez, et votre façon de penser et de vous exprimer, sont autant supérieures à celles de ces dames, que l'est le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Descartes. Vos institutions physiques séduisent, et c'est beaucoup pour un livre de métaphysique. S'il m'est permis de vous dire mon sentiment sans déguisement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez resserrer le raisonnement sans l'affoiblir, et principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant soit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaisir et honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé. On ne sauroit assez vous encourager dans ce goût si rare que vous avez pour les sciences. J'espère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès si merveilleux encouragera les dames à vous suivre, et qu'elles renonceront enfin à ce misérable goût pour le jeu qui les avilit, et qui assurément ne peut que les rendre méprisables.

J'ai

J'ai connu par la correspondance de Mr de Voltaire qu'il étoit ami tolérant; et que seroit l'amitié sans indulgence et sans politesse? La haine exerce un pouvoir tyrannique sur les esprits, elle fait des esclaves; mais l'amitié veut que tout soit libre comme elle; il lui faut le coeur, mais elle est indifférente sur les opinions et les sentimens de l'esprit. Si l'on considère d'ailleurs ce que c'est que les opinions et les sectes, on verra que ce sont des points de vue différens d'un même objet apperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce sont des combinaisons de raisonnemens qu'une bagatelle souvent fait naître et qu'un rien détruit; ce sont des saillies de notre imagination, plus ou moins vive plus ou moins bridée; c'est donc le dernier excès de la déraison que de renoncer à l'amitié d'une personne, parce qu'elle avoit cru que le soleil tourne autour du monde, et qu'elle est persuadée à présent que c'est le monde qui tourne autour du soleil. Je pense que lorsqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être altérée par la maladie de l'ami, qu'il ait la petite vérole ou qu'il soit hypocondre, cela n'y changera rien, d'au-

tant plus que le noeud de l'amitié n'est ni la santé du corps, ni la force du raisonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage; je me flatte que ce sera la marquise du Châtelet qui lira ma lettre, et non pas l'auteur de la métaphysique, entouré d'algèbre et armé d'un compas; je ne puis vous envoyer rien de semblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre sagacité et de vos bontés. Il ne me reste qu'à vous assurer que j'ai plus que des raisons suffisantes pour être avec une très-parfaite estime,

Madame,

Votre très-fidèle ami et admirateur.

A Rémusberg, le 19 Mai 1740.

LETTRES

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Je suis si occupé ici, mon cher Marquis, de nos sottises héroïques, que je crains fort de vous seconder foiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occasion. Ma tâche sera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Silésie est de quatre vingt dix mille hommes; j'en ai à-peu-près cinquante mille pour lui résister. L'embarras commencera à se faire sentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adresse, d'art et de valeur pour se tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce seroit une très-grande faute, s'il avoit poussé cette pointe dans les circonstances présentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Russes. Il n'est pas temps encore de chanter victoire, ni de présager l'a-

venir; le gros de la besogne, le noeud de la difficulté nous attend, et il faut voir ce que le destin ordonnera des événemens; quels qu'ils soient, ils ne dérangeront pas ma philosophie. Pour ma santé, et pour le contentement de mon coeur, ce sont des choses auxquelles je ne pense pas et qui me sont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher Marquis, que vous êtes séduit comme le public. Ma situation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais si vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une grosse et épaisse fumée. Je ne sais presque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde; quel que soit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher Marquis, je suis vieux, triste et chagrin. Quelques lueurs de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps; mais ce sont des étincelles qui s'évanouissent, faute d'un brasier qui les nourrisse; ce sont des éclairs qui percent des nuages orageux et sombres. Je vous parle vrai; si vous me voyiez, vous ne reconnoîtriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard grisonnant, privé de la moitié de ses dents, sans gaieté, sans feu, sans imagination;

et moins que les vestiges de Tusculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets, moins des années que des chagrins; voilà les tristes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent précisément dans les dispositions où doit être un homme destiné à se battre à outrance; avec ce détachement de la vie on se bat de meilleur coeur, et l'on quitte ce séjour sans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de sang, conservez votre bonne humeur, jusqu'à ce qu'un juste sujet d'affliction vous arrive; et mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que de mon côté j'emploierai le peu de talens que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée et de canon. Adieu, cher Marquis. Que le ciel vous conserve en paix et sous sa sainte garde!

A Reich Hennersdorf, ce 28 Mai 1759.

Voilà Berlin à la vérité hors de danger. Les Russes sont à Guben et à Forst; mais je suis encore environné d'embarras cruels, de pièges et d'abymes. Il est fort aisé, mon cher Marquis, de dire *il faut faire une guerre défensive*; mais j'ai un si grand nombre d'ennemis que force m'est d'embrasser l'offensive par nécessité. Je suis ici dans un triangle où j'ai les Russes à gauche, Daun à droite et les Suédois à dos. Faites la guerre défensive, je vous en conjure. C'est tout le contraire; je ne me soutiens jusqu'ici qu'en attaquant tout ce que je puis, et en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'est possible. Je fais depuis la guerre mon noviciat de zénonisme; je crois, si cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impassible qu'Empedocle et que Zénon même. Non, mon cher Marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penserai à vous revoir que lorsque l'hiver aura établi une bonne trêve pour six mois. Entre-ci et ce temps il y aura bien du sang de versé et beau-

coup d'événemens bons et mauvais qui nous éclairciront de notre sort. Adieu. Je vous embrasse, mon cher Marquis.

A Cotbus, ce 17 Septembre 1759.

Les marmites et les cuillers des François me paroissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en sera mince; mais comme les lettres imprimées du Maréchal de Belle-isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, et leur persuader que l'argent ciselé et godronné du royaume leur seroit suffisant pour pousser l'année qui vient une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent. Voilà Munster pris par les Hannovriens, et l'on assure que le 25 les François sont partis de Giessen, pour marcher sur Friedberg et repasser le Rhin. Nous autres, nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans des villages; la dernière botte de paille et le dernier morceau de

pain décideront de celui de nous deux qui restera en Saxe ; et comme les Autrichiens sont extrêmement resserrés et ne peuvent rien tirer de la Bohème, je me flatte qu'ils partiront les premiers ; patience donc jusqu'au bout, et voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'use cette année-ci toute ma philosophie ; il n'est point de jour que je ne sois obligé de recourir à l'impassibilité de Zénon. Je vous avoue que c'est un dur métier, quand il faut le continuer. Épicure est le philosophe de l'humanité, Zénon est celui des dieux, et je suis homme. Depuis quatre ans je fais mon purgatoire ; s'il y a une autre vie, il faudra que le père éternel me tienne compte de ce que j'ai souffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverses et des infortunes ; il faut que je porte mon fardeau (quoique très-pesant) comme un autre, et je me dis : ceci passera comme nos plaisirs, nos goûts, nos peines et nos heureux destins. Adieu, cher Marquis. Mes lettres vous paroîtront bien noires ; je ne saurois, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'esprit est inquiet et chagrin, on ne voit pas couleur

de rose. Je vous embrasse, et je souhaite de vous revoir bientôt.

A Wilsdruf, le 28 . . . . . 1759.

Je me suis apperçu, mon cher Marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée; elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée; faites-la réimprimer et jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens sont si gauches, qu'ils ont entièrement changé le sens de mes pensées par les plus lourdes bévues. Le petit Beausobre pourroit bien y donner plus d'attention. Les Huns et les Visigoths, s'ils avoient eu des imprimeurs, n'auroient pas plus mal fait. Vous me parlez beaucoup des François et de leurs pertes; cela est manifeste, mais la paix n'en est pas une suite certaine. Mes affaires sont encore dans une assez mauvaise situation. Des secours m'arrivent à présent; mais les neiges sont si abondantes ici, la quantité qu'il en est tombé, si considérable, qu'il n'est presque pas possible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis.

Voilà ma situation, environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras et de périls; quand j'ajoute à tout cela les trahisons de la fortune dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'ose me fier à elle dans mes entreprises, ni dans mes forces non plus; il ne me reste donc que le hasard, et je n'espère que dans l'enchaînement des causes secondes. Quand vous aurez fait achever l'impression de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en envoyer trois exemplaires. Le Comte Finck me les fera tenir, et les courriers ne refuseront pas ses paquets. Adieu, mon cher Marquis. Je ne sais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai: mais je sais, à n'en pas douter, que je vous aimerai toujours.

A Freyberg, le 16 Décembre 1759.

Je vous remercie, mon cher Marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes; cela n'en valoit pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourroient-ils être

bons ? mon ame est trop inquiète, trop agitée et trop accablée, pour que mon esprit produise quelque chose de passable. Ce triste vernis se répand sur tout ce que j'écris et sur toutes mes actions. La paix n'est rien moins que certaine ; on l'espère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire est de lutter constamment contre l'adversité ; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma situation demeure la même ; encore un revers et ce sera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout-à-fait insupportable, quand il faut la traîner dans les chagrins et dans de mortels ennuis ; elle cesse d'être un bienfait du ciel ; elle devient un objet d'horreur qui ressemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent sur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher Marquis, que de me faire changer de sentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affoiblissant ; mais si vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas ? Adieu. Ne vous fatiguez point l'esprit de soins inutiles, et sans prévoir l'avenir, conservez votre tranquillité

tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'État, ni à négocier, ni a trouver des expédiens à tout, ni à répondre des événemens. Pour moi, qui succombe sous ce fardeau, c'est à moi seul d'en souffrir la peine; laissez-la moi, cher Marquis, sans la partager. Je vous embrasse, en vous assurant de mon estime. *Vale.*

Le 15 Janvier 1760.

Votre conjecture sur le style des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle sur la politique; cependant il y auroit encore bien des choses à répondre. 1) Je crois que l'on pourroit plutôt reconnoître mon style à de certains solécismes qu'à la tournure des phrases. 2) Il y a bien des gens qui pensent et écrivent avec liberté; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soupçonne Rousseau de Genève, et tant d'autres auteurs que je ne connois pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là. 3) Ne pourroit-on pas croire que je suis trop occupé de choses importantes pour perdre

mon temps à écrire des balivernes? 4) Les lettres du Chinois ne disent rien de plus hardi que les lettres persannes. 5) La lettre de la Pompadour, sent plutôt l'ouvrage d'un homme désoeuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agissoit de plaider ma cause en justice, j'aurois encore assez de raisons pour me faire absoudre par mes juges. Ce n'est point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en suis l'auteur, et personne ne m'en soupçonne à Paris; il y a d'autres raisons trop longues et trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il est impossible de démêler d'avance les effets des causes occasionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture est un art ingrat et trompeur? C'est le métier que je suis obligé de faire. J'aimerois autant naviguer sur le vaste océan sans mât et sans boussole. Votre petite expérience dans l'arrangement du système politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable; mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous devenez poëte ; ma veine est tarie pour la campagne, elle fait carême et je ne me permettrai pas un distique jusqu'à ce que les événemens nous deviennent plus favorables qu'ils ne sont. Votre service avance ; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours ; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits, 2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers et huiliers, 4 salières et 4 douzaines d'assiettes ; il sera réellement beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni les desseins ; je me flatte que vous en serez content.

Les nuages s'assemblent pour l'ouverture de la campagne ; les foudres sont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront. Adieu, mon cher Marquis. Je vous souhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement et santé. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'use, la fortune, la santé, la gaieté et la jeunesse m'abandonnent ; je ne suis plus bon que pour peupler le pays de Proserpine. Si vous avez quelque commis-

sion

sion à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

A Melssen, le 1 de Juin 1760.

Je reçois, mon cher Marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je ressens de nouveau, comme je l'avois prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaise fortune. Vous saurez sans doute à présent les malheurs qui me sont arrivés en Silésie, et vous serez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le ciel que je ne le sois pas jusqu'au bout! J'ai commandé votre service dans l'intention qu'il vous plût; je suis bien aise que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaisir. Hélas! mon cher Marquis, je suis un mauvais immortaliseur. Je voudrois seulement être moi-même au bout du temps qui m'est prescrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres et de tribulations. La fin de ma carrière est dure, triste et funeste. J'aime la philosophie, parce qu'elle modère mes passions, et parce qu'elle me donne de

l'indifférence pour ma dissolution et pour l'anéantissement de ma pensée.

Je voudrois voir la comédie que l'on a faite contre les philosophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui usurpent ce titre et qui fournissent au ridicule; mais en général, c'est l'opprobre de notre siècle que de vouloir dégrader la science qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, et l'école d'où sont sortis les plus grands hommes. Je trouve comme vous la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur; il y a de certaines personnalités qui déplaisent et marquent un esprit emporté, qui ne respire que la vengeance, et qui par-là même est indigne de la façon de penser d'un vrai philosophe. On auroit pu, ce me semble, se contenter de comparer notre siècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes où un histrion introduit Socrate dans un choeur de nuées, sa ciguë à nos persécutions modernes etc. y mettre de la plaisanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes restent hommes; le moindre reptile qui se sent poussé darde sa langue pour se défendre. Cette préface a été faite dans un pre-

mier mouvement d'emportement; il falloit attendre pour écrire qu'il fût passé. Ah, que l'école de l'adversité rend sage, modéré, endurant et doux! C'est une terrible épreuve; mais quand on l'a surmontée, elle est utile pour le reste de la vie. Adieu, mon cher Marquis; ayez quelque indulgence pour mon affliction; elle est légitime. Depuis deux ans je ne fais que souffrir, et je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous souhaite une meilleure fortune, plus de tranquillité et moins d'embarras. Adieu.

A Gros Dobritz, 26 Juin 1760.

Vous vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour détestable; j'ai cru les réparer en venant mettre le siège devant Dresde: je prendrai la ville et n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, et croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes angloises agissent avec succès de tous côtés, de sorte

qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le prince Ferdinand n'a que soixante et dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes; mais ces gazettes ne sont pas véridiques, et voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobstant quoi il reste encore quatre vingt quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Russes en ont soixante mille; voilà notre situation, sans compter bien des choses sur lesquelles je dois garder le silence à présent, mais que je pourrai dire quand les choses seront passées.

La comédie des Philosophes est assez bien faite; mais il y a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute de connoître sur quoi elles portent, comme par exemple: *jeune homme, prends et lis*, le père de famille etc. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'auroit fort amusé dans un autre temps; mais à présent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je suis près de m'abymer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des espérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le ciel que

mes oracles soient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embrasse.

Auprès de Dresde, le 15 Juillet 1760.

Le siège de Dresde, mon cher Marquis, s'en est allé en fumée; à présent nous sommes en pleine route pour la Silésie. Nous nous battrons indubitablement sur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 et le 10 de ce mois. Glatz est perdu; on assiège Neisse; il n'y a pas de temps à perdre. Si nous sommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous et de toute la compagnie. Le pauvre Foresta a été tué, et c'est un sacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la situation qui m'attend, et j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embrasse. Pensez quelquefois à moi et soyez persuadé de mon estime.

A Grossenhayn, ce 1 d'Août 1760.

Autrefois, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne; à présent cette action n'est qu'une égratignure; il faut une grande bataille pour décider notre sort; nous la donnerons bientôt selon toutes les apparences, et alors on pourra se réjouir si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruses et bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit et un cheval, c'est acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez; nous sommes comme bloqués, pour la correspondance, par les Russes d'un côté de l'Oder et par les Autrichiens de l'autre; il a fallu un petit combat pour faire passer Coccéji; j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une situation plus scabreuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai

surement mon devoir dans l'occasion; mais souvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne dispose pas de la fortune et que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus solides. Ce sont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, et à dire vrai quand l'espérance (seule consolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des choses pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'État; je les sais, je les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, et je ne communique au public que les espérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher Marquis, il sera temps d'épancher sa joie; mais jusques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire; j'ai beaucoup à penser à mes affaires; le reste du temps je le donne aux lettres, qui font ma consolation, comme elles faisoient celle de ce

consul orateur, père de la patrie et de l'éloquence. Je ne sais si je survivrai à cette guerre ; mais je suis bien résolu, au cas que cela arrive, à passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie et de l'amitié. Dès que la correspondance deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne sais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement ; nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour et à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, et si elle est sure, je me fais une fête de vous voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France ? Vous voyez bien que votre nation est plus aveugle que vous ne l'avez cru ; ces fous perdront le Canada et Pondicheri pour faire plaisir à la reine de Hongrie et à la Czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paie bien de leur zèle ! Ce seront des officiers innocens de ces maux et de pauvres soldats qui en seront les victimes, et les illustres coupables n'en souffriront pas. Je sais un trait du duc de Choiseul que je vous conterai lorsque je vous verrai ; jamais procédé plus fou ni

plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent; j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, et pour ne pas vous ennuyer et pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

A Hermannsdorf près de Breslau, le 27 Août 1760.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il est sûr que j'ai échappé à un très-grand danger et j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportoit ma situation. Ce seroit beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une escarmouche dans celle-ci, et en général mes affaires n'en sont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes et de mes inquiétudes; mais je vous assure qu'elles sont grandes. La crise où je me trouve, change de forme; mais rien ne se décide, rien ne nous amène au dénouement; je brûle à petit feu; je suis comme un corps que

l'on mutile et qui chaque jour perd quelques uns de ses membres. Le ciel nous assiste ! nous en avons un grand besoin. Vous me parlez toujours de ma personne. Vous devriez bien savoir qu'il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je fasse mon devoir et que je combatte pour ma patrie, pour la sauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits succès et j'ai grande envie de prendre pour ma devise, *maximus in minimis et minimus in maximis.* Vous ne sauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci surpasse toutes les précédentes; je ne sais quelquefois à quel saint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes et de mes chagrins. Ma gaieté et ma bonne humeur sont ensevelies avec les personnes chères et respectables auxquelles mon coeur s'étoit attaché. La fin de ma vie est douloureuse et triste. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les postes, les correspondances, tout est interrompu; il faut bien des intrigues pour faire passer des lettres, et encore hasarde-t-on beaucoup. Écrivez-moi à tout hasard. Que les Avares ou les Ursomans

prennent vos lettres, qu'y verroient-ils? et elles me sont toutefois un sujet de consolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

A Reisendorf, le 18 Septembre 1760.

Vous appellerez, mon cher Marquis, mes sentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, et que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paroissoit encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir suivant cette raison intérieure et le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conformé à ces principes.

Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit et je le répète; jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne résolu à tout oser, et à tenter les choses les plus désespérées, pour réussir, ou pour trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talens militaires de Charles XII; mais je n'ai point examiné s'il devoit se tuer ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund il auroit fait sagement de s'expédier; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune, je ne suis pas né ainsi, et si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très-indifférent sur ce qu'on en dira; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV étoit un cadet de bonne maison qui faisoit fortune; il n'y avoit pas là de quoi se pendre; Louis XIV étoit un grand roi, il avoit de grandes ressources, il se tira d'affaire: pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là, mais l'honneur m'est plus

cher qu'à lui, et comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous comptons je pense, cinq mille ans depuis la création du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers; le Brandebourg a subsisté tout ce temps avant que je fusse au monde, il subsistera de même après ma mort. Les États se soutiennent par la propagation de l'espèce, et tant que l'on travaillera avec plaisir à multiplier les êtres, la foule sera gouvernée par des ministres ou par des souverains; cela se réduit à-peu-près au même; un peu plus de folie, un peu plus de sagesse, ces nuances sont si foibles, que la totalité du peuple s'en apperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtisans, et ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour propre et de la vanité puissent m'en imposer, ou me faire le moins du monde changer de sentiment. Ce n'est point un acte de foiblesse de terminer des jours malheureux, c'est une politique judicieuse, qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raisons lorsqu'on a cinquante ans de mépri-

ser la vie? La perspective qui me reste, est une vieillesse infirme et douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens: je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à espérer, je vois mes ennemis me traiter avec dérision, et leur orgueil se prépare à me fouler aux pieds. Hélas! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous passâmes l'Elbe avanthier, que demain nous marchons vers Leipsic, où je compte être le 31, où j'espère que nous nous battrons, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, et soyez assuré de mon estime.

Le 28 Octobre 1760.

Je reçois aujourd'hui, 5 de Novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 Septembre. Vous voyez que notre correspondance est bien réglée. Dieu! que d'événemens se sont passés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens; eux et nous avons perdu prodigieusement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, et voilà tout. Ce sera à recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans danger, et cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je suis occupé de bien des arrangemens nécessaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me sera possible, et voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reste, ma façon de penser est la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas et soyez sûr de mon amitié.

A Torgau, le 5. Nov. 1760.

Vous devez être instruit à présent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous saurez par-là, mon cher Marquis, que ma contusion ne s'est pas trouvée dangereuse; la balle avoit perdu une partie de sa force en traversant une grosse pelisse et un habit de velours que j'avois, de sorte que le sternum s'est trouvé en état de résister à son impulsion; c'est de quoi, je vous assure, je me suis le moins soucié, n'ayant d'autre pensée que de vaincre ou de mourir. J'ai poussé les Autrichiens jusques aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon savoir-faire est insuffisant pour les en déloger. On prétend que la ville est dépourvue de magasins. Si cela est vrai, il se pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourroit faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à rester dans leur position, je me verrai réduit à passer cet hiver comme le précédent en cantonnemens excessivement resserrés, et toutes les troupes seront employées à former un cordon pour nous soutenir en Saxe. Voilà en vérité

une

une triste perspective, et un prix peu digne des fatigues et des travaux immenses que cette campagne a coûtés. Je n'ai de soutien au milieu de tant de contrariétés que ma philosophie; c'est un bâton sur lequel je m'étaye, et mon unique consolation dans ces temps de troubles et de subversion de toutes choses. Vous vous appercevrez, mon cher Marquis, que je ne m'enfle pas de mes succès; je vous articule les choses telles qu'elles sont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement:

De loin on nous envie, ici nous gémissons.

Cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine, comptez là-dessus: pour bien apprécier les choses, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'est en cela que consiste mon infortune, et c'est-là la cause réelle de tant de malheurs et de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puisse vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des sentimens plus pacifiques. Je le souhaite, mais je n'ose m'en flatter. Nous avons sauvé

notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis soient assez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du prince Ferdinand sont en mauvais train; je crains que les François ne conservent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés sur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme si j'étois dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compassion de la situation où je suis; concevez que je ne vous déguise rien et que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhensions et mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, et n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour sa fatale existence, et qui voudroit déjà être dans ces lieux dont personne ne revient pour en dire des nouvelles.

A Meissen, le 10 de Novembre 1760.

Je vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler et écrire lorsque j'y ai le moins pensé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la

bataille ; ces nouvelles de la suite de nos prétendus succès ont assurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des prisonniers ; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes et non de 12,000. Nous n'aurons point Dresde ; nous passerons un hiver désagréable et fâcheux, et l'année qui vient ce sera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque ; elles sont désagréables ; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, soit pour les faire parvenir à nos ennemis et pour les intimider, soit pour ranimer une étincelle d'espérance dans l'ame des citoyens et leur rendre le courage : appliquez-nous ce vers de Sémiramis :

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

Nous sommes obligés de nous faire des frontières ; ce sont des lisières de pays que nous dévastons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puissions nous séparer. Jugez des fatigues et des désagrémens que j'essuie ; jugez de mes embarras, en vous

représentant que je suis réduit à faire subsister et à payer mon armée par industrie. Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les personnes que j'aimois, réduit à moi-même, et passant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux et entre mille appréhensions. Voilà un tableau qui n'est point flatté, mais qui vous peint au vrai les choses, et ma situation désagréable. Qu'il est différent, mon cher Marquis, d'appercevoir ces objets d'une longue distance, et par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, et dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette sentence du sage, qui comprend tout, qui renferme en soi des réflexions que tous les hommes devroient faire et que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne soyez plus si crédule sur les nouvelles publiques et conservez-moi votre amitié.

A Uckersdorf, le 16 Novembre 1760.

Nous voici encore, mon cher Marquis, dans la même situation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurseur d'une tempête violente; la fin de ce mois paroît l'annoncer. Je suis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaise fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons besoin d'être protégés. La Reine de Hongrie est acharnée à la guerre; j'ai servi cinq ans de plastron aux traits de la cour de Vienne et à la barbarie de ses troupes et de ses alliés. Il est dur de souffrir toujours, et je sens que la vengeance peut être un plaisir divin, comme le disent les Italiens; il ne s'agit que d'en saisir le moment. Ma philosophie reçoit de si rudes assauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniseroit quiconque, après avoir été outragé comme je le suis, auroit assez d'empire sur lui-même pour pardonner à ses ennemis sans dissimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confesse que ma foible vertu ne sauroit atteindre à cet état de perfection, et que je

mourrois content si je pouvois me venger en partie du mal que j'ai souffert. Il en sera ce qu'il plaira à mon bon ange, au hasard, ou à la fortune; je suis, en attendant ce que le sort ordonnera, tranquille et solitaire; je réflechis (puis qu'il le faut) sur l'avenir; je lis et je m'occupe en silence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troisième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raison; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes sont comme les calendriers où les astronomes annoncent de la pluie, du soleil, du vent, du beau temps, le chaud et le froid, pour contenter la superstition du peuple. Je ne sais si vos François feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je suis comme un docteur, je ne sais rien, sinon que je souhaiterois fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des sottises héroïques des sots, et du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place et dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui com-

battent pour vous et soyez persuadé de ma parfaite amitié.

A Kunzendorf, le 7 Juin 1761.

J'ai achevé de lire votre Gassendi, mon cher Marquis, et je vous rends compte de l'impression qu'il a faite sur moi. Je trouve sa partie physique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière est composée, en tant qu'il éclaire le système d'Épicure, je la trouve très-bonne : j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés sur ses atomes crochus, ronds, pointus etc. cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en sauroit douter, il faut bien que leur genre et leur espèce diffère, pour que leur diverse composition ou arrangement puisse donner l'être aux quatre élémens, et aux productions infinies de la nature : il faut encore que ces élémens de la matière soient impénétrables, durs et à l'abri de toutes les atteintes de la destruction, comme Épicure et Gassendi le soutiennent. Ainsi voilà sûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, mal-

gré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives dans son traité de physique sur les hommes, les plantes, les animaux et les pierres, sur la génération et sur la corruption des êtres animés. Épicure et lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avoit deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paroît pencher pour le système de Ptolomée et n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus foible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des États: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, et emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose. L'article de la liberté est le plus foible de tous; il semble qu'il se soit hâté dans ce septième volume de finir son ouvrage. Il se peut que Bernier son traducteur

et son abréviateur ne l'ait pas bien servi. C'est donc à vous, qui pouvez puiser à la source, à m'apprendre si ces fautes que je lui reproche appartiennent au philosophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achevée. Je me suis pressé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. J'ai choisi à présent des lectures que je puis abandonner sans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un second tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beausobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci et je me suis écrié en les voyant; ô trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'est interdite. Comment prend-il ses eaux? lui font-elles du bien? est-il gai? Se promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de son silence, je l'ai mangé à votre santé. Après Juillet, Août, Septembre et Octobre j'espère de vous écrire, non sur le sujet de la philosophie spéculative, mais sur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calfeu-

trez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gassendi, et qu'il soit à l'abri des maladies, des infirmités et des secousses qui menacent notre fragile machine. Philosophez tranquillement; prouvez souvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature et soyez persuadé de mon amitié.

Grand scrutateur de la nature,
Malgré son style et son latin,
Gassendi demeure incertain
Entre Monsieur Moyse et son maître Épicure.
D'un système boiteux je suis le serviteur;
Sans vérité point de science.
Si d'un pas assuré, ferme et plein de vigueur,
Il se guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant et vacillant de peur
S'appuie insensément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

Le 2 Juillet 1761.

Votre lettre, mon cher Marquis, me fourniroit matière à un gros commentaire philosophique. Il faudroit donc examiner l'étendue de la raison humaine, les nuages qui l'obscurcissent et les illusions qui lui font erreur. J'aurois à citer quantité d'exemples que l'histoire fournit des faux raisonnemens et de la mauvaise dialectique de ceux qui gouvernent les États, et on trouveroit, si l'on y prenoit bien garde, que la façon différente d'envisager les objets, les préjugés, les passions, quelquefois un excès de raffinement, pervertissent ce bon sens naturel qui semble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres désirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, et les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrois vous dire sur ce sujet.

Je suis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude soit une marque de la part que vous prenez à ma situa-

tion, je crains qu'elle ne vous fasse tort, sans que cette inquiétude change en rien la suite des événemens de cette campagne, que le docteur Panglos vous dira nécessaires dans le meilleur des mondes possibles. Nous touchons au moment où le noeud de la pièce va se débrouiller et où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philosophe :

Heureux qui retiré dans le temple du sage,
Voit tranquille à ses pieds la tempête et l'orage etc.

Vous savez le reste. C'est l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de Novembre ; il faut les passer avec fermeté et avec une héroïque indifférence. Relisez Épictète et les réflexions du Marc-Antoine ; ce sont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les mesures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. Mr Kaunitz se prépare à me livrer des assauts redoublés. Je vois sans frayeur tout ce qui se prépare, bien résolu de périr ou de sauver ma patrie. Si nous ne sommes pas maîtres des évé-

nemens, du moins soyons-le de notre ame, et ne déshonorons pas la dignité de notre espèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu stoïque, Marquis; mais il faut avoir dans son arsenal des armes de toute trempe, pour s'en servir selon l'occasion. Si j'étois avec vous à Sans-Souci, je me livrerois aux agrémens de votre conversation; ma philosophie seroit plus douce et mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote et les matelots travaillent; il leur est permis de rire et de se reposer quand ils sont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je pense de votre compatriote Gassendi; j'y trouve beaucoup de choses supérieures à son siècle; je n'y condamne que le projet de combiner Jésus Christ avec Épicure. Gassendi étoit théologien; ou c'étoit une suite des préjugés de son éducation, ou c'étoit la peur de l'inquisition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat: on voit même qu'il n'a pas le courage de justifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gassendi avoit énoncés; et il me semble

que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par sa dextérité à manier les matières, et par la justesse de son esprit à pousser les conséquences des principes plus loin qu'aucun philosophe les ait poussées avant et après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gassendi sur Descartes, dont vous me parlez; je n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse, et les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le système de Descartes! puissé-je les réfuter aussi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto!* J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, et je vous avoue que malgré tous les bons raisonnemens de Gassendi, ce Laudon, cet Odonel, et ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis, écrivez-moi tant que les chemins seront libres, et soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

Au camp de Pulzen, 9 Juillet 1761.

Je vous remercie, mon cher Marquis, des éclaircissemens que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étois bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donneroit pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidèle et complète des oeuvres de ce philosophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu etc. pendant que je ne sais qu'un peu de françois; et quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai qu'en jugeant par les apparences il semble que la paix avec l'Angleterre et la France doive être une suite de la victoire du prince Ferdinand; cependant rien n'est moins certain, et je ne crois ces sortes de choses qu'après que l'événement les a réalisées. Vous me demandez sans doute des nouvelles de ce qui se passe ici, et je comprends bien qu'un cita-

din de Berlin doit être curieux de savoir comment nous guerroyons en Silésie ? Je puis vous satisfaire en peu de mots : Laudon a le 20 débouché des montagnes et s'est avancé vers Munsterberg ; j'ai marché le 21 à Nimptsch, le 22 j'ai passé à Munsterberg à sa barbe et je suis venu ici pour m'opposer à la jonction qu'il projette avec les Russes. Ceux-ci sont à Namslau ; j'ai des corps qui les observent ; ainsi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'espère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit se décider dans peu de jours ; vous serez instruit de tout et je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirois davantage ; mais le courrier qui est chargé de dépêches importantes, est sur le point de partir ; ce qui m'oblige à vous assurer simplement de mon amitié et de mon estime. Adieu.

Au camp d'Ottmachau, le 25 Juillet 1761.

Nous ne faisons jusqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de

de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent selon leur coutume en Silésie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, et nous ne faisons pas grand'chose. Que votre imagination n'aille pas trop vîte. Vous allez dire: on sera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit François et Anglois, soit Prussiens et Autrichiens, soit Suédois, cercles etc. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du prince Ferdinand, la prise de Pondicheri et des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera selon les apparences, et il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des voeux à la Fortune, pour qu'elle nous seconde. Ce sera l'épée et non la plume qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison et l'humanité auroient dû faire. Le combat finira faute de combattans; enfin on

verra du nouveau, et je crois presque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrois vous fournir des nouvelles plus agréables; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court; travaillez tranquillement sur Plutarque et soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

A Strehlen, le 8 d'Août 1761.

La joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'est communiquée à mon ame, et j'ai senti un avant-goût de la sensation que j'éprouverai quand la paix générale sera faite. Nos nouvelles de Péterbourg sont telles que nous les pouvons souhaiter; il se pourroit même au moment présent que la paix y fût signée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu; mais je sais que les troupes marchent et qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'espérer

que je réussirai. Dès que j'en serai plus sûr, je vous communiquerai la satisfaction que ce bon événement me causera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux se dissipent, et nous pouvons espérer de revoir un beau jour serein, brillant des rayons éclatans du soleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étois plein en le composant de la lecture de Bossuet et de ses impertinentes variations, où toutes les rêveries mystiques de l'école sont expliquées. Fâché contre ces absurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui passent leur vie à débiter ces sottises. La grotte obscure de l'orient est le sujet de l'allégorie, et le tout est assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire. Réjouissez-vous, mon cher Marquis, et soyez tranquille et bien portant. Le courage me revient avec l'espérance, et j'espère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, où nous philosopherons tranquillement et sans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher, Dieu vous bénisse!

A Breslau, ce 6 Mars 1762.

Vous êtes gai et de bonne humeur, mon cher Marquis, et ce ne sera pas moi qui voudrai vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penser tristement ou gaiement ne fait rien aux choses; elles vont leur train, et l'événement bon ou mauvais, il faut ensuite le recevoir, et dévorer son chagrin, si la fortune nous est contraire. Je suis à présent dans les négociations par dessus les yeux; tout va à souhait à Péterbourg, et j'ose vous dire que ce pays dont vous n'espérez rien, remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurois désiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau sabbat dans cette pauvre Europe, et ce sera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette détestable guerre. Je relis à présent l'histoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien; cela tiendra bon jusqu'au mois de Juillet; c'est une pièce de résistance qui fournit des alimens pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à présent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes

chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

Le 8 Avril 1762.

Je commençois à languir comme une fleur qui n'a pas été arrosée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé et m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher Marquis, que vous travailliez sur le nouveau testament et moi sur les pères de l'église. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel concert notre esprit s'est-il dirigé en même temps sur ces matières? Je crois que nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'esprit humain toutes les fois que je relis ces disputes sur des dogmes et des mystères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous savez déjà, et je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve assez heureux pour vous servir comme vous le désirez. Du côté de la Russie j'attends le courrier avec le traité de paix et l'alliance de la part de la Suède. Les mé-

diateurs crèvent tous les chevaux de poste, pour arriver, et signer tout de suite la paix. Ce n'est pas encore tout, le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne et m'envoie un grand secours, et ces peuples que le soleil regarde en naissant, sont en mouvement également: les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances. Ce sont des nouvelles qui se sont fait attendre; mais elles sont si bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'espère donc à présent avec fondement que l'année présente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre comte Gotter comme d'un homme à l'agonie. Hélas! je ne retrouverai à Berlin que des murailles et vous, mon cher Marquis; plus de connoissance, personne, et moi j'aurai survécu à toute cette malheureuse génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embrasse de tout mon coeur.

A Breslau, le 29 Avril 1762.

Vous m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre estampe des jésuites; tout le monde a dit son mot sur ce sujet et nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les François sont de plaisans fous; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, et je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil et d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bailler, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers; cela est vrai; cependant ils arriveront à la fin, et il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais: ce n'est pas une affaire; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique et dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée et je mets la dernière main

aux préparatifs de cette campagne. Veuille le ciel qu'elle soit heureuse et la dernière de celles que j'aurai à faire !

Je suis bien aise que vous alliez à Sans-Souci ; mon imagination saura où vous trouver ; je vous suivrai dans la maison et dans les allées du jardin jusqu'au parc : je dirai, à présent le Marquis joue de la viole, à cette heure il commente le nouveau testament grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendresse ; dans cette allée il fait des projets de politique, et revoyant mes appartemens il se ressouvient de moi. Ensuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous ; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverse dissiper cette illusion agréable, et autant en emporte le vent. Ma situation n'est pas encore à l'abri de certains nuages qui obscurcissent de temps à autre la sérénité de quelques rayons qui me luisent ; cela m'inquiéteroit beaucoup, si je n'avois vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, et je m'imagine que quand toutes les cervelles se seront détraquées jusqu'au dernier point, la raison alors

leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénésie tombent dans un sommeil profond et recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait longtemps attendre, et qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée! Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent vous me retrouverez toujours le même, c'est-à-dire vous aimant et vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, et bon soir, je vais me coucher.

A Breslau, le 8 Mai 1762.

Je me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous servir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, et s'il ne dépendoit que de moi, tous les événemens se seroient déjà arrangés de façon que je pourrois vous y joindre; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux six précédentes, soit que le nombre de sept qui

passe pour mystique chez les péripatéticiens et les moines, doive être rempli, et qu'il soit dit de toute éternité dans le livre des destinées que nous n'aurons la paix qu'après sept campagnes, il faut que nous en passions par là. Mon frère a bien débuté en Saxe; mais je ne sais quels contes on fait sur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de housards en campagne, et ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne sont attaquables jusqu'à présent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin; jusqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà pensé aux moines de Silésie; dès que j'ai appris qu'on les chassoit de France, j'ai fait mon petit projet en conséquence et j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher Marquis, qu'il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à présent, après y avoir demeuré avant la guerre! de comparer l'état de prospérité où nous étions alors avec notre misère présente,

la bonne société qui s'y rassembloit avec la solitude ou la mauvaise compagnie qui nous reste : Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, et me rend triste et rêveur.

Je suis fort de votre sentiment au sujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes et des pauvretés. Blaise Pascal, Newton et cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force sottises, l'un dans ses apophthegmes moraux, l'autre dans son commentaire sur l'apocalypse et celui-ci sur la poésie et l'histoire. La géométrie pourroit donc bien ne pas rendre l'esprit aussi juste qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avoit fait un axiome; ce n'est pas même un problème après les trois grands géomètres que je viens de citer et qui ont tous trois si pitoyablement raisonné. Tenons-nous-en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément, La perfection n'est point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met sur le compte de son imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact et vrai. Pour moi, qui sens qu'on ne sauroit l'être toujours,

je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poésie et à toutes les parties des études qui peuvent orner et éclairer l'esprit; ce seront les hochets de ma vieillesse avec lesquels je m'amuserai jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis, adoucissent l'esprit et font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, et enfin tout ce que le gouvernement souverain a de sévère, se tempère par un mélange de philosophie et d'indulgence, nécessaire quand on gouverne des hommes qui ne sont pas parfaits et qu'on ne l'est pas soi-même.

Enfin, mon cher Marquis, soit âge, soit réflexion, soit raison, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choses qu'il faut faire pour le bien de l'État, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous soit dit, ce n'est plus ce feu impétueux de ma jeunesse, ni cet enthousiasme qui me possédoit autrefois. Il est temps que la guerre finisse, car mes homélies baissent, et bientôt mes auditeurs se moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis; je souhaite de vous donner

d'agréables nouvelles ; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, et souvenez-vous d'un philosophe militaire, plus errant que Don Quichotte et tous les chevaliers de la Calprenède.

A Bettlern, le 25 Mai 1762.

Vous plaisantez, mon cher Marquis, dans votre lettre sur mes courriers. Le malheur est que tout ne va pas aussi vîte que je le voudrois. Voilà la paix des Russes, qui est à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'un autre côté ma négociation à Constantinople. Il faut bien des choses pour mettre tant de têtes sous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts aussi différens. On négocie, le temps se passe et nous ne sortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'est toujours cent mille hommes, et il faut espérer qu'en les mettant en jeu les autres suivront.

Votre parabole est admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté est d'abattre cette puissance; le reste sera aisé. On va vîte en spéculation, mon cher Marquis, et lentement en besogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans son chemin. Je m'abandonne à la destinée qui mène le monde à son gré : les politiques et les guerriers ne sont que des marionnettes de la providence; instrumens nécessaires d'une main invisible, nous agissons sans savoir ce que nous faisons; souvent le produit de nos soins est le rebours de ce que nous espérions. Je laisse donc aller les choses comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obscurité et profitant des conjonctures favorables lorsqu'elles se présentent. Czernichef est en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Silésie. Enfin, mon cher Marquis, ma besogne est dure et difficile, et l'on ne sauroit dire encore positivement comment tout ceci tournera. Faites des voeux pour nous et n'oubliez pas un pauvre diable qui se démène étrangement dans son harnois, qui mène la

vie d'un damné, et qui malgré tout cela vous aime et vous estime sincèrement. Adieu.

Le 8 Juin 1762.

Si j'entrois avec vous dans le détail, mon cher Marquis, sur ce qui s'est passé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avois raison de croire qu'il arriveroit de bonnes choses là-bas. Certainement tout n'est pas désespéré et il me reste des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, et pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Constantinople il y a une rebellion parmi les janissaires; ils en veulent au grand Vizir: au départ de ma lettre la huitième partie de la ville étoit déjà en cendres et l'incendie duroit encore. Vous avez bien raison de dire que nos raisonnemens sur l'avenir et tout ce qui est conjecture politique n'est que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis six ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conservé jusqu'ici comme

par miracle, et néanmoins toujours dans de nouvelles sortes de dangers ? Tout ce qui se passe en Russie n'a pu être prévu par le comte de Kaunitz; tout ce qui s'est passé en Angleterre et dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaisons. De tout cela il résulte que l'on fait le métier de dupe quand on gouverne des États dans des temps d'agitations et de troubles. C'est ce qui me dégoûte surtout de ce travail ingrat et infructueux, et qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en silence et dans le sein de la paix. Un homme de lettres opère sur quelque chose de certain; au lieu qu'un politique n'a presque aucune donnée.

Les Russes nous joindront le 30; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au risque de ce qui pourra en résulter. Voici le septième acte de cette tragédie; la pièce est trop longue; l'empereur de Russie y a fait la péripétie; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que possible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à présent;

présent; il faut tout disposer et tout prévoir autant que cela se peut; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui se font à présent, et vous jugerez facilement des soins, des embarras et du travail qu'il m'en coûte, et du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne et de toute cette guerre; il faut se résigner à les attendre patiemment, puisque la moindre partie de ce qui doit arriver dépend de nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez-moi souvent, et comptez sur mon amitié.

Le 19 Juin 1762.

Je n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes; sans quoi je m'en servirois pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande sur ce papier-ci tout simplement ce qui se passe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes si long-temps l'année passée; nous

allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le maréchal Daun, et l'obliger de rentrer en Bohème. Je ne sais jusqu'à quel point nous réussirons; cependant il n'y a rien autre chose à faire. C'est une grande entreprise que celle de débusquer un habile général de toutes les positions avantageuses qu'il a prises d'avance. La fortune y fera sans doute beaucoup; mais qui peut se fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à présent des troupes; la lettre est du 11 Juin. Cette diversion aura lieu plus tard que je ne l'avois espéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix et notre alliance avec la Russie, admirables d'un côté, ont causé d'un autre quelque altération dans les bonnes dispositions où étoient les orientaux; reste à savoir si nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, est appuyée sur un pivot mobile, et l'on ne peut compter sur rien avec certitude; c'est ce qui m'en dégoûte prodigieusement. Les calamités des années passées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes sortes de malheurs qui me sont arrivés,

m'ont rendu plus philosophe ou plus indifférent sur toutes les choses humaines que Socrate ne pouvoit l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il est temps, mon cher Marquis, que cette guerre finisse; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter: avec cela on peut encore servir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'est plus propre au monde.

Le prince Ferdinand a remporté un avantage considérable sur les François; j'en suis bien aise. J'aurois désiré que l'affaire eût été plus décisive; 4,000 hommes de 80,000, reste 76,000; c'est plus qu'il n'en faut pour le prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur opposer; mais cela lui fait gagner du temps, et cet échec décourage un Soubise, un des plus médiocres généraux qu'aient eu les François. Mon pauvre margrave Charles est mort; j'en suis sensiblement affligé; c'étoit bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous allions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu plus tard, c'est la même chose. Adieu, mon cher Marquis. Écri-

vez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon amitié.

A Buntzelwitz, le 4 Juillet 1762.

L'art conjectural est borné, mon cher Marquis, et le sera tant que le monde durera. Prendre son parti galamment et laisser aller les choses comme elles vont, c'est sans doute l'unique parti sage qui nous reste à prendre. Vous conviendrez à présent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhensions que des bruits populaires avoient accréditées. Nous avons été si long-temps à l'école de l'adversité, que le public est crédule sur les malheurs que la crainte faisoit prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on espère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous restaurer, que mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, et cette épreuve sera remplie. Je vous donnerai encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité se tourne du côté des évé-

nemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous servir en conséquence de vos désirs. Adieu, mon cher Marquis, je suis fatigué et mon âge me rend l'exercice plus rude que par le passé. Écrivez-moi donc, et ne doutez point de mon amitié.

A Péterswalde, le 13 Août 1762.

Vous êtes sans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés et reliés; il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui est mince et qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie; ce ne sera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poëte français. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siége de Schweidnitz; vous vous êtes trompé, mon cher; je suis aussi mal-adroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Guibeauval,

qui ne se mouche pas du pied, et dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant et sa garnison sont à l'agonie; on leur donnera incessamment le viatique. Nous sommes à la palissade, et une mine qui jouera dans quatre jours ouvrira la contrescarpe et fera brèche à l'enveloppe; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre; c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment: je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que Mr de Beausobre pense à perpétuer son illustre maison, selon le commandement de Dieu à nos premiers pères: *Soyez féconds et multipliez.* J'attends patiemment la paix et la confidence qu'il me veut faire de sa passion et de ses projets, résigné à tout ce que le hasard ordonnera de lui et de nous tant que nous sommes. Cette paix, mon cher Marquis, me paroît devoir arriver assurément. Comment! C'est une énigme plus obscure que celle que le sphinx proposa aux Thébains. La politique présente de l'Europe est un labyrinthe où l'on s'égare;

j'y fais quelques pas, puis je me décourage et je me recommande au saint hasard, patron des fous et des étourdis. S'il est sûr que les Anglois aient pris la Havane, ils feront leur paix séparée avec l'Espagne et la France. Voilà où cela aboutira, et pour nous, nous guerroyerons avec cette Reine obstinée, jusqu'à ce que sa bourse se trouve à sec, et alors elle sera la princesse la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands princes sont faits, dévorés d'ambition en faisant les hypocrites et les pacifiques. Cependant la Reine s'est découverte durant le cours de cette guerre, et je ne crois pas qu'on l'en croie sur sa parole, si elle s'avise de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beausobre plus sensé; il veut repeupler le monde que cette guerre a presque détruit, et je trouve très-sage à tout homme de lettres de penser à la multiplication; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les postillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paroît

presque sûr dès aujourd'hui. Ensuite de nouveaux embarras se présenteront ; mais n'y pensons pas à présent, et levons les difficultés à mesure qu'elles se montrent, sans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela est philosophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais ; mais assurément tout autre que moi, qui se seroit trouvé ces sept campagnes le jouet du hasard et l'opprobre des puissances prépondérantes, seroit devenu un Marc-Aurèle. C'est le philosophe par force ; mais enfin il est toujours bon de l'être de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille, et attendez paisiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne sais quoi qui se moque des projets des hommes et arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

A Peterswalde, le 6 Septembre 1762.

Je vous dois sans doute bien des excuses, mon cher Marquis, de vous voir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siège au 12 de

ce mois. Nous y sommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres du chemin couvert, et comme voilà le plus grand obstacle levé, je me flatte que le reste ira plus vîte. Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je suis venu ici moi-même pour presser autant qu'il est possible nos travaux et hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Gribeauval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur et de mineur; il faut bien que nous réussissions à la fin. Nous faisons à présent une mine pour faire sauter l'enveloppe; j'en attends l'effet; après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, et ce sera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci applani, il en reste encore

bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, et demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre mal-adresse et notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage et en deviendra plus grasse, et ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

A Roegendorf, ce 26 Septembre 1762.

Je voudrois pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux palissades. Hier l'ennemi fit sauter une mine qui nous a détruit un logement; toute

cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Gribeauval se défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garnison au commencement du siège a été de 11,000 hommes. Zastrow n'en avoit que 3,000. Cela ne le disculpe pas tout-à-fait; cependant il est certain que trois sont presque le quart de onze, et que ces gens-ci sont bien mieux en état de se défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Russie; c'est que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il se peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci et comme vous le jugerez convenable; je souhaite de tout mon coeur qu'elles rétablissent votre santé. Pour moi je suis si fait aux revers et aux contretemps, et je deviens si indifférent sur tous les événemens de ce monde, que les choses qui m'auroient fait autrefois les plus profondes impressions, glissent à présent légèrement sur mon esprit. Je puis vous l'assurer, mon chez Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philosophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, et

mon âme se détache insensiblement de la figure du monde qui passe et que j'abandonnerai bientôt. La situation de l'hiver passé, la révolution de Russie, la perfidie des Anglois, que de sujets de devenir raisonnable si l'on y réfléchit! et qui voudroit toute sa vie s'encanailler dans ce pire des mondes possibles? Je ne vous cite que quelques causes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la sensibilité de mon âme est épuisée, et qu'il s'est formé un calus d'indifférence et d'insensibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Apollon contre nous, mais un Gribeauval, 8,000 hommes encore, et des mineurs qui exercent bien notre patience; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz; mais il nous manque un Achille, dont je ferois plus de cas que de St. Népomucène, St. Denys ou St. Nicolas, si je l'avois. Nous poussons néanmoins nos ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du siège il y ait eu six jours de perdus, et dans quel siège n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre

temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraison comme les croisés devant Jérusalem et devant Damiette; mais Schweidnitz se prendra, je n'en suis pas embarrassé; cela fait, il reste encore une dure besogne, où je vois un brouillard impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets et les contingens futurs. Ste Hedwige ne m'éclaire point; quoique ma céleste parente, j'en tire peu de secours. Aussi j'abandonne l'avenir à la destinée, et je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je pense. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du soulagement à décharger son coeur; ayez quelque égard à la situation où je suis. Adieu, mon cher Marquis, je n'en tirai pas davantage pour cette fois, et je finis en vous assurant de toute mon amitié.

A Boegendorff, le 27 Septembre 1762.

Votre lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhensions que j'avois pour votre santé. Vous étiez malade la veille de mon

départ; mais on m'avoit assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air et l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'assertion de Boerhaave, que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne sais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paroîtroit qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, et que l'Impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 Mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, et selon une supputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher Marquis; c'est la paix; il est juste que les bons citoyens et le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je re-

tourne dans une ville où je ne connois que les murailles, où je ne retrouve personne de mes connoissances, où un ouvrage immense m'attend, et où je laisserai dans peu mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé, ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la scélératesse des hommes. Je suis ici dans une maison de campagne où je passe ma vie en retraite et avec mes occupations ordinaires; il n'y a que le cher Marquis qui y manque; mais j'espère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce sacrifice à votre santé. Vos chevaux vous attendent à Potsdam; ils y sont déjà, et moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

A Dahlen, le 15 Février 1763.

Enfin voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enseignes des postillons et tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu soit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée.

Vous me demandez ce que je fais ici ? J'entends haranguer Cicéron tous les jours; j'ai depuis long-temps achevé les Verrines; j'en suis à son discours *pro Murena*; outre cela j'ai achevé Le Batteux. Ainsi vous voyez que je ne fais pas le paresseux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas, la rivière est déja navigable, et vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je resterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Silésie m'occupera 15 ou 17 jours; de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'Avril; car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux se moqueroient de moi, et me diroient *poisson d'Avril*. Si la paix fait plaisir aux Berlinois, il n'en est pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées sont-elles évacuées, qu'aussi-tôt l'exécution saxonne y arrive; *payez*; *payez*; *il faut de l'argent du roi de Pologne*. Le peuple sent l'inhumanité de ces procédés; il est dans la misère; et au lieu de le soulager on précipite sa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel

turel. Pour moi je regarde toutes ces exécutions en spectateur indifférent; mais en qualité de cosmopolite je ne saurois les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée est achevé. Les François ont signé leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons suivis de près, et qu'on ne pouvoit guère conclure un aussi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majesté Polonoise n'est pas encore guérie. Sa santé est chancelante. Son retour est envisagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre et de la famine; mais que vous importe et à moi cette Saxe, son roi, son ministre et tout ce tripot? J'aspire à me tranquilliser l'esprit et à me débarrasser un peu des affaires, pour me donner du bon temps et réfléchir dans le silence des passions sur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, et m'éloigner de toute représentation, qui à vous dire vrai me devient de jour en jour plus insupportable. A propos, d'Alembert a refusé toutes les offres de la Russie. J'applaudis

fort à cette marque évidente de son désintéressement et je crois qu'il a pris un parti sage, de ne point s'exposer à la fortune vagabonde; mais *basta*: cette corde est trop délicate pour la toucher.

Bon soir, mon cher Marquis; il est tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, et j'espère recevoir durant mon séjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher Marquis, vivez content, soignez votre santé et ne m'oubliez pas.

A Dahlen, le 1 Mars 1763.

Lettres sans date.

Oui, mon cher Marquis, j'ai fait des fautes et le pis est que j'en ferai encore. N'est pas sage qui a envie de l'être. Nous restons toute notre vie tels à-peu-près que nous sommes nés. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans les circonstances présentes, c'est que toutes les fautes deviennent capitales; cette seule idée me fait frémir. Représentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma résistance, leurs efforts perni-

cieux et redoublés, et l'acharnement avec lequel ils voudroient m'accabler; voyez le destin de l'État ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles espérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée que le vent chasse et dissipe en un moment.

Pour me distraire de ces images tristes et lugubres, qui rendroient à la fin mélancolique et hypocondre jusqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure; elle me fait illusion sur ma situation présente et me procure ce que les médecins appellent *de lucides intervalles;* mais aussitôt que le charme est dissipé, je retombe dans mes sombres rêveries, et mon mal, qui avoit été suspendu, reprend plus de force et d'empire. A propos, votre Iroquois est en pleine fonction; il peut même dès aujourd'hui, sans passer pour homicide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des complimens sur mes vers, qu'assurément ils ne méritent pas. Mon esprit n'est pas assez tranquille, et je n'ai pas assez de temps pour les corriger; ce sont des esquisses, ou plutôt des avortons, qu'un démon poétique

me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, et qui vous paroissent moins mauvais quand vous les rapprochez de la situation affreuse où je me trouve. Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, et n'oubliez pas un pauvre philosophe, qui peut-être pour expier son incrédulité est condamné à trouver son purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher Marquis. Je vous souhaite paix, santé et contentement, en vous embrassant de tout mon coeur.

Je me suis fait traîner ici, mon cher Marquis. Demain je joindrai mon armée, et je me flatte que Daun et ses Autrichiens ne s'appercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'espère que la Saxe sera entièrement nettoyée d'ennemis et que tout sera tranquille. Si vous vous portez bien alors et que vous puissiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaisir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, et où j'aurai soin de votre logement. J'ai tant à faire à présent qu'il m'est

impossible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne soit finie, et nous l'enfermerons dans telle petite maison qu'il vous plaira. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

Tout ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi; j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, et Daun gagne alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon assiège Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, et je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne

voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi; ce qui produit en vous une sécurité que vous n'auriez pas, si l'évidence de la vérité vous frappoit. Soyez très-sûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous sommes perdus; si cela traîne jusqu'au mois de Septembre, ce sera beaucoup. Tout l'art et toute l'habileté d'un général se trouvent court dans la situation où je suis; il faudroit des événemens surnaturels, et vous savez que de ceux-là il ne s'en fait plus: enfin je me trouve dans la plus affreuse situation où un souverain puisse être; je me vois dépérir insensiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de sa maladie, et qui voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever successivement ses membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au coeur. Votre porcelaine est partie, et doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, si cela vous fait plaisir, et ne vous flattez pas trop par des espérances incertaines qui pourroient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu mon cher. Je vous embrasse.

Vous voyez, mon cher Marquis, que les mystères de madame Taliazuchi étoient des misères, comme je l'avois prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêtât ce manan, si grand corrupteur; pour savoir mes secrets, il faut me corrompre moi-même, et cela n'est pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puisées dans des sources bourbeuses, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je suis ici au même point où j'étois il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu; il prépare tout pour sa marche; cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Russes. Mais ceci fini, il me reste encore une bonne tâche à remplir. Je suis malade; cela ne m'arrêtera pas et je serai fidèle à mes devoirs tant qu'il me restera des forces.

Je travaille encore sur Charles XII. Mon ouvrage n'est qu'un enchaînement de réflexions; cela veut être fait avec soin, à tête reposée; ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en est venue, parce que je me trouve précisément sur le lieu que Schulenbourg a rendu

fameux par sa retraite. Sans cesse occupé d'idées militaires, mon esprit, que je veux dissiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrois le fixer à présent sur d'autres sujets. La guerre finie, je solliciterai une place aux invalides; c'est où j'en suis réduit. Si vous me revoyez jamais, vous me trouverez bien vieilli: mes cheveux grisonnent, les dents me tombent, et sans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos ressorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous savez ce que l'on conte de Blaise Pascal. Vous m'avez dit vous-même que la composition vous avoit tellement épuisé en Hollande qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle votre devancier a éprouvé la même chose. Moi, indigne de vous délier les sabots, quoique je n'en sois pas là encore, je sens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, et je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je suis chargé.

Il reste encore un grand mois pour achever cette campagne, et il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi en attendant les révolutions romaines et de Suède de Vertote

N'oubliez pas vos amis en purgatoire, et soyez persuadé de mon amitié et de mon estime. Adieu, Marquis.

Il y a, mon cher Marquis, une grande différence entre la dialectique et l'art conjectural. Les raisonnemens des géomètres sont rigoureux et exacts, parce qu'ils portent sur des objets possibles ou palpables de la nature : mais lorsqu'il faut deviner des combinaisons, la moindre ignorance de faits incertains et obscurs interrompt la chaîne, on se trompe à tout moment; ce n'est point faute de justesse d'esprit, mais faute de notions conformes à la vérité, et parce que l'esprit des hommes change et qu'il est impossible de deviner tous les caprices qui leur passent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher Marquis, vous vous êtes trompé sur le jugement que vous portez des François; ils ne feront la paix que lorsque leur subversion sera parvenue à son comble. Vous vous trompez de même sur le sujet d'une autre nation, parce

que vous n'êtes pas devin, et que par conséquent il vous est impossible de vous représenter les choses dans la vérité. Vous vous trompez encore sur le sujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre esprit n'en est point coupable ; mais votre raisonnement (conséquent d'ailleurs) s'appuie sur de faux principes. Oui, j'ai dit qu'avec cinquante mille hommes un général qui entendoit son métier pourroit tenir tête à quatre vingt mille ; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on pût se soutenir contre six vingt mille ; car pourvu que le général qui commande cette grande armée ne soit pas un automate, il viendra à bout de son ennemi par ses détachemens, et dans peu il l'écrasera. Pour moi, mon cher Marquis, que ma malheureuse étoile a condamné à philosopher sur les futurs contingens et sur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raisonner, et à me procurer sur ce point toutes les connoissances possibles ; tout l'édifice que j'élève sans cette précaution périt par sa base et tombe comme une maison de carte. Je suis bien aise que vous philosophe

vous vous soyez convaincu par votre petite expérience de la difficulté qu'il y a de guider sa marche dans ces ténèbres, lorsqu'on manque de fanal & même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques et les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fausse nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, et il se trouve des cas où son ignorance est invincible. Les politiques en sont logés là tout de même. La fantaisie d'un souverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée détraque tout leur système, et malgré toute leur prévoyance ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer son empire. Passez-moi ces réflexions; elles peuvent me servir d'apologie, et vous convaincre au moins que je ne suis pas la cause directe de toutes les sottises qu'il m'est arrivé de faire. Si je vous faisois le fidele tableau de ma situation, vous trouveriez du premier coup d'oeil les sujets des grands embarras où je suis, et vous seriez obligé d'avouer que la prudence humaine se trouve trop courte pour s'en démêler.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux Poésies diverses, et il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher Marquis, sur vos beaux meubles. On travaille à votre service à force, et je me flatte que vous en serez très-content; j'espère qu'il sera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout aussitôt, si je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher Marquis. Philosophez tranquillement à Berlin, et rendez graces à votre étoile, qui ne vous oblige pas de philosopher sur les futurs contingens et sur les caprices des hommes.

Je suis votre fidèle ami. *Vale.*

Vous en userez, mon cher Marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je suis si étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck, que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes mesures et me pénètre jusqu'au vif. L'in-

fortune qui persécute ma vieillesse, m'a suivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adressé à la fortune, a été fait trop vîte; il ne faut chanter victoire qu'après avoir vaincu. Je suis si excédé des revers et des désastres qui m'arrivent, que je souhaite mille fois la mort, et que de jour en jour je me lasse davantage d'habiter un corps usé, et condamné à souffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit confondus ensemble déchirent mon ame. Voyons donc la fin de cette exécrable campagne, et alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, et nous arrangerons le reste. Ayez pitié de mon état et n'en faites point de bruit; car les mauvaises nouvelles se répandent assez d'elles-mêmes. Adieu, cher Marquis. *Quando avrà fine il mio tormento?*

Nos affaires, mon cher Marquis, commençoient à prendre un train assez honnête, quand

tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reste. La paix que j'ai faite avec la Russie subsistera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Russie, et me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens d'Autrichiens; il faut voir si cela pourra nous mener à quelque chose de solide; j'en doute, et me voilà de nouveau dans une situation gênante, difficile et délicate. Je suis la toupie de la fortune, elle se moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes et quatorze canons; cela ne décide de rien, et tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choses vont de travers à Berlin et autre part. Mais que voulez-vous que je vous dise? Le destin qui mène tout est plus fort que moi, je suis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le coeur, mon embarras est des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une sotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en suis si las, que si une fois je pouvois trouver

la fin de cette malheureuse guerre, je crois que je renoncerois au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

Votre lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement; je dois accoucher de Schweidnitz; je suis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ses subdélégués pour faire échouer notre entreprise. Cela m'oblige à une attention perpétuelle sur les mouvemens de l'ennemi, et sur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'est guère poétique. Ce vers que vous reprenez sera corrigé sans faute; c'est un rien; mais je demande du délai jusqu'à la fin de notre siège, qui d'ailleurs va bien jusqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité et je donne tant de part au hasard et aux troupes dans la réussite de mes entreprises, que je n'ai point la manie des postillons; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura sans faute. Les gazetiers

vous ont menti selon leur noble coutume. Cette nouvelle a été mise par la cour de Varsovie dans les papiers publics, pour tranquilliser la nation sur la marche du Kan, qui frise leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'orient. Je suis si las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à présent toute mon attention à l'opération que j'ai entreprise; il y a, je vous assure, de quoi donner de l'occupation à un jeune homme; mais quelle vie pour uu pauvre vieillard, usé et dassé comme moi, dont la mémoire diminue et qui voit dépérir ses sens et la force de son esprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la conversation, un bon fauteuil et du feu, voilà tout ce qui me reste, et peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux et tranquille et ne m'oubliez pas.

Mes

Mes troupes, mon cher Marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur 25,000. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, et c'est bien la façon d'apprivoiser un Luculle que de lui faire faire abstinence. J'ai reçu votre première lettre; je n'y ai point répondu, parce que j'étois par monts et par vaux. J'ai laissé l'abbé en Saxe, ne voulant pas souiller ses mains pures, de sang catholique. La tête a tourné aux François, il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient sur mon compte. On diroit que le salut de la France tient de la maison d'Autriche, et les larmes d'une Dauphine ont été plus éloquentes que mon manifeste contre les Autrichiens et les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les suites du tremblement de terre qui a renversé toutes les cervelles politiques de l'Europe, et je vous souhaite tranquillité, santé et contentement. Adieu.

Je vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan est en marche pour Jassy à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un secours de vingt six mille hommes; les Turcs sont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été assez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Russes et pour armer ces deux puissances contre la maison d'Autriche. L'ouvrage n'étoit pas facile, et il a fallu concilier comme on a pu des intérêts si différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, et si la providence y consent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait et m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, et soyez sûr que dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'est un grand événement et qui doit laisser à la postérité au moins pour un demi-siècle des vestiges de cette guerre obstinée et

cruelle. Réjouissez-vous, mon cher; désormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet et Août seront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix, et à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'est pas en état de mander souvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaisir, persuadé comme je le suis de la part que vous prenez à ce qui me regarde et à la prospérité du pays que je gouverne. Je vous embrasse, et je me flatte sérieusement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

Je voudrois pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à présent il n'y a rien, sinon que la Suède va incessamment faire sa paix, comme je compte de recevoir le 20 la conclusion de celle que nous avons faite avec la Russie; ce

sera aussi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec Mr d'Androsel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernoit Mithridate, qui me font le plus grand plaisir; la différence qu'il y a, c'est que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne sauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devois certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédestiné sur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté soit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient et voilà tout; le compte fait, ce sera moi qui y gagnerai. Daun et presque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la besogne, et sans une bonne diversion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu et soyez persuadé de mon estime.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, sans date, de sorte que je pourrois supposer qu'elle est des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait présumer que vous êtes en Provence, c'est que depuis votre départ toutes les gazettes sont pleines d'un monstre qui fait des ravages affreux dans la Provence; ce ne peut être que vous, car en qualité de Prussien, vous devez passer pour un monstre en France, au moins à Versailles, et quand même cela ne seroit pas, peut-être vous-a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon et votre mouchoir devant le nez, et j'avoue que c'est là une figure assez monstrueuse pour qui n'y est pas accoutumé. Les gazettes disent que vous dévorez des enfans et des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume? Cela ne vous est jamais arrivé depuis que je vous ai connu, mais on change de moeurs en voyageant; au défaut de cela, de janséniste que vous étiez, vous vous êtes fait jésuite, parce que votre frère d'Éguilles l'est et qu'il vous a donné je ne sais quelle métairie pour

vous corrompre : vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe, *dis-moi que tu hantes, je dirai qui tu ès.* Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'est pour courir les bois et donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris; mais que dira mon frère le très-chrétien roi de France, s'il apprend que mon Chambellan, ce monstre, vient pour dévorer les enfans du parc de Versailles, du bois de Senar et de la forêt de Fontainebleau? On a envoyé contre vous un escadron de dragons en Provence; à Paris on fera marcher les gardes françoises, et quelque adresse (à ce qu'on dit) que vous ayez à sauter de branche en branche, les coups du fusil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité et qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poissons et de viande comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commissions si secrètes, que je les ignore; en vous sachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs mensonges et

les accréditeront dans le public ; tout le corps diplomatique sera ému en apprenant votre arrivée; les espions de trotter et les fausses conjectures de s'étendre; ce seront là les fruits de votre voyage ; et puis qu'y ferez-vous ? vous avez une rente sur l'hôtel de ville qu'on vous paie régulièrement. Vous voulez parler à vos amis ? Vous pouvez faire la même chose en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles sur Wésel ; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage : la viande est à bon marché, vous pourrez en avoir partout, et si votre imagination s'est échauffée au soleil ardent de Provence au point de vous faire jouer le monstre, que le soleil flegmatique de la Westphalie rafraîchisse votre tête au point de vous rendre à votre retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de Septembre ; encore aurez-vous fait une prodigieuse diligence; car autant que je m'en souviens, les trois rois ne faisoient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en userez en tout ceci selon votre prudence ordinaire, et je re-

commande cela ainsi que tout ce qui vous regarde en la sainte garde du père éternel.

Je ne suis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté et je suis à présent tout comme un autre. Votre imagination vous représente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive et moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers et malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'est pas finie; on me nourrit de belles espérances et il me faut des effets; cependant vers le 10 je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyse et les prophètes. Tout va bien en Russie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles positives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci est pour moi une école de patience où ma vivacité s'est éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'est usée avant le lumignon, tout au plus serois-je bon à faire un chartreux.

Voyez après cela à quelle sauce vous me mettrez, si la paix se fait jamais ; à broyer les couleurs pour la Marquise ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquillisez-vous, mon cher ; que ma santé ne vous inquiète plus et mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, surtout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

Voilà ce qui s'appelle une lettre ; il y a de quoi y répondre et je rends grâces à votre rhumatisme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les espérances de la paix sont évanouies ; vous voyez que nos ennemis font les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras ; j'en ai à-peu-près la moitié, de sorte qu'il est aisé de comprendre qu'il faut nécessairement que je périsse du côté ou je serai le plus foible et où je ne pourrai rien opposer au nombre qui m'accable. Il ne me reste donc qu'une ressource qui n'est pas certaine ; si celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce

que les événemens m'annoncent et à ce que le raisonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédiens et que je n'en saurois venir à bout. Les François sont ensorcelés, je crois, et il n'y a rien à faire avec eux; je ne leur présage rien de bon de leur conduite, qui est foible, pitoyable et indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes angloises vont entrer incessamment en mer; la Martinique, Mont-Réal et peut-être Pondicheri seront les objets de leurs conquêtes, et les François apprendront combien de mal leur font des * * qui gouvernent. Je vous envoie une petite lettre de la Pompadour, que je fis l'année passée, et qui l'a mise au désespoir.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche et je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon existence, ni celle de l'État n'ont été en si grand hasard que dans les conjonctures présentes, et vous connoissez trop ma façon de penser pour vous flatter que je voudrois survivre à ma nation et souffrir tous les opprobres et toutes les indignités auxquel-

les je serois exposé de la part de mes ennemis. J'ai vu la liste des tableaux, dont je me suis amusé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudroit un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus italien; mais où m'égarent mes pensées? Je ne sais quel malheur m'attend peut-être dans peu, et je disserte de tableaux et de galeries. En vérité, Marquis, le temps qui court, dégoûte des plus jolis hochets, et les choses sont si hasardées, qu'il n'y a presque pas moyen d'y penser, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans lesquelles nous cheminons. Ne craignez rien pour votre service; il s'y trouve une devise prise d'Aristote; *le doute est le premier pas vers la sagesse.* Je me flatte que vous ne la désapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, et on vous l'enverra tout de suite.

Adieu, mon cher Marquis, faites dire quand il en sera temps des messes pour mon ame; réellement je crois être les yeux ouverts en purgatoire. Je vous embrasse.

Votre lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'est une récidive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, et dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que madame Raimon accouchant à Versailles auroit fait chasser la Pompadour, parce que le roi de France est un homme d'habitude, et qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là, qui depuis sept ou huit ans gouverne son royaume à sa satisfaction : et quand même cette malheureuse seroit chassée, ne pensez pas que j'y gagnasse grand'chose. Il s'est formé dans ce pays-là une faction saxonne qui me seroit également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès à des polissons qui ont applaudi à ce vers de Tancrède! En vérité tout cela est bien misérable, de même que ce contraste du conseil et du parlement pour et contre les jésuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête est si foible, que je ne puis vous en dire davantage, sinon que l'empereur

de Russie est un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

Je vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à présent exactement saisi la situation où sont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, et vous voyez que votre ministre de Danemarck n'est qu'un sot. Nous avons actuellement ici un Russe, le même qui comme courrier a passé par Berlin; je suis très-content de lui, et à moins que tous les principes du raisonnement humain ne soient des absurdités, il faut que nous fassions la paix avec les Russes et les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui est relatif à d'autres espérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous seroit bien dû, car depuis six ans dans quelle amertume et dans quelle douleur n'avons-nous pas passé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela est nécessaire

et bon. Je suis bien aise de vous avoir guéri ; ce sera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique ; je souhaite que cette lettre-ci vous serve de nouveau confortatif et quelle achève de vous tranquilliser.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me suis avisé de faire ; elle sera bientôt suivie d'une autre. Je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour faire des ouvrages sérieux ; je m'amuse aux fables. Ah ! mon cher Marquis, quand serai-je hors de cette maudite galère ? Je vous avoue que pilote politique et général héros de romans sont les plus fichus métiers qu'on puisse faire en ce bas monde. Épicure avoit raison, son sage ne devoit jamais se mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux si nous choisissions notre place dans le monde ; mais le destin fait tout, il nous jette dans un emploi et puis il faut s'y tenir. Écrivez-moi si l'on est bien aise à Berlin, et soyez persuadé que je vous aime toujours. Adieu.

On m'a envoyé mes sottises imprimées telles qu'on les a débitées en France; j'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, et les envoie avec un volume corrigé à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beausobre qu'il ait soin que l'édition soit correcte, sans quoi ce sera sans fin à recommencer. Comptez que c'est par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le roi d'Angleterre et la Russie, c'est pourquoi il est très-nécessaire que cette édition paroisse et fasse tomber les autres. Je suis malheureux et vieux; voilà, mon cher Marquis, pourquoi l'on me persécute, et Dieu sait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de ressembler à la malheureuse Cassandre par mes prophéties; mais comment augurer bien de la situation désespérée où nous sommes et qui ne fait qu'empirer? Je suis si fort de mauvaise humeur aujourd'hui, que je ne saurois vous en dire davantage. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. J'espère de faire partir demain le livre en question, et il faut que Néaulme se presse.

Vos appréhensions, mon cher Marquis, sont mal fondées ; nous n'avons rien à craindre de la Russie ; toutes les troupes s'en vont en Moscovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée ; j'ai même averti l'Empereur de prendre ses mesures ; mais sa sécurité a été trop grande ; il se fâchoit quand on lui parloit de précautions, et j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponse aux avis que je lui avois donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé ; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'est exécutée tout de suite. Ce prince, possédant toutes les qualités du coeur qu'on peut désirer, n'avoit pas autant de prudence, et il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une besogne également difficile et hasardeuse à entreprendre ; mais ni plus ni moins

moins il faut en passer par là. Demandez pour nous l'assistance de la fortune ; tout se fait avec son secours et rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines et de la méchanceté des hommes ; je ne vous ai dit autre chose ; c'est ce qui me dégoûte du monde et qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre, pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'instabilité des projets des hommes : la révolution de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin ; mais comptez que durant ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu autre chose que des espérances renversées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux et des caprices du hasard a pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il est permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop d'illusion à une jeunesse sans expérience, et aux préjugés que le grand monde nourrit et perpétue. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

Cette année, mon cher Marquis, a été terrible pour moi. Je tente et j'entreprends l'impossible pour sauver l'État; mais en vérité j'ai besoin plus que jamais du secours des causes secondes pour réussir. L'affaire du 5 Nov. a été très-heureuse; nous avons 8 généraux françois, 160 officiers, passé 6,000 hommes de prisonniers. Nous avons perdu un colonel, 2 autres officiers et 67 soldats; il y a 223 blessés. C'est à quoi je ne devois pas aspirer; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé; il a fait l'espion et j'en ai beaucoup de preuves évidentes: cela est bien infame et bien ingrat. J'ai fait prodigieusement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier d'hiver; si je péris, je vous les lègue et j'ai ordonné de vous les remettre. A présent nos bons Berlinois n'auront plus rien à craindre de la visite ni des Autrichiens ni des Suédois, et en gagnant une bataille je n'y profite que de pouvoir m'opposer avec sureté à d'autres ennemis. Ces temps affreux et cette guerre feront surement époque dans l'histoire.

Vos François ont commis des cruautés dignes des pandours; ce sont d'indignes pillards. En vérité l'acharnement qu'ils me marquent est bien honteux; leurs procédés ne tendent qu'à se faire un ennemi irréconciliable d'un ami qui leur a été attaché seize ans. Adieu, mon cher Marquis, je vous crois au lit; n'y pourrissez pas, et souvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous reposer, et jusqu'à présent je ne sais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le sort de Mithridate, il ne me manque que deux fils et une Monime. Adieu, mon aimable paresseux.

1757.

Vous voyagez, mon cher Marquis, avec poids et mesure; au lieu que je cours le pays et me transporte çà et là comme notre Dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maison de Sans-Souci et que vous en êtes revenu; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courses; elles ont

une double fin, le militaire et la finance, deux choses qui ne vous intéressent guère. J'ai recueilli chemin faisant des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur sur nos frontières, et je m'apperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la messe: on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la messe se dit, des instrumens harmonieux l'accompagnent, l'exemple de la multitude inspire une espèce de respect sombre et ténébreux: un quidam vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice et y trouve une pâte faite de pain azyme et rit de la superstition du vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture et quatre à cheval; cela m'a un peu fatigué et je finirai par l'apophthegme du roi Dagobert qui aimoit beaucoup ses chiens; quand il falloit les quitter, il ne manquoit jamais de leur dire: *il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.* Adieu, mon cher Marquis, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Souvenez-vous, mon cher Marquis, que l'homme est plus sensible que raisonnable. J'ai lu et relu le troisième chant de Lucrèce; mais je n'y ai trouvé que la nécessité du mal et l'inutilité du remède. La ressource de ma douleur est dans le travail journalier que je suis obligé de faire et dans les continuelles dissipations que me fournissent le nombre de mes ennemis. Si j'avois été tué à Kolin, je serois à présent dans un port où je ne craindrois plus les orages. Il faut que je navigue encore sur cette mer orageuse, jusqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher. Je vous souhaite la santé et toutes les espèces de bonheur qui me manquent.

Je vous vois avec plaisir à la campagne, mon cher Marquis; si vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre santé et vous y serez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de

ce que vous n'oubliez pas la version de Plutarque dont je vous avois prié de vous charger ; c'est un service important que vous rendez à la république des lettres et à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le ciel que la paix précède la fin de votre traduction ! Je crains bien qu'il n'en soit autrement. Je suis aussi incrédule sur les sentimens pacifiques de certaines puissances que vous l'êtes sur la sainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de sang répandus, et que la fortune à laquelle toutes les puissances remettent leur sort, en décidera souverainement. Chantez-lui quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, et tâchez, s'il se peut, de nous la rendre favorable ; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite statue que les empereurs romains conservoient précieusement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

Vous me croyez, mon cher Marquis, l'esprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je suis ici accablé d'affaires, et la fin de ma campagne n'est pas une chose aussi facile à amener que vous l'imaginez. Ce seront mes succès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je suis heureux, Berlin ne paiera pas le sol; si la fortune m'est contraire comme par le passé, nous aviserons au parti qu'il faudra prendre pour soulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis et aux calamités de la patrie, ne pensez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui sont réelles et accablantes. La fin de mes jours est empoisonnée et mon couchant aussi funeste que l'a été mon aurore. Ni les succès des Anglois, ni les avantages du prince Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuses situations où j'ai été cette année; ce seroit à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puisse faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que

si je résiste d'un côté, je succomberai de l'autre; je n'ai ni secours, ni diversion, ni paix, ni rien au monde à espérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme sage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre son étoile, et qu'il est pour des hommes courageux des moyens de sortir de peine plus courts et plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à-peu-près comme il est venu; je ne puis rien décider qu'entre-ci et quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre; c'est le terme que je me suis prescrit et dont dépendra, comme vous voyez, une partie du destin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas et soyez tranquille spectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, et à la brutale rage de nos ennemis, d'ordonner de nous.

Vanité des vanités, vanité de la politique, ces paroles du sage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-

bien aux beaux raisonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipsic. Tant il est vrai que ce qui paroît le plus vraisemblable est souvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je suis ici. Je vous assure que je ne suis pas les bras croisés et que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année sur la paix; malgré les raisonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en sera rien. Si la fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danser sur la corde et faire le saut périlleux, s'il plaît à leurs majestés apostoliques, très-chrétiennes et très-moscovites de dire, saute Marquis?

Vous raisonnez très-bien sur le sujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le coeur dur! On dit, vous avez des amis: oui, de beaux amis qui les bras croisés vous disent: en vérité je vous souhaite beaucoup de bonheur, . . . mais je me noie, tendez-moi donc une corde; . . . non vous ne vous noyerez pas;

. . . si fait, je vais être submergé à l'instant. ... Oh ! nous espérons le contraire; mais si cela arrivoit, soyez persuadé que nous vous ferons une belle épitaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde est fait et les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre Empire, et plus que lui la fortune, soient nos alliés; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur et la persévérance, avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée dont Mr Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour; ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat singulier d'ambition et de philosophie.

Je suis si occupé du présent, et de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci; je ne sais si je le reverrai de ma vie; mais vous, mon cher Marquis, vous, dis-je, et la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile et ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puissent vous

intéresser, je vous dirai que de ce côté-ci tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, et que si la fortune me rit peut-être entre-ci et ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'est; tout a été très-bien calculé, reste à savoir si l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. Pardon, mon cher Marquis et de la mauvaise écriture et de la négligence du style; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

Je suis charmé, mon cher Marquis, de vous savoir arrivé à bon port à Berlin. C'est un grand voyage pour vous et voilà votre campagne achevé. En vérité je suis aussi impatient que vous d'apprendre la reddition de Cassel, et je commence à craindre que malgré tous les avantages du prince Ferdinand, il ne fasse un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il est avancé. Les François sont muets comme des

carpes, ils ne disent rien aux Anglois. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, et probablement elle se fera avec les mêmes désagrémens et dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur et mélancolique quand j'y pense. Je me dis souvent qu'on ne peut résister au torrent des événemens qui nous entraîne, et à cette fatalité qui pousse les hommes comme les vents agitent les sables et les flots. Cette consolation n'est guère consolante, mais tout est dit. Je vous rends grâces de la description que vous me faites de Sans-Souci. Dieu sait si jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaisir. Je pense à ce lieu comme les Juifs à Jérusalem, ou comme Moyse à la terre sainte, où il voulut conduire le peuple d'Israël et où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher Marquis, du roi de Portugal? N*** a fait du mal partout et en fera, tant que les souverains ne seront pas comme César souverains pontifes chez eux. Ces gens abusent trop impunément du nom de la religion, qui devroit être le plus grand frein du crime; ils s'arment du couteau sacré qu'ils

prennent sur l'autel pour égorger les rois, et de la piété des foibles pour fonder ou étendre les voeux de leur cupidité et de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire est inconcevable ; il faut qu'il soit un imbécille et son Cardinal secrétaire un scélerat à rouer vif; mais que nous font ces gens à présent?

Je suis plus en peine de Cassel ou de mes détachemens que de tous les jésuites de l'univers. J'ai sans cesse devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté et un attachement inviolable à l'État; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite les yeux fermés dans une mer agitée de divers vents et sans savoir où j'aborderai. C'est là le vrai fond de ce qui me regarde et de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité; cependant jugez vous-même si la philosophie peut donner cette impassibilité parfaite à un homme né avec des passions vives?

Adieu, mon cher Marquis, écrivez-moi souvent. Faites mes complimens à la bonne Babet, et soyez persuadé de l'estime que je vous conserverai toute ma vie.

Grâces, Marquis, de votre missive. Je n'ai aujourd'hui rien de sinistre à vous apprendre, j'ai au contraire des sujets de consolation et des vues d'espérances à vous communiquer. Broglio vient de repasser le Mein, il n'a laissé que 2,000 hommes à Cassel; de sorte que cet acte de modération annonce de nouveau les dispositions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhensions fondées pour leurs possessions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des sentimens pacifiques, et il y a toute apparence que cette cruelle et funeste guerre tend à sa fin; cela relève un peu mes espérances et me donne au moins une gaieté passagère; c'est autant de gagné sur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, et alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de Thou; ce livre est très-bien écrit, et j'en suis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez bien rencontré; il est cependant trop sévère.

Quoi qu'on dise, si l'histoire de Voltaire n'est pas instructive, elle est au moins jolie; c'est une gentillesse, une miniature faite par un Corrège, et certes, personne de nous ne voudroit que cet ouvrage fût supprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Vogtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en repos, rien ne troublera votre sécurité de quelques semaines, et alors comme alors. Je vous embrasse. Adieu.

J'aimerois mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant pour ne vous point abuser, je vous apprécie les choses à leur juste valeur. Trop d'indices et trop d'anecdotes me persuadent que la reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens solennels qu'on avoit pris avec nous pour l'exécuter. Un trait aussi fort que celui-là, un manque de foi aussi évident marque bien que la reine de Hongrie,

résolu à tenter le hasard de cette campagne, juge qu'il est de son intérêt de me priver de mes troupes prisonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'est pas sur ce trait seul que je porte mon jugement; il en est bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce mystère d'iniquité. Laissez donc au peuple la flatteuse espérance d'une prompte paix, et sans vous y laisser entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à-peu-près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année passée, sans savoir si nous aurons le même bonheur. Un instant fatal peut renverser l'édifice que nous avons soutenu jusqu'ici tant bien que mal par des travaux immenses. Il en arrivera ce qu'il plaira au ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme se précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'est le moyen de devenir hypocondre; ne penser à rien, c'est se mettre par sa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint et tout le bien que l'on espère n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un et de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai,

il

il ne me reste qu'à faire la guerre à l'oeil, à agir du jour à la journée. En voilà assez pour la politique militaire.

Je passe à présent au sujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des situations attendrissantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partisan de ses vers croisés; je ne sais quel effet ils produisent à la déclamation; à la lecture ils me semblent prosaïques, et dans quelques endroits, du style d'opéra. Cette pièce n'est pas bonne en général. L'exposition est embrouillée, beaucoup de raisonnemens inutiles, des caractères mal développés et mal annoncés, peu de vers sententieux dignes d'être retenus, et dans plus d'un endroit un manque de vraisemblance qui choque et révolte le lecteur. Je crois que si Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute son histoire universelle en madrigaux ou en épigramme. Il y a, il est vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'est le radotage d'un grand homme; il faut être juste et rendre à son talent l'hommage qui lui est dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de son

histoire universelle. Je crois que l'auteur est janséniste ; il appuie beaucoup sur la religion, et sur des opinions indifférentes que Voltaire a soutenues. Ce morceau seroit passable d'ailleurs, si l'auteur n'y distilloit pas le fiel et l'amertume, et s'il avoit ménagé quelques expressions trop dures.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penser à me battre et à faire ma campagne, je vous fais l'analyse des nouveaux ouvrages qui paroissent. Cela me fait souvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII qui enfiloit des perles : *Sire, vous savez tous les métiers, hors le vôtre.* Passez-moi ce petit trait d'érudition et l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai toujours. Adieu.

La discorde vint auprès d'Amate et lui empoisonna le coeur; elle s'éveilla furieuse contre Enée.

Vous voyez bien qu'il ne suffit pas de se battre, et qu'il est plus difficile de réduire de

méchantes femmes que des hommes vaillans. Je désire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, et si nous faisons des efforts, il faut l'attribuer à la nécessité.

Vous pourrez vous amuser encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui se passe sur la montagne de l'Apallache et de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'esclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut subjuguer. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux me trouver dans le parterre que de représenter sur le théâtre; mais puisque le sort en est jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui retiré dans le temple du sage etc.

Je suis etc.

Voilà de ces coups que j'avois appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, Marquis, ce qui me dictoit ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages et

toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, et je vous prophétiserai à-peu-près quelle sera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipsic, Wittenberg, Torgau, Meissen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe et les montagnes en Silésie, et ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite; mais vous vous figurerez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon âme, les agitations de mon esprit et quelles sont mes pensées.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort et la destruction. Je vois que vous avez conservé une ame tranquille au milieu des Oursomanes et des Autrichiens, et que votre santé n'en a point souffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez est réellement de moi, hors quelques fautes de style qui s'y seront apparemment glissées en la transcrivant. Ainsi la fin de mes jours est empoisonnée, ainsi, cher Mar-

quis, la fortune se joue des foibles mortels ; mais las de ses faveurs et de ses caprices, je pense à me procurer une situation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquillisez-vous, et relisez le second chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a souffert à-peu-près ma patrie. Ecrivez-moi, vous en avez le loisir et ne m'oubliez pas.

Vos deux lettres, mon cher Marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée, cela est admirable. J'aurois seulement voulu que vous eussiez été instruit d'une anecdote à l'égard de la seconde, c'est que la France a fait déclarer à la république de Hollande, qu'elle avoit à la vérité intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne seroit point question du prétendant. Cette petite inadvertance peut se corriger facilement, et il n'y a qu'à dire que la France ne voulant pas nommer le Prétendant, de crainte de rendre son entreprise odieuse, ne pouvoit pourtant l'entreprendre qu'en sa fa-

veur. Vous vous moquez, mon cher, et de moi et de mon bref du pape ; le mettre en parallèle avec vos lettres, c'est comparer une épigramme de Rousseau à l'Énéide de Virgile ; je sais me rendre justice, et mon cerveau glacé du nord ne peut se comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'esprit plus vif que mes chers compatriotes : nous n'osons prétendre à l'esprit ; encore sommes-nous trop heureux si dans deux époques de notre vie l'on nous trouve du bon sens. Vous avez des ailes et je me traîne sur des béquilles. N'insultez point du haut de votre gloire à ma misère, et souffrez que je rampe sur vos pas dans une carrière que vous fournissez d'une course rapide.

Je ne trahirai point votre secret ; vous savez que le premier voeu qu'on exige des politiques est adressé au dieu du mystère. Pour moi malheureux, qui suis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres et jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon ratelier, et par conséquent votre sainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les lettres qu'ont

produites les pieux effets de son zèle pour le protestantisme.

J'ai une douzaine de points à observer à présent dans la position où je me trouve, qui me causent de telles distractions, qu'il m'est impossible de fournir des matériaux de persiflage. La campagne précoce que Daun a annoncée se réduira à *semper augustus*, sobriquet qu'on avoit donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher, vous savez que ma maison et ce que la fortune m'a laissé de biens est fort à votre service; j'exige pour loyer de la maison que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, et si le vieux jardin et le chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher Marquis, prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cause, surtout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu sans doute, puisqu'ils sont obligés de guerroyer toujours.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, dans les tourmens de la goutte, et je me suis ressouvenu que le philosophe Posidonius, lorsque Pompée passa par Athènes et lui fit demander s'il pouvoit l'entendre sans que cela l'incommodât, lui répondit: il ne sera pas dit qu'un aussi grand homme que Pompée veuille m'entendre et que la goutte m'en empêche, et il fit à Pompée un beau discours sur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois, ô douleur! quoi que tu fasses, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal. J'imite ce philosophe, et je vous réponds à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris ensemble. Vous voulez savoir mon mal, mon cher; perclus du bras gauche, des deux pieds, et du genou droit, ma main droite, le seul membre dont jusqu'à présent j'ai l'usage libre, me sert à vous écrire, et à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à * * * qui est à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre en combinant ces différens malheurs, infortunes, maladies, pertes

d'amis, incapacité d'agir lorsque cela seroit nécessaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre, les Russes vont à Posen, et de là à Thorn; le chemin est sûr par Berlin, Francfort, Crossen jusqu'ici; ainsi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher, ma grande foiblesse m'empêche de continuer.

Je vous avoue, mon cher Marquis, que je suis très-fâché de paroître devant le public en qualité de poëte; tous ces gens sont en mauvaise réputation; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'est qu'ils sont fous. Pour le dictionnaire des athées, il est du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de la Beaumelle pour collègue; ce misérable n'a jamais pensé, et il se trouve du nombre de ceux qui font honte à la philosophie par foiblesse, comme ces transfuges qui se sauvent des armées par lâcheté. Une des ruses dont les théologiens se servent avec le plus de succès est celle de confondre les

libertins et les philosophes. Ces premiers, qui se livrent plutôt aux saillies impétueuses de leur tempérament qu'à leur raison, se jettent souvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la superstition. C'est là que les théologiens triomphent, et les conséquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes qui n'en ont aucune, leur fournissent leurs meilleures armes. Mais après tout j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, et il me faut recourir à la plus fine industrie et aux plus excellens stratagèmes pour résister aux démons politiques qui me persécutent impitoyablement. Ces idées absorbent toutes les autres dans mon esprit, comme un violent mal rend insensible à un moindre. Enfin, mon cher Marquis, je ne suis bon à rien qu'à guerroyer, puisque tel est mon fâcheux destin.

Écrivez-moi toujours et soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

Il est vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux se succèdent

alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels et d'affreux, qu'il falloit bien que quelque autre chose vînt y apporter quelque adoucissement. Cependant reste à voir jusqu'où nous pourrons porter nos espérances. J'ai été si malheureux dans toute cette guerre et par la plume et par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occasions, de sorte que je n'en crois plus que mes oreilles et mes yeux uniquement. Je pourrois composer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueroient pas, et cela pour s'être laissé emporter par leur imagination et avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu et circonspect. O que l'expérience est une belle chose! Moi qui étois étourdi dans ma jeunesse comme un jeune cheval qui bondit sans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Nestor; mais aussi suis-je grison, rongé de chagrin, accablé d'infirmités et bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon est fausse, mon cher, de même que celle des 2,000 pri-

sonniers du général Seidlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de ville; nous en avons ici également. Quand on remonte à leur source, on les perd comme les origines des grandes maisons. C'est à présent le moment pour les forgeurs de contes et les fabricateurs de nouvelles: pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reste peut être croyable, et bien peu de particuliers sauront débrouiller la vérité travestie en passant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter; le moyen, mon cher, quand on est houspillé comme je le suis? Des oiseaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne sont pas plus agités et plus maltraités que je ne l'ai été jusqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher; dès que j'aurai quelque nouvelle adoucissante, consolante et restaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros; mais si le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puissé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

Il me semble, mon cher Marquis, que votre prophète frise le bel esprit; il faut que ce soit un grand génie, qui s'ouvre une carrière nouvelle :

Car, Marquis, jamais Isaïe
Ou Habacuc, ou Jérémie
Chez les Juifs vaincus et contrits
N'eurent je pense la manie
De passer pour des beaux esprits.

Le malheur rend craintif, et la peur superstitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec effronterie et assurance, trouvent des esprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions : *Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.* Je souhaiterois que nous puissions rire plus à notre aise de ces balivernes; mais l'envie de rire m'est passée : je suis frappé de trop de malheurs, et environné de trop d'embarras; avec cela il me reste trop peu d'espérances pour que je puisse m'égayer.

Je vous envoie une ode que j'ai faite pour mon neveu; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est

que cette ode n'est point remplie de mensonges et qu'elle n'est que trop modeste pour la personne qui en est le héros. J'ai eu une fluxion à la joue qui m'a fait souffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, et malgré cela je vis, et je vois cette lumière que je désire cent fois qui soit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme subisse son destin. Je souhaite que le vôtre soit heureux et que vous n'oubliez pas un ami qui est dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime et qui vous aimera toujours. Adieu.

Le vers de l'épître au maréchal Keith peut être corrigé ainsi; alors il n'y a qu'un mot de changé.

„ Allez, lâches humains, que les feux éternels " etc.

Voici la strophe que vous reprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah! Si ce sang couloit comme au temps de vos pères

Pour abaisser l'orgueil de ces rois sanguinaires,
De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis
De vos vastes États les plus riches provinces,
Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
De votre liberté, de vos droits, de vos princes;
Mais vos cruels armemens
Souillent vos bras parricides,
Guidés par les Euménides,
Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre service. A présent le démon de la guerre chasse celui de la poésie, et le nombre de mesures et d'arrangemens à prendre absorbe presque tout mon temps. Je vous rends grâces des soins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier; j'espère que la nouvelle adoucira tant soit peu les esprits; sinon je m'en console, et je ne m'en pendrai pas de désespoir. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

Non, Marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux sans prévention
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
A mieux corriger notre ouvrage,
Et pensons que c'est un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu ; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé et revu sur l'original.

J'espère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohême, et qu'enfin dans peu de jours nous pourrons finir la plus malheureuse et la plus rude campagne que j'aye faite de ma vie. Mon neveu avance avec un gros secours et l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent sa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai souffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuse situation a été accompagnée.

Je

Je suis si las de me plaindre de la fortune que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le dictionnaire encyclopédique, que je voudrois acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien sur ce que je deviendrai cet hiver, parce que foi d'honneur je n'en sais rien. Adieu, cher Marquis, je vous souhaite santé, paix et contentement.

Vous trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis si long-temps je vous promette des nouvelles et que je ne vous en donne jamais : ce n'est assurément pas ma faute, mais plutôt celle des événemens qui se font attendre, et des distances que les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire soit politique, soit guerre, sinon que le maréchal Daun a fait camper sa nombreuse armée et que je suis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe ; cela m'est très-agréable, et j'en serois plus ravi, si les coups

avoient été plus décisifs; il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages sur nos ennemis: je les demande au ciel; mais comme je n'ai point de St Siméon le stylite, ni de St Antoine, ni de St Jean Chrysostome, pas même de St Fiacre, je doute que le ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant et encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque chose de bon à vous mander, vous le saurez tout aussitôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuse avec les papes Nicolas et Adrien, avec l'empereur Louis et le roi Lothaire, avec Mesdames Teutberge et Valrade. Je suis sur le point de voir naître le grand schisme d'occident et je me sens porté à croire que tout l'univers à été imbécille depuis Constantin jusqu'à Luther, se disputant dans un jargon inintelligible sur des visions absurdes, et l'épiscopat établissant sa puissance temporelle à l'aide de la crédulité et de la sottise des princes es des nations: la suite de l'histoire de la religion considérée en ce sens présente un grand tableau aux yeux d'un philosophe et devient une le-

cture instructive pour quiconque pense et réfléchit sur l'esprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand service au bon sens en composant cette histoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paroît, mon cher Marquis ; si vous voulez ramasser toutes les contradictions et toutes les absurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois Grec comme Démosthène sur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi qui ne sais que le *Pater emon* ; aussi y parut-il bien à ce souper où se trouvera le duc de Nivernois, où vous soutintes la moitié de la conversation en grec, et où je voulois un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des savans propos que vous tintes vous deux.

Pour moi je n'ai point profité à cette malheureuse guerre comme vous ; j'y suis devenu philosophe pratique ; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai su, et je n'ai appris qu'à souffrir patiemment les maux que je ne pouvois éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert,

qui en vérité sont du poids de notre monnoie courante. Je vous prie de bien conserver votre santé et de vous ressouvenir de vos amis, qu'un esprit malin lutine par le monde selon son caprice. *Vale.*

J'ai, mon cher Marquis, une petite commission à vous donner. Vous savez que Gottskowsky a encore de beaux tableaux qu'il me destine. Je vous prie d'en examiner le prix et de savoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'est une curiosité qui me vient. Je ne sais encore ni ce que je deviendrai ni quel sera le sort de cette campagne, qui me paroît bien hasardée, et trop insensé que je suis je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme sont faits les hommes; ils ont des semestres de raison et des semestres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compâtir à mes foiblesses. Ce que vous m'écrirez m'amusera au moins, et remplira pour quelques momens mon esprit de Sans-Souci et de ma galerie.

Je vous avoue qu'au fond ces pensées sont plus agréables que celles de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir et qui feroient trembler Hercule même. Le quart d'heure de Rabelais va sonner; alors il ne sera plus question que de nous entr'égorger et de courir la prétantaine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paroît à Berlin; c'est une relation de voyage d'un émissaire chinois à son empereur. Le but de l'ouvrage est de donner un coup de patte au Pape qui bénit les épées de mes ennemis et qui fournit des asiles à des moines parricides. Je crois que la pièce vous amusera. Je suis le seul qui ait osé élever sa voix et faire entendre le cri de la raison outragée contre la conduite scandaleuse de ce pontife de Baal. L'ouvrage n'est ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce siècle-ci le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher Marquis. Vos lettres sont pour moi une

consolation pareille à celle que donnoit à Élie l'apparition des corbeaux qui venoient le nourrir dans le désert, ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brâme de détresse, ou ce que l'aspect d'Anchyse fut pour Énée lorsqu'il l'apperçut aux enfers. Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, et soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

Je vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun est à Cotbus, il marche sur Luben et Berlin. Fuyez ces malheureuses contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Russes de nouveau entre-ci et Francfort. Vous pouvez croire que c'est une résolution désespérée. C'est l'unique ressource qui me reste pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau de vie à ces troupes découragées, pour essayer par ce moyen de leur inspirer plus de

valeur ; mais je ne me promets rien du succès. Ma seule consolation est que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, fuyez et attendez l'événement, pour pourvoir à votre sureté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, et vous pouvez compter que j'en conserverai jusqu'au dernier soupir un souvenir reconnoissant.

Cette lettre a été écrite le 12 Août 1760 avant la malheureuse bataille de Francfort.

J'oubliai en vous écrivant dernièrement, mon cher Marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand, et au général Seidlitz, qui est blessé et se fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon Charles XII. C'est une petite attention qui peut-être leur fera plaisir. Ma situation ne change en rien, et je suis toujours aussi inquiet pour l'avenir que je l'ai été jusqu'ici. Mandez-moi pour m'amuser les mensonges de votre prophète et les sornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le

ciel que cette paix dont on parle commence bientôt à nous donner des espérances plus solides que celles que nous avons jusqu'à présent et que nous voyions nos peines et nos travaux terminés par une paix durable et avantageuse! Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse, et je fais mille voeux pour votre contentement.

Je reconnois, Marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes lettres: elles sont bonnes pour le temps qui court et pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne sont faits que pour le moment et qui n'ont de durée que celle du jour de leur naissance. Il en sera des poésies diverses ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix se fait, je vous promets d'y penser plus sérieusement. J'ai lu la maladie et la mort du père Bertier; cela est fort plaisant et les jésuites n'y sont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au père Tournemine, que de contradictions dans les sentimens! L'une est le pa-

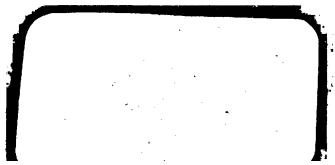
négyrique de la société, l'autre en est la satire. Je souhaiterois aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils se souvinssent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié; mais les poètes n'y prennent pas garde de si près, et le souffle léger des vents emporte leurs paroles et souvent leurs pensées.

La négociation de la paix est comme un feu qu'on allume, qui quelquefois paroît s'éteindre et qui tantôt par saillies jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, et voir ce qui en résultera. La philosophie et l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle et m'ont appris à attendre les événemens avec patience, un chrétien ajouteroit, avec résignation. Dans le pays où je suis il n'y a point d'estampes; je ne puis parier contre les vôtres que des soieries et de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce seroit un pari digne de Pharasmane. Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gottskowsky qu'il m'envoie un catalogue de ses tableaux; cela m'amusera dans les momens de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi; je vous en réserve tout un amas pour la première occasion. C'est quelque chose de terrible que ce démon de la poésie; il me tourmente dans toutes les situations où je me trouve, il m'assaillit partout. S'il se trouve quelque exorciste de votre connoissance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet esprit malin. Adieu, mon cher Marquis, je vous recommande et moi à la protection de sa sacrée majesté le hasard. Je souhaite qu'il vous fasse vivre heureux, tranquille et sain, et que je vous retrouve tel, si ce même hasard permet à ma destinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

John Watts de Peyster, LL. D.

1887.

Master of Arts, Columbia College of New York, 1872.—Hon. Mem. Clarendon Hist. Soc., Edinburgh, Scotland; of the New Brunswick Hist. Soc., St. John, Canada; of the Hist. Soc. of Minnesota, Montana, New Jersey; of the Military Order of the Loyal Legion of the U. S., &c.; of the N. Y. Burns' Club, &c.; Cor. Mem. of the Quebec Lit. and Hist. Soc., Canada, &c.; Life Mem. Royal Hist. Soc. of Great Britain, London, Eng.; Mem. Maatschappij Nederlandsche Letterkunde, Leyden, Holland.—First Hon. Mem. Third Army Corps (A. of the P.) Union; Hon. Mem. Third Army Corps Gettysburg Battlefield Reunion and Mem. of the Honorary Committee; Mem. Amer. Hist. Association, U. S. A.; of the Holland Society, N. Y.; Associate Mem. Military Institution of the U. S., &c., &c.; Member, Life, Honorary and Corresponding Member of over forty State and Local Historical, Scientific and Literary Societies and Associations, &c., at home and abroad.—Colonel N. Y. S. I., 1846, assigned for "meritorious conduct" to command of 22d Regimental District, M. F. S. N. Y., 1849; Brig.-General for "important service" [first appointment in N. Y. State to that rank, hitherto elective], 1851, M. F. S. N. Y.; Military Agent S. N. Y., in Europe, 1851-53, authorized and endorsed by U. S. A., 1851-3; assisted in organization of present Police, N. Y., and first reported in favor of Paid Fire Department with Fire Escapes and Steam Engines, 1852-3; Adjutant-General S. N. Y., 1855; Brevet Major-General S. N. Y. for "meritorious services," by "Special Act" or "Concurrent Resolution," N. Y. State Legislature, April, 1866, [first and only General officer receiving such an honor (the highest) from S. N. Y., and the only officer *thus* brevetted (Major-General) in the United States].

JUL 2 5